

**Frère Wulf,
Tome 01**

Delaney Joseph

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FRÈRE WULF

L'ENLÈVEMENT DE L'ÉPOUVANTEUR



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

W^{FRÈRE} WULF

L'ENLÈVEMENT DE L'ÉPOUVANTEUR



Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie-Hélène Delval

JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Joseph Delaney vit en Angleterre, dans le Lancashire. Il a trois enfants et sept petits-enfants. Sa maison est située sur le territoire des gobelins. Dans son village, l'un d'eux, surnommé le frappeur, est enterré sous l'escalier d'une maison, près de l'église.

À Marie

Ouvrage publié originellement par Puffin Books,
un département de Random House Children's Books
sous le titre *Brother Wulf*

© 2020, Joseph Delaney pour le texte
Tous droits réservés.

Illustration de couverture : Blaise Jacob

© Bayard Éditions, 2021 pour la traduction française

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 979-1-0363-2961-6

Dépôt légal : mai 2021

Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Reproduction, même partielle, interdite.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

PROLOGUE

1 - LE CARREFOUR DES SAULES

2 - MES COMPLIMENTS AU CUISINIER

3 - LE RÉCIT DU NOVICE

4 - UNE ABOMINATION VISQUEUSE

5 - MAUVAISE RENCONTRE

6 - L'APPÂT

7 - QUELQUE CHOSE D'ANORMAL

8 - LE LIVRE DE LA SORCIÈRE

9 - LE LANCE-CAILLOUX

10 - LE DESSUS DU PANIER

11 - GWEN RADDLE

12 - L'INQUISITEUR

13 - LA VENUE DE LA BÊTE

14 - UNE PROFONDE AVERSION

15 - LA BÊTE À DEUX TÊTES

16 - EXENT

17 - LE GARDE-MANGER

18 - LE GÉANT MORT

19 - LA HIÉRARCHIE DES COMPAGNONS FAMILIERS

20 - L'OURS QUI DANSE

21 - LA LÉGENDE

22 - L'IMMORTELLE

23 - LE MAGE

24 - UN AN ET UN JOUR

25 - DES GRIFFES VERTES

26 - LE CHOIX

27 - LE VISAGE DE CIRCÉ

28 - L'ÉPOUVANTEUR ITINÉRANT

PROLOGUE

Je ne voyais plus le plafond de ma chambre.

La pièce s'était brusquement assombrie, comme si on m'avait jeté une couverture sur la tête. Je ne voyais même plus mon haleine monter dans l'air froid.

Pris de panique, je voulus me redresser, mais j'étais comme paralysé. Soudain, je retrouvai la vue. Et je le regrettai aussitôt.

Le plafond émettait une faible lueur d'un jaune malsain, sur laquelle se dessinaient des ombres mouvantes. Je crus d'abord que c'étaient celles de branches dénudées projetées par la lune. Mais elles prirent bientôt une forme identifiable : la silhouette d'un personnage sans visage.

La sueur me mouilla les paumes et mon cœur battit la chamade. Glacé d'effroi, je tentai en vain de détourner le regard.

Puis une voix s'éleva. Une voix profonde, terrifiante, qui se répercutait d'un mur à l'autre ; j'en sentis la vibration jusque dans mes dents. Cette voix n'était pas humaine. Seul un démon pouvait s'exprimer ainsi.

Tu vas m'obéir. Tu feras tout ce que je t'ordonnerai de faire. C'est compris ?

J'étais un jeune moine, encore au noviciat. Je me destinais au service de l'Église, je ne devais pas me soumettre aux ordres d'un démon. J'ouvris la bouche pour refuser, mais, avant que j'aie pu prononcer un mot, il parla à nouveau :

Si tu ne te plies pas à mes ordres, tu endureras de terribles souffrances. Des souffrances comme celle-ci.

Une onde douloureuse me traversa le corps, du crâne jusqu'aux orteils. Je me convulsai.

Les muscles tétanisés, le souffle court, je haletai :

– Arrêtez ! Arrêtez, je vous en supplie !

La douleur ne reflua pas. Le démon était sans pitié.

J'étais en son pouvoir.

LE CARREFOUR DES SAULES

Alors que j'entamais péniblement la rude montée menant à Chipenden, un éclair fourchu zébra le ciel au-dessus de ma tête. Le tonnerre gronda. Les lourds nuages gris qui enveloppaient le sommet des collines, les roulements de l'orage, tout annonçait la pluie. La nuit tomberait dans moins d'une heure sur le Comté, et j'appréhendais ce que cela signifiait pour un voyageur solitaire comme moi...

Frissonnant, je hâtai le pas. Dès que j'eus atteint le village aux rues pavées, j'entrai dans la première boutique. Deux grosses têtes de cochon étaient placées tels des presse-livres à chaque extrémité d'un long comptoir de bois taché de sang. Mais, à l'évidence, je n'étais pas dans une librairie. Au lieu de volumes aux reliures de cuir, une longue rangée de côtes de porc s'alignait entre les têtes. Le gros homme qui se tenait derrière le comptoir me dévisagea d'un air suspicieux. Les étrangers ne semblaient pas les bienvenus en ces lieux. Mais que m'importait ? J'étais en mission.

– Pardon, monsieur, dis-je, pouvez-vous me dire où je trouverai l'épouvanteur local, maître Ward ?

Le boucher s'essuya longuement les mains sur son tablier.

– Qu'est-ce qu'un garçon comme toi peut bien vouloir à un épouvanteur ? me demanda-t-il enfin, tout en m'examinant de haut en bas.

Certes, mon allure avait de quoi surprendre. Jeune moine, entré au couvent dans l'année, je portais une robe noire à capuchon, serrée à la taille par une ceinture de cuir, ainsi qu'un surcot indiquant ma

condition de novice. Je comprenais donc bien l'incongruité de ma question.

Habituellement, les religieux n'ont pas de relations avec les épouvanteurs. L'Église réprouve leurs méthodes – ils affrontent l'obscur sans le secours de la prière et de la méditation – et considère leur activité comme impie. C'est pourquoi elle leur refuse généralement le droit d'être inhumés dans une terre consacrée.

– La personne qui m'envoie a un besoin urgent de son aide, déclarai-je.

– Un problème avec l'obscur ? m'interrogea le boucher en s'accoudant au comptoir.

Je hochai la tête, peu désireux d'entrer dans les détails. Je marchais depuis deux jours pour gagner Chipenden le plus tôt possible, et je n'avais pas l'intention de perdre mon temps à répondre à ce genre de question. Je devais trouver l'Épouvanteur le plus vite possible.

– Autrement dit, les prières ne suffisent pas à vous sortir d'affaire ? Voilà qui m'étonne. Qui vous cause des ennuis ? Un goblin ?

Le ton était sarcastique. Je tâchai de réprimer mon impatience.

– Non, monsieur, une sorcière.

Le boucher éclata d'un rire tonitruant. Je ne voyais pas ce que ça avait de si drôle : les sorcières étaient puissantes, dangereuses. Et elles existaient bel et bien, j'avais pu le constater récemment.

L'homme finit par me conduire sur le seuil de sa boutique et me désigna la rue déserte :

– Il y a un chemin, au nord du village, qui mène à une grande maison au milieu des arbres. C'est celle de l'épouvanteur. Mais n'entre pas dans le jardin, si tu tiens à la vie. Il est gardé par un goblin qui te mettrait en pièces à peine aurais-tu franchi la barrière. Prends plutôt l'étroit sentier, au nord-est.

Il te conduira à un croisement abrité par un bosquet de saules. Tu y trouveras une cloche. Fais-la sonner, et l'Épouvanteur te rejoindra. À moins qu'il n'ait été appelé au loin pour un boulot quelconque. Auquel cas tu risques de l'attendre longtemps.

J'écoutais le boucher avec attention, doutant toutefois de la véracité de ses dires. Les gobelins étaient des êtres dangereux, les épouvanteurs les pourchassaient et les tuaient. Que l'un d'eux ait fait d'une de ces créatures le gardien de sa maison me paraissait très improbable.

Néanmoins, je remerciai et remontai la rue, soulagé de me remettre

en route. Au bout de quelques secondes, l'homme me héla, et je me retournai.

– Hé, petit ! lança-t-il avec un large sourire. Tu as peur des sorcières ?

Je hochai à nouveau la tête. Oui, j'en avais peur.

– Alors, prépare-toi à trembler ! Sache que notre épouvanteur local a une particularité : il vit avec l'une d'elles !

Pour le coup, je fus certain qu'il plaisantait. Je souris donc poliment, lui tournai le dos et accélérai le pas. Les épouvanteurs étaient les ennemis jurés des sorcières, tout le monde le savait. Aucun d'eux ne partagerait sa maison avec une de ces créatures !

Je marchai aussi vite que ma fatigue me le permettait. J'avais parcouru une longue route depuis Salford, dans le sud du Comté, et mes jambes étaient lourdes comme du plomb. Au vu de ce qui s'était passé, je craignais d'arriver trop tard pour obtenir de l'aide. Mais je m'étais promis d'essayer et je tiens toujours mes promesses.

L'aspect du carrefour, quand j'y arrivai enfin, n'avait rien d'engageant. Ainsi que le boucher l'avait dit, il était entouré par de larges saules dont les branches pendaient presque jusqu'à terre. Il y faisait très sombre, d'autant que la nuit tombait. L'orage semblait s'être éloigné. L'endroit était étrangement silencieux, comme si une créature tapie dans l'ombre avait effrayé bêtes et oiseaux.

Je n'aimais pas cette atmosphère surnaturelle. Non, je n'aimais pas ça du tout.

Repérant la corde qui pendait à une branche, je la tirai. Le carillon de la cloche fit éclater le silence, et je la balançai rythmiquement, comme lorsque je tenais le rôle de sonneur au monastère. Au bout de cinq minutes, personne ne s'étant présenté, je pris quelques instants de repos. Où était donc l'épouvanteur ? J'espérais qu'il n'avait pas quitté son domicile...

À l'instant où je m'apprêtais à tirer de nouveau sur la corde, une silhouette encapuchonnée apparut entre les arbres, un bâton à la main. Je déglutis, impressionné.

L'homme s'arrêta à cinq pas de moi et repoussa son capuchon. Son évidente jeunesse me surprit. Il ne paraissait pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans. Peut-être n'était-il qu'un apprenti ?

– Bonjour, dis-je. Êtes-vous maître Ward, l'Épouvanteur ?

– C'est moi. Quel est votre problème ?

Il était grand, noir de cheveux, sans un atome de graisse. Bien qu'usagé, son manteau était taillé dans un tissu de belle qualité, bien supérieur à celui de mon habit. Ses chausses grises étaient impeccables ; mais ses bottes, surtout, m'impressionnèrent, faites d'un excellent cuir. Le métier d'épouvanteur devait bien rapporter. Cependant, en dépit de son visage agréable, il affichait une expression sévère. Il ne se montrait pas hostile, plutôt rude et professionnel. Peut-être parce qu'il avait affaire à un moine. Après tout, nous ne nous trouvions que rarement dans le même camp...

Reprenant courage, je lui exposai les raisons de ma venue :

– Je viens vous demander votre aide contre une redoutable sorcière. Un autre épouvanteur, dans le sud, a tenté de s'en occuper, mais les choses ont mal tourné. Il est à présent entre ses mains, et je crains pour sa vie. Je considère qu'il est de mon devoir de le secourir. Comme il avait évoqué votre nom, je suis venu aussi vite que j'ai pu.

Ward fronça les sourcils :

– Où est-ce arrivé ?

– Juste au sud de Salford. Il m'a fallu deux jours pour venir ici.

– Quel est le nom de cet Épouvanteur ?

– Will Johnson.

– J'ai entendu parler de lui. Je crois qu'il a été instruit par mon propre maître, John Gregory. Mais que faisais-tu donc en sa compagnie ? Tu as plus l'allure d'un jeune moine que d'un apprenti.

– En effet, reconnu-je, je ne suis pas son apprenti. Je termine ma première année de noviciat au monastère de Kersal, à Salford. Je m'appelle Frère Beowulf, et je suis le secrétaire de l'Épouvanteur Johnson.

Maître Ward parut perplexe :

– Pourquoi a-t-il besoin d'un secrétaire ? Il sait certainement lire et écrire, sinon il ne serait pas épouvanteur. On n'entre jamais en apprentissage sans posséder de bonnes bases.

– Il sait écrire, mais pas aussi bien que moi.

Ma réponse lui tira un sourire. Il parut soudain beaucoup plus aimable, et je fus certain qu'il saurait m'aider.

– C'est une longue histoire, repris-je. Je vous raconterai tout ça en chemin.

Il hocha la tête :

– Soit, je viendrai. L'affaire me paraît sérieuse. Cependant, la nuit tombe et il va pleuvoir. Nous partirons demain matin.

Je restai décontenancé. Un de ses collègues étant en danger, je m'attendais à ce qu'il se mette en route aussitôt. Je ne m'étais peut-être pas exprimé assez clairement.

– Nous devrions partir tout de suite, insistai-je. Le temps presse.

– Je te l'ai dit, il n'est pas question que je m'aventure de nuit, en compagnie d'un simple novice, alors que la tempête menace. Ce serait trop risqué. Nous partirons demain à l'aube. Maintenant, suis-moi ! Tu dormiras chez moi.

Il ne comprenait donc pas ?

– Je ne dormirai pas et vous non plus ! protestai-je en élevant la voix plus que je l'aurais voulu. Maître Johnson sera peut-être mort demain matin !

Maître Ward s'approcha d'un pas et me foudroya du regard.

– Écoute-moi bien, dit-il avec colère. Je ferai de mon mieux pour aider Johnson. Mais c'est *moi* qui décide quand et comment. C'est moi l'Épouvanteur. Compris ?

Je hochai la tête, presque effrayé.

– Il est peut-être déjà mort, Frère Beowulf, reprit-il d'une voix adoucie. De toute façon, tu parais exténué. Tu as besoin d'une bonne nuit de sommeil. Demain, nous marcherons d'un bon pas et ne prendrons que peu de repos.

Il pivota sur ses talons sans attendre de réponse, s'enfonça entre les arbres et remonta la colline. Je courus derrière lui, mais j'avais du mal à le suivre. Si c'était là le pas dont il avait parlé, j'avais certainement intérêt à dormir un bon coup !

Un peu plus haut, une haie d'aubépine avec une ouverture au milieu semblait marquer les limites du jardin. Au-delà, je découvris des arbres et de hautes herbes ; puis une grande maison se dessina en contre-jour sur le ciel crépusculaire. Or, avant que nous y arrivions, je perçus un grondement menaçant. Ce n'était pas un chien, c'était plus grave, plus effrayant. Une bête dangereuse se dissimulait dans l'ombre des arbres. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque et mes genoux se mirent à trembler.

Je me souvenais de la mise en garde du boucher, je l'avais prise pour une plaisanterie. Les épouvanteurs détruisaient les gobelins, non ? Ils n'en faisaient pas des animaux de compagnie ! Mais, au frisson qui me parcourait le dos, je sus que le danger était réel. J'avais

déjà rencontré un gobelin, je savais qu'ils pouvaient tuer.

L'Épouvanteur s'arrêta.

– Ne bouge pas, me dit-il doucement.

J'obéis. Il passa derrière moi, posa son bâton sur le sol et plaça ses deux mains sur mes épaules.

– Kratch ! Kratch ! Écoute-moi bien ! lança-t-il d'une voix forte. Ce garçon est sous ma protection. Tu ne toucheras pas à un cheveu de sa tête quand il sera sur le territoire que tu surveilles !

J'entendis un autre grognement, assourdi, comme venu de plus loin. Puis le silence revint. Il y avait donc *vraiment* un gobelin ! Il avait même un nom ! Maître Ward l'avait appelé Kratch !

– Le boucher m'avait prévenu que vous aviez un gobelin chez vous, dis-je, stupéfait. Mais je ne l'avais pas cru.

Maître Ward ramassa son bâton en riant :

– Oui, il garde les jardins ; il prépare même le petit déjeuner.

Un gobelin domestique ? Ce ne pouvait être qu'une plaisanterie ! À quelles autres étrangetés devais-je m'attendre en entrant dans cette vieille maison ? Voilà qui n'était guère rassurant.

Quittant l'abri des arbres, nous traversâmes une large pelouse, de l'herbe jusqu'aux genoux, pour gagner la porte de derrière. La bâtisse s'élevait sur deux étages. Garnie de nombreuses fenêtres, elle était assez grande pour abriter une demi-douzaine d'épouvanteurs. Je me demandai si maître Ward y habitait seul. À part le gobelin, évidemment...

Il faisait tout à fait noir, à présent. Une lumière vacillante venue d'une fenêtre du rez-de-chaussée dessinait un trait jaunâtre sur l'herbe du jardin. La porte n'était pas verrouillée. Avec un gobelin pour gardien, on ne craignait certainement pas les voleurs.

Je suivis l'Épouvanteur dans l'entrée, me préparant à de nouvelles surprises. Ni ce jeune homme ni sa maison ne me disaient rien qui vaille. Il ôta son manteau, l'accrocha à une patère, près de la porte, et déposa son bâton dans un coin. Sous le manteau noir, il portait une tunique noire. Je notai non sans un certain malaise qu'il semblait aimer le noir. Pas moi. Je portais un habit de cette couleur non pas par choix, mais parce que c'était la tenue traditionnelle des moines.

– Tu dois avoir faim, dit aimablement maître Ward.

Ouvrant une porte que je supposai être celle de la cuisine, il m'invita à le suivre. Je ne pus retenir une exclamation de surprise en

découvrant une pièce carrelée des plus agréables, bien éclairée par une rangée de chandelles posées sur le manteau de la cheminée. Le feu qui flambait dans l'âtre dispensait une bonne chaleur. Il y avait même des herbes en pot sur le rebord de la fenêtre. Cela me rappelait des souvenirs heureux, quand je regardais ma mère préparer le repas. En comparaison, le monastère était un lieu terriblement triste et froid.

Sur la large table en chêne, une soupe aux pois fumait dans sa soupière. Il y avait aussi un plateau de fromage et une miche de pain frais. Mon estomac gargouilla bruyamment, me rappelant que je n'avais presque rien mangé depuis deux jours.

Je m'assis avec empressement ; maître Ward emplît nos deux bols à ras bord, et nous prîmes notre repas en silence. La soupe était délicieuse. J'y goûtai d'abord prudemment : elle était très chaude. Puis, à mesure qu'elle refroidissait, je l'avalai à grandes cuillerées avant de saucer le fond de mon bol avec du pain sans en laisser une goutte. Mon appétit fit rire l'Épouvanteur.

En manière de plaisanterie, je demandai :

– C'est le gobelin qui a fait la soupe ?

– Non, il ne s'occupe que du petit déjeuner. C'est Alice qui l'a préparée. Je regrette qu'elle n'ait pas été là pour t'accueillir, mais elle ne se sentait pas très bien. Elle est montée se coucher de bonne heure.

Mon cœur rata un battement. S'agissait-il de la sorcière dont le boucher m'avait parlé ? Je refusais d'y croire. Personne ne vivrait avec une sorcière, pas même un épouvanteur !

– Alice est votre gouvernante ? supposai-je.

– Non, répondit-il en secouant la tête.

Il me fixa attentivement avant d'ajouter :

– C'est une excellente amie.

J'étais un peu choqué. Sorcière ou pas, à moins d'être parents ou mariés, il n'était pas convenable qu'un homme et une femme partagent la même maison. Je me réconfortai en m'accordant un autre morceau de pain accompagné de fromage. C'était mon préféré, ce fromage du Comté, jaune et granuleux, un mets rarement servi au monastère.

– Eh bien, reprit-il en se levant, si tu es rassasié, je vais te montrer ta chambre.

Le ton était gentiment moqueur, et je rougis. Sortant de la cuisine, il s'engagea dans un escalier étroit et me conduisit au premier étage. Là,

il ouvrit une porte peinte en vert et me tendit une chandelle :

– Nous partirons au lever du jour. À l'aube, tu entendras une cloche, en bas : elle sonne l'heure du petit déjeuner. En tant que moine, je suppose que tu as l'habitude... Mais, surtout, ne descends pas avant ! Le gobelin n'aime pas être dérangé pendant qu'il cuisine.

Il avait parlé sérieusement, sans la moindre trace d'humour. Malgré tout, je n'arrivais pas à croire qu'un gobelin puisse préparer le petit déjeuner...

Quand il m'eut laissé seul, je déposai la chandelle sur la table de nuit et regardai autour de moi. Il y avait un lit à une place garni de draps propres près de la fenêtre à guillotine. Une pluie battante ruisselait le long des carreaux. La tempête avait éclaté.

Mon attention fut alors attirée par le mur, au pied du lit. Les trois autres avaient été recouverts de plâtre blanc. Mais celui-ci était ancien, fissuré et noirci. Je repris la chandelle et m'approchai pour l'examiner.

On avait écrit dessus. Plusieurs personnes. Une trentaine de noms, peut-être plus, y étaient gravés, certains en grosses lettres, d'autres en plus petites, dispersés sur tout l'espace disponible.

Pourquoi ces signatures ? Je les regardai de plus près. Certaines étaient difficiles à déchiffrer. L'une d'elles, quoique petite, était assez lisible :

Billy Bradley

Je me demandai quand ce Billy avait inscrit son nom sur ce mur et ce qu'il était devenu.

J'en déchiffrai un autre :

William Johnson

Soudain, je compris. Johnson, l'épouvanteur que j'avais promis de secourir, avait vécu dans cette maison. C'était les noms de tous les apprentis qui s'étaient succédé. Ils avaient dû dormir dans cette chambre, l'un après l'autre, au fil des années...

Tous étaient des garçons. Sauf...

Je fronçai les sourcils. Une autre plaisanterie ? Une fille apprentie d'un épouvanteur, c'était plus improbable qu'une femme prêtre ! Tout le monde le savait : ne pouvait devenir épouvanteur qu'un septième fils de septième fils, même si l'Église considérait cela comme une absurdité et une superstition.

La fatigue eut finalement raison de mes réflexions. Je me mis au lit, soufflai la chandelle et écoutai la pluie. Je pensais à l'épouvanteur Johnson, aux mains de la sorcière. J'avais honte d'être ici, au chaud et en sécurité, tandis qu'il souffrait sans doute les pires tourments. S'il n'était pas déjà mort.

Je me rassurai en pensant que j'avais fait ce que je pouvais. J'aurais pu retourner tout droit au monastère en l'abandonnant à son destin. Le prieur ne me l'aurait pas reproché, il aurait sans doute même préféré cela. Il m'avait ordonné de devenir le secrétaire de Johnson, rien de plus.

Néanmoins, je me sentais coupable.

J'eus beaucoup de mal à m'endormir.

MES COMPLIMENTS AU CUISINIER

Au milieu de la nuit, je fus tiré de mon sommeil par des éclats de voix. Dans l'obscurité de la chambre, je tendis l'oreille. Une femme criait. Une voix masculine, plus basse, tentait apparemment de la raisonner. Maître Ward était-il en train de se quereller avec cette Alice ? Celle qui, à en croire le boucher, était une sorcière ?

Si personne d'autre n'habitait la maison, ce devait être elle.

Puis je l'entendis s'exclamer distinctement :

– Pas maintenant ! Pas maintenant ! Quel genre d'homme es-tu donc pour te montrer aussi cruel ?

Je restai perplexe. Quelle pouvait être la cause de cette terrible dispute ? La femme semblait très angoissée, désespérée même.

Maître Ward éleva un peu la voix, et pour la première fois je compris ce qu'il disait :

– Je suis désolé, Alice. Je ne serai absent que quelques jours. Il est de mon devoir d'y aller. Comment pourrais-je refuser ?

– Ton devoir est de rester auprès de moi, Tom. C'est aussi évident que le nez au milieu de la figure.

Le silence revint. Il me sembla percevoir des sanglots, mais c'était peut-être le bruit de la pluie contre les carreaux. Je finis par me rendormir.

Je fus réveillé quelques heures plus tard par le son lointain d'une

cloche et sautai aussitôt du lit. Maître Ward avait raison, la règle du monastère m'avait habitué à me lever avant l'aube. Je m'habillai rapidement. J'avais faim et ne voulais pas laisser refroidir le petit déjeuner.

Et quel petit déjeuner !

Attiré par une odeur appétissante, je dévalai l'escalier et entrai dans la grande cuisine.

– Assieds-toi et sers-toi ! m'invita maître Ward, déjà attablé. Nous n'aurons pas d'autre repas avant le soir. Je n'ai pas l'intention de faire halte en chemin.

Il n'eut pas besoin de me le dire deux fois. Il y avait deux plats de saucisses et de bacon, des œufs frits, du pain frais et du beurre. De quoi nourrir quatre moines ! Un festin digne du prieur lui-même !

Je me servis largement de bacon et de saucisse, le tout fumant et délicieux. Au réfectoire de l'abbaye, les novices étaient toujours servis les derniers et la nourriture était presque froide.

D'abord, nous ne parlâmes pas, trop occupés à manger. Je ne m'arrêtai que le temps de beurrer une tartine de pain, lui aussi exquis. Je me demandai où était Alice, « l'excellente amie » de maître Ward, mais, après ce que j'avais entendu pendant la nuit, il me sembla préférable de ne pas poser de question.

Je fus soudain alerté par un ronronnement. Ça venait du tapis placé devant l'âtre. Je me retournai, intrigué.

À ma grande surprise, quelque chose commença à se matérialiser, et je cessai de mâcher. C'était un gros chat, roux et borgne. Son deuxième œil n'était qu'une cicatrice verticale.

– Ne le regarde pas, me conseilla l'Épouvanteur, sans lever le nez de son assiette. Continue de manger comme si tu n'avais rien remarqué. Les gobelins n'aiment pas qu'on les observe.

– C'est lui qui a préparé le petit déjeuner ? chuchotai-je. Comment s'y prend-il ? Il n'a pas de mains !

– Comme tu le sais sans doute, reprit maître Ward, les gobelins restent généralement invisibles. Il leur arrive cependant de prendre l'apparence d'un animal, du moins quand ils choisissent de se montrer aux humains. Celui-ci est ce qu'on appelle un *gobelin-chat*. Mon premier matin dans cette maison en tant qu'apprenti, j'ai commis l'erreur de descendre trop tôt pour le petit déjeuner. Je suis entré dans la cuisine pendant que le gobelin le préparait. Je n'ai vu personne, mais j'ai reçu une claque formidable à l'arrière de la tête. Je ne l'ai

jamais oublié, d'autant que ça aurait pu être pire ! Aussi, ne t'y trompe pas. Ce qui est là, en train de ronronner devant le feu, n'est pas sa véritable apparence.

J'acquiesçai et détournai le regard. La créature ne semblait pourtant pas plus dangereuse qu'un animal domestique.

– Que fait-il à ceux qui pénètrent dans votre jardin sans y être invités ? demandai-je. Le boucher du village a prétendu qu'il me mettrait en pièces.

Maître Ward hocha la tête :

– Il n'exagérât pas. C'est arrivé autrefois. Mais le gobelin avertit les intrus avec des hurlements suffisamment dissuasifs. Et les gens du coin ne se risquent jamais à proximité. C'est pourquoi il y a une cloche au carrefour des saules.

Il repoussa son assiette en soupirant, et je compris que quelque chose le tourmentait. Sans doute pensait-il à la dispute de la nuit. Je me demandai pourquoi la jeune femme semblait si angoissée à l'idée de le voir partir. Un épouvanteur voyage beaucoup et peut demeurer absent plusieurs jours. Elle aurait dû y être habituée. Depuis combien de temps étaient-ils amis ? C'était peut-être la première fois qu'il la laissait seule. Elle avait peut-être peur de rester dans la maison en compagnie d'une créature aussi dangereuse...

Mes réflexions furent interrompues par une question de maître Ward :

– Es-tu rassasié ?

– Oui, dis-je. Merci pour ce petit déjeuner.

Il sourit :

– C'est le gobelin que tu dois remercier. Ça ne fait rien, je vais le faire pour nous deux.

Il repoussa sa chaise de façon à se placer face au gros chat roux.

– Nos compliments au cuisinier ! s'écria-t-il. Le repas était excellent, cuit à la perfection !

Le gobelin-chat ronronna plus fort. Puis, d'un coup, il disparut. J'en restai bouche bée.

– Bien ! Il est temps de partir, déclara maître Ward en se levant, visiblement amusé par ma mine ahurie.

Je m'attendais à ce qu'il prenne congé de son amie Alice, mais elle ne parut pas. Nous rassemblâmes nos affaires. Quelques minutes plus

tard, nous quitions la maison à grands pas. Peut-être n'étaient-ils pas si intimes qu'il l'avait dit, après tout. Pourtant, à son expression morose, je devinai que quelque chose n'allait pas.

En effet, nous avions presque atteint la haie d'aubépine qui marquait la frontière du jardin quand l'Épouvanteur s'arrêta :

– Désolé, Frère Beowulf, j'ai oublié quelque chose à la maison. Attends-moi ici, je ne serai pas long.

Encore du retard ! J'avais hâte d'être en route. Au bout de quelques minutes, voyant qu'il ne revenait pas, je me mis à marcher nerveusement de long en large. Puis, rassemblant mon courage, je remontai vers la maison.

Je l'aperçus alors et m'arrêtai.

Debout devant la porte, il me tournait le dos et serrait quelqu'un dans ses bras. J'étais trop loin pour bien voir, mais c'était une jeune femme aux cheveux noirs qui avait posé les mains sur ses épaules.

Ne voulant pas qu'il s'imagine que je l'espionnais, je retournai vivement vers la haie d'aubépine. Presque aussitôt, maître Ward me rejoignit à grands pas. Et, sans dire un mot, nous entamâmes notre voyage.

Apparemment, il s'était réconcilié avec son amie. Mais, à en juger par son expression défaite, il n'en était pas plus heureux.

Nous marchâmes à grands pas toute la journée, prenant à peine le temps de souffler et encore moins de converser. L'Épouvanteur portait à la fois son gros sac et son bâton. Il ne m'en avait pas chargé comme Johnson n'aurait pas manqué de le faire.

Il n'y avait guère d'autre distraction que de regarder le paysage et, en fin d'après-midi, je crus apercevoir une femme qui nous observait de loin. Sans doute n'était-ce qu'une impression due à la fatigue. Mais, au coucher du soleil, alors que l'obscurité s'étendait autour de nous, je perçus un mouvement du coin de l'œil à deux reprises. J'en étais sûr, à présent : nous étions suivis.

Il fit bientôt noir, et nous nous arrê tâmes enfin. Notre maigre souper fut un pâle reflet de celui de la veille. L'Épouvanteur ne m'offrit que quelques morceaux de fromage du Comté qui, bien que fort bons, ne calmèrent pas les protestations de mon estomac. Le feu s'était réduit à quelques braises, et je ne cessais de jeter autour de moi des regards nerveux. Nous campions dans une clairière, entourés d'arbres. L'endroit me semblait mal choisi pour y passer la nuit.

– Je crois qu'on nous a suivis, dis-je enfin.

– Tu as raison, Frère Beowulf.

Son calme me surprit.

– C'était une femme, repris-je. Je l'ai aperçue entre les arbres, tout à l'heure. Elle nous regardait. Je l'ai d'abord prise pour une illusion. Elle était grande et paraissait en colère – non, pire que ça ! – furibonde ! Emplie de haine pour le genre humain !

– C'est tout le portrait de Makrilda, acquiesça-t-il.

Il sourit, et je fus encore plus étonné.

– Vous la connaissez ?

– On s'est rencontrés une fois. C'est la tueuse des Malkin, le clan le plus puissant aux alentours de Pendle. Quand il décide la mort de quelqu'un, Makrilda se charge du travail.

– J'ignorais qu'il existait différents clans de sorcières, dis-je, troublé. Pourquoi nous suit-elle ? Il veut vous tuer ?

– Le clan ? Non, je ne pense pas. Makrilda me traque probablement de sa propre initiative. Si l'occasion se présente, elle me tranchera la gorge et coupera les os de mes pouces pour les ajouter à son collier. Les sorcières des ossements les utilisent pour augmenter leurs pouvoirs.

– Elle porterait vos os en collier ? m'étranglai-je, horrifié.

Maître Ward hocha la tête :

– J'en ai bien peur ! À ses yeux, les os des pouces d'un épouvanteur ont une grande valeur.

– Donc, elle vous traite en ennemi parce que vous êtes épouvanteur ?

Il eut un petit rire :

– Oh, c'est plus compliqué que ça ! C'est une affaire personnelle. Nous avons eu un petit différend, et j'ai gagné. Le pire, c'est que plusieurs membres de son clan ont été témoins de sa défaite. Sa fierté en a pris un coup, elle doit donc me tuer pour ne pas perdre la face. Si elle peut exhiber les os de mes pouces, elle se sentira beaucoup mieux.

– Ça n'a pas l'air de vous inquiéter...

Il haussa les épaules :

– Le métier d'épouvanteur comporte des risques. On s'habitue à côtoyer ce genre de danger. D'ailleurs, elle m'a déjà suivi de

nombreuses fois sans rien faire d'autre que m'observer. Elle ne va pas tarder à s'éloigner.

– Et si c'est différent, cette fois ? Si elle tente de vous tuer cette nuit ? Ou demain ?

Être suivi par une tueuse était peut-être dans les habitudes de maître Ward, ce n'était pas dans les miennes !

– Si elle réussit à me tuer, elle aura beaucoup de chance, déclara-t-il avec un large sourire.

J'eus un bref mouvement de recul. Jusqu'alors, il m'avait toujours semblé poli et bienveillant. Mais une lueur inquiétante venait de traverser son regard. L'espace d'un instant, il avait eu une expression féroce.

– Et vous, vous la tueriez ? demandai-je. Pourquoi ne le faites-vous pas maintenant, puisque c'est si facile ?

– Parce que ça ne servirait à rien. Le clan en choisirait une autre, qui me traquerait à son tour. Et comprends-moi bien : beaucoup de sorcières sont de redoutables combattantes. Elles aiment tuer. La sélection de leur tueuse est particulièrement cruelle. Les candidates se battent à mort les unes après les autres. L'unique survivante obtient le titre.

Je frissonnai à l'idée de ce carnage.

L'Épouvanteur poursuivit, imperturbable :

– Il y aura donc toujours une tueuse des Malkin. N'importe quel épouvanteur travaillant dans le Comté devra en tenir compte. J'ai fait jadis alliance avec la précédente, ce qui est tout à fait inhabituel. Elle s'appelait Grimalkin, et nous avons combattu un ennemi commun. Nous avons trouvé une façon de travailler ensemble.

Son visage s'assombrit soudain :

– Elle est morte, à présent.

– Et vous espérez établir un autre *modus operandi* avec celle-ci ? supposai-je.

Il sourit de nouveau :

– Un *modus operandi* ? Il y a longtemps que je n'ai pas entendu parler latin ! Ma mère me l'a enseigné, ainsi qu'un peu de grec. Mon maître a continué, ça faisait partie de ma formation.

– J'étudie le latin, mais je ne suis pas très bon, reconnus-je. J'essaie d'utiliser des formules chaque fois que je peux. Nous, les moines,

devons connaître cette langue pour dire nos prières. Mais un épouvanteur ? Vous n'utilisez pas d'incantations. En tout cas, Johnson ne l'a jamais fait.

– Non, les incantations nous sont inutiles. Notre métier requiert des qualités particulières que nous devons acquérir et parfaire. En revanche, les sorcières emploient souvent le latin pour leurs formules magiques. Il est donc préférable de le comprendre.

J'acquiesçai. Moines et épouvanteurs avaient peut-être plus de choses en commun que je ne le supposais, finalement.

Maître Ward changea alors brusquement de sujet :

– Il est temps que tu me dises exactement ce qui s'est passé avec cette sorcière. Commençons par le commencement : pourquoi Johnson a-t-il eu besoin d'un secrétaire ?

Même si le ton était amical, j'y discernai quelque chose de tranchant.

Je me redressai. S'il avait l'intention de m'interroger, je devais avoir l'esprit clair.

– Johnson est vaniteux. Il s'inquiète de sa popularité auprès des habitants de Salford. Il a donc désiré qu'on rédige un récit de ses exploits pour faire la preuve de sa valeur.

Maître Ward plissa les yeux :

– Et, à ton avis, pourquoi les braves gens de Salford l'auraient-ils en si piètre estime ?

J'hésitai, mais je n'aimais pas mentir.

– Il est un peu trop... zélé dans sa chasse aux sorcières. Les gens pensent que pas mal de sorcières qu'il a enfermées sont innocentes.

– Et toi, qu'en penses-tu ?

– Je ne sais pas. Je ne m'y connais pas beaucoup en sorcières. Mais les passants le maudissent parfois, dans la rue, quoique toujours de loin. Ils n'oseraient pas le faire de trop près. Il est grand et fort, et il a mauvais caractère...

Je marquai une pause, réfléchissant à ce que j'allais dire.

– Il est surtout détesté de ceux qui ont des parentes tombées entre ses mains. S'il avait enfermé votre femme, votre mère ou votre fille, vous ne seriez pas très content, non ?

Maître Ward acquiesça. Puis il me regarda intensément :

– Je vais te poser une question et je veux que tu me répondes avec sincérité. Ce Johnson attend de son secrétaire qu'il fasse de lui un portrait flatteur et sans doute immérité. Mais l'Église n'a pas de relations avec les épouvanteurs, pas plus que nous n'en avons avec elle. Alors, comment se fait-il qu'on t'ait envoyé travailler pour lui ?

Je déglutis. Impossible d'éluder cette question. Je devais dire la vérité. Ou du moins *presque toute* la vérité.

LE RÉCIT DU NOVICE

Tout en réfléchissant à ce que j'allais raconter, je me remémorai la nuit où tout avait commencé. Une sale nuit. Je n'avais pas fermé l'œil. Les voix n'arrêtaient pas de murmurer à mon oreille, et j'avais même senti des doigts froids passer sur mon front.

D'aussi loin que je me souviene, j'ai toujours été soumis à cette malédiction. Mon père me battait régulièrement, me reprochant d'inventer des histoires et de réveiller toute la maisonnée avec mes hurlements. Après sa mort accidentelle, je m'efforçai de ne plus crier, même quand je voyais son fantôme rôder autour de la grange, pour ne pas ennuyer ma pauvre mère. Elle vint pourtant plus d'une fois dans ma chambre parce que je pleurais.

En grandissant, je continuai d'être tourmenté chaque nuit. Ce fut ma mère qui me poussa à devenir moine. Elle disait que cela me rapprocherait de Dieu, qu'une vie de prière dans un monastère tiendrait le Démon et ses sbires à distance.

Ça n'avait pas fonctionné, la situation avait même empiré. Cependant, je décidai de ne pas parler des voix à maître Ward. Je préférais garder ce problème pour moi.

Après cette nuit particulièrement éprouvante, j'avais bien du mal à garder les yeux ouverts tandis que nous chantions matines à la chapelle. J'étais agenouillé sur les dalles froides, frissonnant, tâchant de me concentrer sur mes prières, quand Frère Halsall s'approcha et se pencha vers moi. Ici commence le récit que je fis à maître Ward.

– Le prieur veut te parler, me souffla-t-il à l'oreille. Tout de suite !

À cet ordre, mon cœur battit plus vite. Le prieur ne m'avait jamais reçu en personne. Que me voulait-il ? Frère Halsall, le maître des novices, était une espèce d'ours irascible, rien ne lui échappait. Autrement dit, il n'était jamais content de mon comportement. S'était-il plaint de moi ? M'avait-on entendu crier la nuit ?

Empli d'appréhension, je frappai à la porte du bureau du prieur, et il me cria d'entrer. Il était assis sur un grand fauteuil recouvert de velours rouge, et il éternuait dans un mouchoir taché. Il y avait deux autres sièges, mais il ne m'invita pas à m'asseoir.

Le monastère de Kersal était froid, parcouru de courants d'air de l'automne jusqu'au printemps, et même à ce moment-là, à la fin de l'été. Mais, dans le bureau du prieur, il faisait chaud. Un bon feu brûlait dans l'âtre et des étincelles montaient dans le conduit de cheminée. Le prieur avait toujours ce qu'il y avait de meilleur. Il aimait faire bonne chère, et on lui portait dans sa chambre, sur un plateau d'argent, des repas spécialement préparés pour lui. On disait qu'ils étaient assez copieux pour nourrir une dizaine de moines. Vrai ou pas, on voyait à sa face rougeaude et sa large panse qu'il ne mourait pas de faim. Je ne m'imaginais pas pouvoir devenir un jour aussi gras.

– Frère Beowulf, me salua-t-il. On m'a fait de bons rapports sur vos progrès. Les frères disent que vous avez une belle écriture.

Ce compliment était tout à fait inattendu.

– Merci, Père, marmonnai-je.

– Oui, on me dit que votre graphisme est agréable à l'œil et que vos copies sont d'une grande précision. Il y a cependant un point qui vous a valu d'être réprimandé à plusieurs reprises...

Je baissai la tête, honteux. Je savais ce qui allait suivre et je comprenais pourquoi il m'avait convoqué.

– Frère Halsall vous a surpris par deux fois à créer votre propre texte. À écrire des histoires de votre cru ! C'est un grand péché ! Ne savez-vous pas que les œuvres d'imagination finissent par mener à d'irrésistibles tentations ? L'imagination appartient à Dieu seul. Ce n'est pas à nous, pauvres humains, d'exercer une telle faculté. De plus, vous avez gaspillé un papier précieux ! Expliquez-vous, mon garçon !

Cramoisi, je gardai la tête baissée :

– Je vous demande humblement pardon, Père. Je n'ai rédigé que de brefs comptes-rendus de ma vie au monastère. J'ai... J'ai noté des choses afin de pouvoir un jour, dans le futur, garder un souvenir précis de cet... *heureux* temps.

Le prieur me fixa d'un air sévère :

– C'est une grande faute, Frère. Cependant, vous pouvez faire de vos capacités un usage qui vous vaudra le pardon de Dieu.

Je levai les yeux, étonné.

Le prieur poursuivit :

– Il y a un épouvanteur, dans la région. Il s'appelle Johnson et il a besoin d'un secrétaire. Il est prêt à rémunérer généreusement le monastère en échange de ce travail. Il a défini les qualités qu'il attend de son employé. Et vous êtes le seul moine qui, bien que novice, réponde à ses critères. Vous deviendrez donc son secrétaire jusqu'à ce que le travail qu'il attend de vous soit achevé.

Cette fois, je restai stupéfait. L'Église considérait l'activité des épouvanteurs comme impie, même si, dans mon village, on appréciait leur efficacité. Ils nous débarrassaient des suppôts de Satan, comme les gobelins, les spectres et les sorcières. Les gens avaient beau éviter de les côtoyer, ils étaient bien contents d'obtenir leur aide.

Quand j'étais enfant, une créature poussait des cris la nuit et tuait le bétail d'un fermier voisin. Une seule visite de l'épouvanteur avait résolu le problème. Bref, plus j'y pensais, plus l'idée de devenir le secrétaire d'un tel individu m'intéressait. Ça me changerait de la routine du monastère. Et, qui sait, peut-être cet épouvanteur saurait-il résoudre mon problème personnel...

– Désire-t-il que je copie un livre, Père ? demandai-je, non sans curiosité.

– Non, Frère Beowulf. Il veut que vous rédigiez un récit de ses exploits en tant qu'épouvanteur, un ouvrage qu'il pourra laisser à la postérité. Tout cela est folie et vanité, un péché à ajouter à tous ceux qui le mèneront certainement en Enfer...

Perplexe, je l'interrogeai :

– Je ne comprends pas, Père. Ne commettrai-je pas le même péché en participant à son entreprise ?

– Nous vous imposerons la pénitence appropriée à votre retour, répondit le prieur d'un ton circonspect.

Il marqua une pause et reprit en baissant la voix :

– De plus, sans qu'il le sache, vous tiendrez un autre rôle. Si vous y réussissez, vous obtiendrez une grâce qui compensera le péché. Nous désirons connaître les secrets de Johnson et ses pratiques obscures. Voilà trop longtemps que les épouvanteurs prospèrent hors de tout

contrôle. Comme vous le savez, le nouvel évêque de Blackburn a la ferme intention de nettoyer le Comté de ces individus. Nous tâchons donc de rassembler des preuves contre tous ceux qui pratiquent cette vile activité, usurpant ainsi la mission de l'Église. Sans le vouloir, l'épouvanteur Johnson s'est mis en notre pouvoir.

Le prieur se frotta les mains d'un air satisfait. Quant à moi, je n'aimais guère l'idée de jouer les espions. Ça pouvait se révéler dangereux. Qu'arriverait-il si l'épouvanteur me perçait à jour ? D'un autre côté, il m'était impossible de ne pas me soumettre à un ordre du prieur.

– Et je devrai vous rapporter ce que j'aurai découvert, Père ?

Il me fixa, les sourcils froncés :

– Vous ne mettrez rien par écrit, de peur que Johnson ne découvre vos notes. Frère Halsall m'a dit que vous aviez une excellente mémoire. Vous utiliserez ce don de Dieu pour engranger vos observations. Johnson se condamnera probablement lui-même en vous donnant de sa bouche les détails à consigner dans ses annales. Ce que nous découvrirons sur lui nous renseignera sur tous les épouvanteurs. Vous serez appelé à témoigner au tribunal devant la Haute Cour. Je parie qu'avec votre aide, tous ces individus auront péri sur le bûcher avant la fin de l'année.

Je sentais sur moi le regard de maître Ward, mais son visage était dans l'ombre, et je ne pouvais pas lire dans ses yeux.

– Donc, on t'a chargé d'espionner Johnson ? commenta-t-il.

J'acquiesçai et me préparai à poursuivre mes explications quand il me fit taire d'un geste de la main :

– Et tu savais que ce que tu trouverais servirait de preuve pour mener les épouvanteurs au bûcher ?

Il baissa la main pour me permettre de répondre.

– Je n'avais guère le choix, plaidai-je. Quand le prieur donne un ordre, on ne peut qu'obéir.

Il eut un rire sans joie et m'observa plus attentivement :

– Je t'ai demandé la vérité, Frère Beowulf, et tu m'en as donné plus que je n'attendais. Rien ne t'obligeait à me révéler les plans du prieur. Tu aurais pu les garder pour toi.

Avec un soupir, je poursuivis ma confession :

– Une autre raison me pousse à tout vous dire.

Ces derniers temps, mes réflexions ont pris un tour différent. J'ai... Je ne veux plus être moine. Que nous réussissions ou non à sauver Johnson, je ne retournerai pas au monastère. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter du rapport que j'aurais pu faire.

Maître Ward parut surpris :

– Je vois... Et qu'envisages-tu de faire, ensuite ? Comment penses-tu gagner ta vie ?

J'avais réfléchi à la question et je haussai les épaules :

– J'ai grandi dans une ferme, je connais le métier. Malheureusement, je ne peux pas retourner chez moi. Mon père est mort. Ma mère est morte à son tour lors de mon troisième mois de noviciat...

Je me tus, saisi de tristesse à ce souvenir. Après l'annonce de cette nouvelle, Frère Halsall m'avait signifié que le prieur me refusait l'autorisation d'assister aux funérailles : le monastère était ma famille désormais, et je pourrais y prier pour la défunte mieux qu'en tout autre lieu. J'en éprouvais encore du ressentiment.

Néanmoins, je poursuivis :

– C'est mon frère aîné qui a repris la ferme et il peine à nourrir sa famille ; je ne serai pas le bienvenu. Mais je connais le travail, je trouverai sûrement à me louer comme ouvrier agricole.

L'épouvanteur eut un signe de compassion. Puis il se leva, s'étira et bâilla :

– Assez discuté pour ce soir ! Tu me raconteras demain ce qui est arrivé à Johnson. Tâche de dormir, si tu le peux. Juste une dernière chose...

Je me levai à mon tour, curieux d'entendre la suite.

– Si tu entends crier, ne t'inquiète pas. Je serai sans doute en train de tuer la sorcière.

Il faisait trop noir pour que je voie son expression. Parlait-il sérieusement ?

Comme à l'ordinaire, je fus long à trouver le sommeil. Et, cette fois, ce n'était pas seulement la peur de faire des cauchemars qui me tenait éveillé.

UNE ABOMINATION VISQUEUSE

Je me levai le lendemain matin, glacé et ankylosé, sans espoir d'un bon petit déjeuner pour me réconforter. Je n'eus droit qu'à un autre morceau de fromage jaune que l'épouvanteur tira de son sac.

Nous partîmes d'un bon pas. Je commençais tout juste à me réchauffer quand il se mit à pleuvoir. Ce n'étaient pas les torrents d'eau qui s'étaient abattus sur Chipenden l'avant-veille mais une bruine froide, persistante, pénétrante. Je fus bientôt trempé jusqu'aux os.

Maître Ward poursuivait néanmoins sa marche obstinée vers le sud, à une allure de plus en plus rapide qui m'obligeait à presser le pas. J'espérais que nous ferions halte à midi, le temps de prendre un peu de repos et de nourriture.

En effet, nous nous arrê tâmes cinq minutes pour manger un morceau de fromage, debout sous la pluie, sans même chercher l'abri d'un arbre.

Nous continuâmes tout l'après-midi. Si nous allions vers Salford, ce n'était pas la route que j'avais prise à l'aller. Cependant, maître Ward semblait sûr de lui. Je commençais à traîner derrière lui, à présent, et il me fit signe de me dépêcher.

– On sera à Salford avant la nuit ? m'enquis-je en le rattrapant.

– Non. Après la prochaine côte, on arrive au village de Pendlebury. Ce n'est pas dans mes habitudes de travail, mais tu parais exténué. On va s'arrêter dans une auberge. On y trouvera un dîner chaud et un lit sec pour la nuit. Mieux vaut être reposés. Demain, probablement

avant midi, nous affronterons ta sorcière.

– *Nous ?* répétais-je avec effroi. Vous aurez besoin de mon aide ?

L'épouvanteur m'adressa un sourire de loup :

– Possible ! Peut-être te suffira-t-il d'observer et de prendre des notes dans ta tête pour ne rien oublier. Comment devait s'intituler ce livre sur la vie et les œuvres de Johnson ?

Je rougis, embarrassé :

– Le titre provisoire était *La légende de Johnson, l'Épouvanteur*.

– L'idée est de lui ?

Je fis signe que oui.

– C'est ce que je pensais. Eh bien, tu pourrais peut-être commencer un nouvel ouvrage. On l'intitulerait *La légende de Thomas Ward, l'Épouvanteur*.

Parlait-il sérieusement ? Il n'y avait pas trace d'ironie sur son visage. Les épouvanteurs étaient-ils donc tous aussi imbus d'eux-mêmes ?

Cela dit, je m'inquiétais surtout de ce nouveau retard. Ma faim et ma fatigue étaient telles que la perspective d'un bon souper et d'une nuit confortable aurait eu un goût de paradis sans la culpabilité qui me tourmentait. Cela faisait presque cinq jours que Johnson avait été capturé, et j'étais son seul espoir. Quelles pouvaient être encore ses chances de survie ?

Nous prîmes notre souper – un délicieux ragoût de gibier – devant le feu qui ronflait dans la cheminée. Nous étions les seuls convives, alors que presque toutes les tables étaient occupées à notre arrivée. Cinq minutes plus tard, tous les clients s'étaient réfugiés au bar, dans la salle à côté.

Maître Ward n'avait guère semblé étonné.

– Notre métier nous condamne à la solitude, fit-il remarquer. On préfère nous éviter.

– À Salford, ils évitaient Johnson, c'est sûr. Tout le monde avait peur de lui...

– On a peur de moi aussi, pour d'autres raisons. Les gens n'aiment pas ce que je représente, même si parfois cela peut leur sauver la vie. Puisque les épouvanteurs côtoient l'obscur, On s' imagine que toutes sortes d'abominations leur courent sur les talons.

– Et c'est le cas ?

– Probablement, répondit maître Ward, imperturbable. Plus on est de fous, plus on rit.

Je le regardai, interloqué. Attirait-il les créatures de l'Enfer pour se faire de l'argent en les chassant ?

Mon expression lui tira un sourire :

– Ne fais pas cette tête, Frère Beowulf ! On dirait que tu portes toute la misère du monde sur tes épaules. Je te taquine. Personne ne nous suit, pas même la tueuse du clan Malkin. Elle a abandonné, elle est repartie vers Pendle pour y compter sa collection d'os de pouces.

Je soupirai, soulagé. Une question me vint alors à l'esprit :

– J'ai remarqué des noms écrits sur le mur, dans la chambre où j'ai dormi à Chipenden. J'ai supposé que c'étaient ceux d'anciens apprentis, étant donné que j'y ai trouvé celui de Johnson. Mais il y avait aussi un nom de fille, Jenny...

Maître Ward changea si brusquement de visage que je le crus en colère. Puis il poussa un gros soupir, et je compris qu'il était simplement triste.

– Jenny a été ma première et mon unique apprentie. Habituellement, seul un septième fils de septième fils peut envisager cette carrière. Jenny était une septième fille de septième fille. Elle était unique. Elle est morte... tuée par une sorcière d'eau lors d'un de nos voyages.

– Je suis désolé, murmurai-je, embarrassé d'avoir évoqué ce sujet.

– C'est comme ça, je dois l'accepter, reprit Ward avec un haussement d'épaules qui dissimulait mal son chagrin. J'ai parfois l'air d'en plaisanter, mais ce métier nous met souvent en grand danger. Mon maître, John Gregory, a formé plus de trente apprentis au cours de toute une vie de bataille contre l'obscur. Près d'un tiers sont morts avant la fin de leur apprentissage.

Il y eut un long silence, et je ne trouvai rien à dire pour le briser. Pourquoi n'avais-je pas tenu ma langue ?

Maître Ward repoussa son assiette vide.

– Ils sont bruyants, hein ? dit-il en désignant le bar d'où nous parvenaient des éclats de voix ponctués de gros rires.

Soudain, un chant s'éleva. Ce fut d'abord une voix de fausset, bientôt rejointe par d'autres, plus fortes et beaucoup plus mélodieuses.

– Tu prendras la chambre en haut de l’escalier, déclara Ward en se levant de table. Tu y dormiras mieux. Moi, je m’installerai dans celle qui est au-dessus du bar.

– Vous avez besoin de sommeil, vous aussi, protestai-je. Demain...

– Ne te fais pas de souci pour moi, Frère Beowulf. Le bruit ne m’empêche pas de dormir. Mais je me réveille dès que la situation l’exige.

– Quel genre de situation ?

– Si une abomination visqueuse se glisse sous ma porte, par exemple. Auquel cas j’ouvre l’œil aussitôt.

Il m’adressa un large sourire, et, cette fois, je le lui rendis.

Je n’en revenais pas d’avoir une chambre pour moi tout seul. Je me dis de nouveau que les épouvanteurs devaient gagner largement leur vie pour que maître Ward puisse s’offrir deux chambres. La mienne était vaste, avec beaucoup d’espace autour du lit, et même une table et une chaise devant la fenêtre. Sur la table se trouvaient un chandelier, une cuvette et un broc d’eau.

En dépit du froid, je versai de l’eau dans la cuvette et me lavai tout entier en frissonnant. Frère Halsall nous enseignait que la propreté nous rapprochait du divin. Après quoi, je m’agenouillai au pied du lit et adressai une brève prière à saint Gilles, lui demandant de me préserver de mes terreurs nocturnes. Bien qu’ayant décidé de ne plus être moine, j’avais gardé foi en l’intercession des saints.

Parfois, juste après l’avoir invoqué, j’apercevais saint Gilles du coin de l’œil. Il prenait l’apparence d’un vieil homme courbé, à la barbe blanche et au gros nez bulbeux. Je passais alors généralement une nuit paisible. Ce soir-là, en revanche, il ne se montra pas. Ce n’était pas bon signe.

Je savais que les saints étaient là, autour de moi. Parfois, ils m’écoutaient et me venaient en aide. Parfois, ils m’ignoraient.

M’étant relevé, j’allai regarder à la fenêtre. Je ne vis pas grand-chose. Le ciel s’était dégagé, la lune éclairait une cour pavée, en contrebas, et des arbres dénudés un peu plus loin.

Je m’étais rarement senti aussi fatigué et je gagnai enfin mon lit. À peine ma tête avait-elle touché l’oreiller que je sombrai dans le sommeil.

Je me réveillai aussi vite que je m’étais endormi. Une voix me

parlait, qui me glaçait le cœur. Je me bouchai les oreilles. En vain. Pourquoi les morts me harcelaient-ils ainsi ?

Sans ouvrir les yeux, je sus que ça venait de la chaise, face à la fenêtre.

Aide-moi ! Aide-moi ! suppliait une voix d'homme. *La douleur est terrible. Elle ne cesse pas.*

Je maintins mes paupières fermées. Ça s'en irait peut-être. Je savais pourtant que les voix insistaient toujours jusqu'à ce que je réponde.

– Va-t'en ! criai-je. Laisse-moi tranquille !

Mon cœur battait à se rompre. Le fantôme était assis sur la chaise, et ce serait une chose horrible que je ne voulais pas voir.

Je devais ouvrir les yeux. Mais je m'y refusais.

Aide-moi ! Aide-moi, ignarus ! Toi, un moine, tu n'as donc aucune pitié ?

Il y avait de la colère, à présent, dans la voix. Puis je perçus un gémissement de douleur.

Le mot *ignarus* me piqua au vif. Frère Halsall m'avait souvent traité ainsi pendant les premières semaines de mon noviciat, alors que je m'adaptais difficilement à la vie au monastère. Je n'étais ni ignorant ni stupide, et je travaillais dur mon latin pour le prouver. Frère Halsall ne m'appelait plus ainsi, ces derniers temps, mais je n'avais pas oublié le braiment de sa grosse voix, qui faisait naître des sourires sur les visages des autres jeunes moines. Ils avaient pourtant sûrement supporté la même chose à leurs débuts.

Ignarus !

C'est la colère provoquée par cette insulte qui me fit ouvrir les yeux.

Quelqu'un était bien assis sur la chaise.

Frère Halsall nous avait appris que le purgatoire est le lieu où vont les âmes pour y être purifiées. Elles y endurent de grandes douleurs avant d'être admises dans le Royaume céleste.

Je ne croyais pas au purgatoire, mais je croyais à l'Enfer. J'avais eu la preuve de son existence. Je savais aussi que bien des âmes souffraient parce que leur mort avait été horrible. Elles revivaient ces souffrances indéfiniment. Jusqu'à ce que je sois capable – parfois – de les délivrer.

Ce spectre-là était enchaîné et on lui avait, semblait-il, tranché la gorge d'une oreille à l'autre – ce que je ne tentai pas de vérifier de

près.

Je m'agenouillai devant ce pauvre esprit tourmenté et priai à haute voix. Je frissonnais de peur autant que de dégoût, mais je devais le faire. Je commençais toujours par le psaume 129, le *De profundis*. J'en avais essayé plusieurs, et celui-ci paraissait toujours le plus efficace.

Habituellement, quelqu'un finissait par répondre.

– « Des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur ! Écoute mon appel ! Que ton oreille se fasse attentive au cri de ma prière¹ ! »

Rien ne se passa. Les gémissements ne firent qu'augmenter. Cette âme semblait au désespoir. Je passai donc à une autre prière, qui donnait souvent de bons résultats :

« Ô Seigneur, donne-lui le repos éternel ! »

Toujours rien. Il ne me restait qu'une chose à tenter : je me prosternai et commençai à me frapper rythmiquement le front contre le sol. Parfois, m'infliger une douleur semblait diminuer celle de ces âmes en peine et leur permettait de s'en aller. C'est ce que je pensais sans en être tout à fait sûr.

À chaque choc de ma tête sur le plancher, je criais :

– Venez-lui en aide !

Au bout de quelques minutes, il y eut un changement soudain. Les plaintes se turent, et l'âme lâcha une exclamation de surprise. Levant les yeux, je vis que le spectre émettait une vive lumière. La douleur et l'horreur s'étaient effacées de son visage, remplacées par une expression d'extase.

La vision s'effaça lentement. J'avais réussi, l'âme était partie.

Je me mis alors à trembler d'effroi, car ce n'était que le début.

J'ai dit que mes cauchemars avaient empiré depuis mon entrée au monastère. Ce n'était qu'une partie de la vérité. Depuis le début de mon noviciat, j'étais visité par un démon. Cela durait depuis presque dix mois, à présent, et j'en étais terriblement éprouvé.

Il m'apparaissait habituellement la nuit, chaque fois que j'avais aidé une âme en souffrance.

Cela me prouvait l'existence de l'Enfer, car le démon savait ce que j'avais fait.

Je lui avais arraché une âme.

Et j'allais en payer le prix.

Le froid et l'obscurité envahirent la chambre. Je levai les yeux vers l'objet de ma terreur. Mes paumes transpiraient, le cœur me battait à en éclater. Le plafond émettait cette lueur d'un jaune maladif que je connaissais bien, sur laquelle se dessinaient des ombres mouvantes. Elles ressemblaient d'abord à celles des branches que l'hiver a dénudées, projetées par la lumière de la lune et agitées par le vent.

Puis elles prenaient peu à peu une apparence vaguement humaine. C'était l'étrange silhouette du démon. Faire de bouts de bois entrelacés, elle n'avait pas de visage.

– Retire-toi, démon ! Laisse-moi en paix ! criai-je, sachant pourtant que ça ne servait à rien.

Le démon émit un rire sans joie, qui raillait mes pauvres ordres.

Ce n'est pas ainsi que l'on traite un ami, poursuivit-il de sa voix rauque et profonde. Tu as bien agi en délivrant encore une fois une pauvre âme en détresse. Je viens te récompenser. Tel est le but de ma visite. Réserve ces mots à un ennemi et accueille-moi chaleureusement. Je suis ton ami.

– Ne te moque pas de moi ! Tu n'es pas mon ami ! crachai-je, sachant que, de toute manière, je serais puni.

J'attendis la douleur qui allait s'emparer de mon corps, la torture qui allait me jeter sur le sol, secoué de convulsions, le dos arqué à m'en faire craquer les vertèbres.

Au lieu de ça, le démon me procura une vision, un aperçu d'un proche avenir...

Je traversais une prairie, marchant dans l'herbe haute auprès de maître Ward. Deux cavaliers venaient vers nous. Le plus vieux était apparemment un propriétaire terrien ; le plus jeune portait l'uniforme rouge d'un capitaine du Comté. Un troisième homme était à pied, un costaud au nez cassé et à l'air agressif.

Ils nous forcèrent à nous arrêter.

Il y eut une lutte brève. Puis je vis maître Ward s'effondrer, un poignard en travers du corps.

Un flot de sang jaillit de la blessure.

Et je vomis dans l'herbe tandis que l'Épouvanteur agonisait avec d'horribles soubresauts.

1. Traduction psautier de la Bible de Jérusalem, éditions du Cef (note de la traductrice).

MAUVAISE RENCONTRE

Maintenant que tu sais ce qui pourrait arriver, tu seras capable de l'empêcher, n'est-ce pas ? reprit le démon sans visage. *Tu trouveras un moyen, j'en suis sûr. C'est mon petit cadeau pour toi.*

Je levai les yeux vers lui. Il s'en allait, et je ne pouvais que lui en être reconnaissant.

L'homme-branche, sur le plafond, avait cessé de s'agiter, comme si le vent invisible qui l'animait s'était calmé ; son image s'effaça peu à peu, et je tombai dans l'inconscience.

Je me réveillai, glacé et courbatu d'avoir passé la nuit sur le plancher. Les premières lueurs de l'aube illuminaient les carreaux.

Une odeur écœurante emplissait la chambre : j'avais vomi par terre. J'ouvris la fenêtre en grand et, après avoir mis un peu d'ordre, me lavai soigneusement.

M'étant habillé, je descendis l'escalier. Maître Ward, déjà attablé, grignotait un toast. Il m'accueillit avec un sourire.

– Je ne déjeune que légèrement avant d'affronter l'obscur, m'expliqua-t-il. Mais toi, mange à ta faim ! Tu auras besoin de toutes tes forces.

Ma nausée nocturne n'avait pas entamé mon appétit. J'étais affamé. Aussi, sans plus attendre je commandai un plat d'œufs au bacon avec des tomates. Le tout était délicieux.

Maître Ward m'observait avec attention.

– Tu as bien dormi ? me demanda-t-il.

Comme j’acquiesçais, il eut un haussement d’épaules :

– Je te trouve bien pâle. Tu as les yeux cernés et un hématome sur le front.

– J’ai trébuché dans le noir et me suis cogné contre le mur, prétendis-je.

J’avais honte de lui mentir, mais dans mon récit je n’avais pas fait référence à mes visions, de peur de perdre sa confiance. Ce n’était pas le moment de lui en parler.

Il hocha la tête sans conviction.

Dès que j’eus terminé mon repas, nous sortîmes. Après vingt minutes de marche, nous prîmes un sentier pentu qui menait à une prairie. Il faisait beau, le soleil brillait dans un ciel sans nuage, et les oiseaux chantaient.

Puis, voyant la ligne des arbres à l’horizon, j’eus un frisson d’appréhension : nous arrivions à l’endroit que le démon m’avait montré.

– Parle-moi un peu de cette sorcière, me demanda maître Ward. Comment avez-vous découvert son repaire ? Qu’est-il arrivé exactement ? Comment un chasseur de sorcières expérimenté comme Johnson a-t-il pu tomber dans son piège ?

Avant que j’aie pu répondre, il s’abrita les yeux de la main pour regarder au loin. Trois hommes, deux à cheval et un à pied, venaient droit vers nous.

Je commençai à trembler. La prédiction du démon se réalisait.

Les hommes s’arrêtèrent, nous barrant le passage.

– Faites demi-tour immédiatement, ordonna le plus âgé des deux cavaliers. Je suis Lord Anderton, et vous êtes sur mes terres.

Le plus jeune, en uniforme rouge de capitaine de cavalerie, affichait un sourire malveillant.

Pour la première fois depuis notre rencontre, je lus une vraie colère sur le visage de maître Ward. Rien à voir avec son expression simplement irritée quand je le pressais de partir de Chipenden.

– J’ai une affaire urgente à régler, rétorqua-t-il sèchement, soutenant le regard du cavalier. Si je n’arrive pas très vite à destination, un homme pourrait perdre la vie. Je ne peux me permettre de prendre du retard en contournant vos terres. Sachez-le,

j'ai bien l'intention de les traverser.

– Alors, vous en subirez les conséquences, s'exclama le châtelain.

Il fit un signe à l'homme à pied, apparemment son garde-chasse :

– Martin, donne donc à ce malotru arrogant une correction dont il se souviendra pour le reste de ses jours !

Le gros costaud saisit aussitôt le gourdin qu'il portait à la ceinture et s'en frappa la paume en ricanant. À son attitude agressive et à son nez cassé, on devinait son goût pour la bagarre. Il s'avança vers maître Ward, la mine réjouie.

Il passa d'un pied sur l'autre, puis feinta comme pour viser la tête de son adversaire. Maître Ward ne cligna même pas les yeux. Debout, silencieux, il observait l'homme tranquillement, son bâton levé en diagonale.

Martin attaqua alors. Il s'avança, balançant le gourdin avec des gestes vifs et précis. Maître Ward reculait lentement, évitant habilement les coups, les bloquant parfois avec son bâton.

Rouge de colère, Martin multiplia ses assauts, de plus en plus vite. Le bruit du bois cognant sur le bois allait crescendo.

Quand l'Épouvanteur lança sa contre-attaque, elle fut si rapide que j'eus peine à y croire, même si j'y avais déjà assisté dans ma vision.

Du bout de son bâton, il frappa Martin au poignet, envoyant le gourdin voltiger dans l'herbe. Lorsque le garde-chasse voulut le ramasser, l'autre extrémité du bâton s'enfonça dans son estomac. Il tomba à genoux, le souffle coupé.

Maître Ward posa son sac et son bâton sur le sol. Puis il s'approcha de Martin et lui tendit la main pour l'aider à se relever.

– Sans rancune, dit-il. Vous n'avez fait que votre devoir.

Tout se passait exactement comme je l'avais vu pendant la nuit. Martin baissa la tête avec un grognement de douleur. Il porta la main à son ventre comme pour le masser. En réalité, discrètement, il la glissait vers l'arme cachée.

– Sa botte ! criai-je. Il a un poignard dans sa botte !

Ward sauta aussitôt de côté, évitant de justesse la lame qui filait vers sa poitrine. Mais ce n'était pas fini. Martin bondit sur ses pieds. L'Épouvanteur recula comme pour ramasser son bâton, puis il fit halte si soudainement que le garde-chasse faillit lui rentrer dedans. Le poing de maître Ward rencontra le menton de l'homme avec un bruit sourd. Celui-ci s'effondra comme un sac de pommes de terre. Il avait perdu

connaissance avant de toucher le sol.

Ayant repris son sac et son bâton, l'Épouvanteur me fit signe de le suivre.

Les deux cavaliers continuaient de le fixer.

– Laissez-moi m'occuper de lui, Père, plaida le jeune capitaine.

Lord Anderton secoua la tête :

– Non, laisse-le aller. On ne se bat pas avec un roturier.

Le capitaine rougit si violemment que son cou prit la même couleur que sa veste.

– Si vous étiez un gentleman, lança-t-il avec colère, je vous défierais à l'épée !

Maître Ward se tourna vers moi et m'adressa de nouveau son sourire de loup.

– Heureusement pour lui, je ne suis pas un gentleman, déclara-t-il d'un ton énigmatique.

Parlait-il sérieusement ? Quelles seraient les chances d'un épouvanteur sans entraînement contre un capitaine de cavalerie ? Décidément, j'allais de surprise en surprise.

Nous traversâmes la prairie. En arrivant à la lisière des arbres, je me retournai. Le garde-chasse s'était remis sur ses pieds, et les trois hommes nous observaient. Quelques instants plus tard, ils avaient disparu. Je frissonnai rétrospectivement. On avait frôlé de peu la catastrophe ! Et je trouvai bien étrange que le secours nous soit venu de mon démon.

– Merci de m'avoir averti, Frère Beowulf, me dit l'Épouvanteur. Comment savais-tu qu'il avait un poignard dans sa botte ?

– J'ai vu briller la lame dans un rayon de soleil, dis-je.

Ce n'était pas *tout à fait* un mensonge, puisque dans ma vision le soleil s'était effectivement reflété sur la lame à l'instant où elle entrait dans la poitrine de maître Ward.

– Eh bien, tu as un œil particulièrement affûté ; parce que, moi, je n'ai rien vu.

Il posa sur moi un regard insistant, et je baissai les yeux.

– En tout cas, je te dois une fière chandelle. Tu m'as probablement sauvé la vie.

– Je suis content d’avoir pu réagir à temps, maître Ward, dis-je.

– Ne sois donc pas si cérémonieux. Tu peux m’appeler Tom. Et me tutoyer. Et moi, comment dois-je t’appeler ? As-tu un surnom ?

Je réfléchis un instant avant de répondre :

– Quand je suis entré au monastère, les autres moines m’ont taquiné, comme ils le faisaient pour tous les novices. Ils ont raccourci mon nom en Frère Wulf, avant de m’appeler tout simplement « Petit ».

– Très original, ironisa Tom. Donc, je t’appellerai Wulf. Ça sonne bien. Du moins, si tu en es d’accord.

J’acquiesçai. Il pouvait m’appeler comme il voulait, mais c’était la première fois qu’on avait la gentillesse de me demander mon avis.

– Eh bien, Wulf, si tu me racontais le reste de l’histoire ? Je dois savoir comment Johnson est tombé aux mains de la sorcière. Avant cela, dis-m’en un peu plus sur toi. À quoi ressemble ton emploi de secrétaire ? Es-tu bien traité ?

Je haussai les épaules :

– Je n’ai pas à me plaindre. La nourriture est bonne, et Johnson me laisse organiser mon travail à ma guise. Seulement, le soir, il boit beaucoup. Après quoi, il reste au lit jusqu’à midi. Si une tâche l’oblige à se lever tôt, il est comme un ours qui aurait mal aux dents ! Il ne cesse de gronder et de jurer. Mieux vaut ne pas rester dans ses pattes !

– Fait-on souvent appel à ses services ?

– Les gens préfèrent garder leurs distances, dis-je en secouant la tête. Ils ne viennent chez lui qu’en cas d’extrême nécessité. Et souvent il les renvoie. Il refuse les affaires de gobelins et de fantômes, prétextant être un spécialiste des sorcières.

– Je vois. Combien en a-t-il dans ses fosses ?

– Il ne les garde pas dans des fosses, mais dans des cellules, au sous-sol de sa maison.

– Voilà qui est inhabituel. Et qui les nourrit, pendant votre absence à tous deux ?

Le sort de ces créatures de l’obscur semblait réellement l’inquiéter. Ce n’était décidément pas un épouvanteur ordinaire.

– Il paye un vieil homme pour s’en occuper quand il part. Mais pourquoi garde-t-on les sorcières emprisonnées si longtemps ? Les enfermer dans des trous immondes, c’est presque pire que les tuer, non ?

– Peut-être, oui. Certains épouvanteurs les tuent. Pendant mon apprentissage, j'ai travaillé pendant six mois avec un certain Bill Arkwright, qui était chargé de m'endurcir. C'était un bon épouvanteur, mais rude et impitoyable. Il condamnait chaque sorcière d'eau en fonction du nombre de crimes commis : un an dans une fosse pour chaque victime adulte, et deux ans pour un enfant.

– Ce ne sont pas des sentences si sévères, lui fis-je remarquer.

Il haussa les sourcils :

– Tu trouves ? Une fois leur peine achevée, Arkwright les extirpait de la fosse et les tuait. Je ne fais pas ça. Je suis les traces de mon ancien maître, John Gregory. Les sorcières que je capture restent définitivement dans leur fosse. Certes, elles connaissent une vie de souffrance, mais pendant ce temps le Comté est en sécurité, c'est le plus important. On ne peut pas laisser ces créatures en liberté. Certaines tuent pour se procurer le sang ou les ossements nécessaires à leur magie, certaines se spécialisent même dans les meurtres d'enfants.

– Je comprends. Comment était ton maître ?

Tom marqua une longue pause, comme s'il cherchait la meilleure façon d'exprimer ses pensées.

– Il était sans aucun doute le meilleur Épouvanteur qui ait servi le Comté, le plus brave et le plus honnête des hommes. Il est resté valide et intrépide jusqu'à un âge avancé, et son sens du devoir n'a jamais faibli. Il était prêt à donner sa vie s'il le fallait. Il repose dans le jardin de Chipenden. Il me manque beaucoup.

Nous marchâmes un moment en silence. Il y avait tout de même des choses que je n'arrivais pas à avaler. Certes, Tom Ward avait aimé et respecté son maître, et il fallait assurer la sécurité des habitants du Comté. Pourtant, cette façon de traiter les sorcières me semblait trop cruelle. Elles étaient tout de même des êtres humains. Et si ce dont on accusait Johnson était vrai, c'était encore pire : il tenait peut-être des innocentes enfermées.

Comme s'il avait lu dans mon esprit, Tom Ward déclara :

– Puisqu'il faut traverser Salford pour rejoindre le repaire de la sorcière, on va visiter la maison de Johnson au passage. J'aimerais jeter un œil à ces prisonnières. Combien y en a-t-il ?

– Huit, pour le moment. Mais ne vaut-il pas mieux secourir d'abord Johnson ? Ça fait des jours qu'il a été capturé.

Tom secoua la tête :

– Il y a deux éventualités. La première et la plus probable, c'est que

Johnson est déjà mort. La seconde, c'est que la sorcière joue avec lui et prend tout son temps pour le tuer. Une brève visite à sa maison ne fera guère de différence. D'ailleurs, il a été formé par John Gregory ; malgré son comportement contestable, il a survécu des années en pratiquant un métier dangereux. Tu vas me raconter comment la sorcière a eu le dessus. Et tout en t'écoutant je m'occuperai de ça...

S'asseyant sur une souche, il retira sa botte droite :

– Le lacet a cassé, expliqua-t-il devant mon air ahuri. Voilà ce qui arrive à force d'arpenter un pays aussi humide...

Tom fouilla dans son sac et en retira une pelote de ficelle.

6

L'APPÂT

La journée avait commencé comme d'habitude. La veille au soir, Johnson avait avalé trois bouteilles de vin rouge et une pinte de bière, et il avait dormi jusqu'en milieu d'après-midi. Tandis que j'écrivais, assis devant la table de la cuisine, il ronflait à l'étage. Toute la maison en tremblait.

On frappa soudain à la porte de derrière. Je m'apprêtais à aller ouvrir quand j'entendis un bruit de bottes dans l'escalier. Il y eut une conversation étouffée. Cinq minutes plus tard, la porte claqua. Puis Johnson fit irruption dans la cuisine, le ventre en avant.

– Debout, petit ! me lança-t-il de sa grosse voix. Il y a une sorcière dans le coin, on va s'en occuper. Elle sera enfermée dans un de mes cachots avant minuit. Mais je ne travaille pas bien le ventre vide. Prépare-moi cinq belles saucisses, bien grasses et bien grillées comme je les aime !

Il me prenait pour son lardin en m'imposant ce qu'il appelait des « tâches secondaires ». Cependant, cuisiner ne m'ennuyait pas, et mieux valait obtempérer. Je me mis donc à faire frire ses saucisses. Il s'attabla et releva ses manches pour se beurrer deux larges tranches de pain. Après lui avoir servi ce petit déjeuner tardif, je me préparai à prendre mes affaires pour l'accompagner.

Or, il me montra la chaise en face de lui :

– Assieds-toi !

Je m'assis donc et le regardai avaler d'énormes bouchées graisseuses. Ce n'était pas un spectacle ragoûtant.

– Je t’ai fait un compte-rendu de mes récents affrontements avec des sorcières, mais je ne t’ai pas raconté mes débuts, ma première rencontre avec une de ces créatures.

– Dois-je prendre ma plume et du papier ? demandai-je.

Il secoua la tête :

– On n’a pas le temps. Tu mettras ça par écrit ce soir, quand on aura réglé le petit problème qui nous attend aujourd’hui. C’est quelque chose qui mérite d’être inclus dans mes mémoires. Ça s’est passé à l’époque où j’étais l’apprenti de John Gregory. J’ai été capturé par une sorcière...

Il se pencha vers moi et poursuivit en baissant la voix :

– Elle avait vraiment de grands pouvoirs : elle m’a transformé en cochon.

Il parlait la bouche pleine et, avec ses grosses joues rouges gonflées de nourriture, il avait en effet tout du cochon. Néanmoins, je me retins de rire, c’était plus prudent.

– Mais j’ai eu le dernier mot ! s’exclama-t-il. Je lui ai réglé son sort, à cette garce ! Je ne l’ai pas enfermée dans une des fosses du vieux Gregory. J’ai tué son animal familier, puis je lui ai transpercé le cœur.

Il engloutit le dernier morceau de saucisse, essuya ses lèvres grasses d’un revers de main et sauta sur ses pieds. Il est très grand, et, debout, je lui arrive à peine à l’épaule.

– Aujourd’hui, tu vas pouvoir observer ma procédure habituelle, la méthode que j’ai mise au point pour venir à bout de n’importe quelle sorcière. Tu prendras soin de noter chaque détail. Allez, on y va !

Quelques instants plus tard, il avait verrouillé sa porte et nous descendions la rue principale de Salford en direction du sud. Johnson avait son gros bâton à la main, et je portais son sac – une autre de mes « tâches secondaires ». Si ma première fonction consistait à rédiger ses mémoires, d’autres besognes m’incombaient. En plus de la cuisine, je faisais le ménage et nourrissais les sorcières captives. Quand nous devions nous absenter, le vieux Henry Miller s’en chargeait. Johnson m’envoya donc devant pour frapper à sa porte.

Il vint ouvrir d’un pas traînant et cracha à mes pieds en guise de bienvenue. Il se tenait voûté, semblant fixer ma botte gauche. Il n’avait plus qu’une touffe de cheveux blancs de chaque côté des oreilles, et son crâne chauve était tout tavelé.

– On nous appelés pour un travail, dis-je. On sera de retour avant la nuit. Maître Johnson vous charge de nourrir les sorcières dans la

soirée. Elles n'ont rien mangé depuis hier, elles seront affamées.

Le vieux Henry me claqua la porte au nez sans même m'adresser un regard. Mais je savais qu'il obéirait. Il avait bien trop peur de Johnson.

On n'était pas encore arrivés au bout de la rue que je vis venir les ennuis.

Trois hommes nous attendaient. L'un d'eux était M. Chichester, le mari d'une des femmes que Johnson tenait enfermées. Chaque semaine, bravant la colère de l'Épouvanteur, il venait plaider la cause de son épouse. Les deux grands costauds qui l'accompagnaient avaient une tête patibulaire.

Un autre détail m'inquiétait : le samedi après-midi, la rue principale est particulièrement animée. Or, il n'y avait pas une âme en vue. L'épicier, dont la porte est toujours ouverte, surtout en été, avait fermé boutique. Qu'étaient devenus tous ces gens ?

Comme nous passions devant les trois hommes, l'un d'eux nous interpella :

– Hé, l'Épouvanteur ! On voudrait vous dire un mot.

Johnson s'arrêta et lui fit face, la mine impassible. Je remarquai toutefois le minuscule battement de sa paupière gauche. Je savais ce que ça signifiait : il était furieux et prêt à exploser.

Il s'avança à pas lents et réguliers. Je le suivis, pas de trop près. Avec lui, il est toujours préférable de garder ses distances.

– On va remonter gentiment chez toi, gros lard, lui lança un des voyous. Et tu vas relâcher la femme de Chichester !

Johnson hocha la tête comme en signe d'assentiment tout en tendant son bâton derrière lui. Je m'empressai de le prendre et m'écartai rapidement. Je ne voyais pas son visage, mais j'aurais pu parier que sa paupière gauche battait plus que jamais. L'expression des deux voyous changea, et l'un d'eux glissa la main dans sa poche.

Johnson fut si rapide que, si j'avais cligné les yeux, je n'aurais rien vu. Il saisit chacun des deux par le cou, les souleva du sol et cogna violemment leurs têtes l'une contre l'autre. Il y eut un craquement sinistre.

Puis il les balança loin devant lui. Ils décrivirent un lent arc de cercle avant de heurter les pavés. L'un d'eux ne se releva pas. L'autre se remit tant bien que mal sur ses pieds et marcha vers Johnson, un couteau à longue lame à la main.

Quelques secondes plus tard, il y eut un craquement sec de branche

qui se brise. L'homme hurla, lâcha le couteau et tomba à genoux en tenant son poignet cassé.

Il me faisait pitié, mais il n'aurait pas dû traiter Johnson de « gros lard ». Il est très susceptible sur ce point, son ventre s'arrondissant à mesure qu'il avale des saucisses arrosées de vin et de bière. Néanmoins, irascible et musclé, il n'est pas du genre à se laisser insulter. Son adversaire avait de la chance que ce soit arrivé en pleine rue de Salford. Sinon, il aurait fini sous une pelletée de terre.

– Tiens-le-toi pour dit, lança Johnson à Chichester. Ceci est mon dernier avertissement. Une autre tentative de ce genre, et je tords ton cou de poulet, compris ?

L'homme baissa la tête. Puis il regarda l'Épouvanteur, de la détresse plein les yeux :

– Je suis désolé, maître Johnson, vous avez commis une erreur. Ma femme, Jenny, n'est pas une sorcière. Elle ne ferait pas de mal à une mouche.

– Sans doute parce que les mouches sont ses compagnes familières, rétorqua Johnson d'un ton lourd de sarcasme. Elles sont deux fois plus nombreuses à bourdonner devant sa cellule que devant toutes les autres réunies.

– Nos enfants souffrent de son absence, poursuivit Chichester. La plus petite n'a que huit mois, sa maman lui manque beaucoup. Elle pleure toute la nuit, c'est à vous briser le cœur.

– Assez ! aboya Johnson. Sa cellule est nettoyée tous les deux jours et elle est nourrie régulièrement. Certains épouvanteurs gardent les sorcières enfermées dans des fosses. Moi, je les traite humainement. Tu devrais me remercier.

Sur ces mots, il tourna les talons, m'ordonna d'un regard de ramasser son bâton et reprit la direction du sud à grands pas.

À la sortie de la ville, il me fit signe de marcher à ses côtés.

– Je vais t'en dire un peu plus sur ce qui nous attend, déclara-t-il. La créature que nous allons affronter est arrivée ici récemment, ce qui complique la situation. Dans le Comté, on distingue trois catégories de sorcières. Les sorcières du sang obtiennent leurs pouvoirs en buvant du sang humain, de préférence celui d'enfants bien en chair. Les sorcières des ossements coupent les os des pouces de leurs victimes ; certaines s'en font même des colliers. Elles y puisent des forces magiques.

Johnson resta un moment silencieux. Perdu dans ses souvenirs, il

semblait avoir oublié ma présence. Je m'apprêtais à ralentir pour le laisser passer devant moi quand il me saisit soudain par l'épaule et reprit dans la foulée :

– Les sorcières qui utilisent la magie d'un familier sont les plus dangereuses, car il n'est pas toujours facile de découvrir de quel animal il s'agit. Le plus souvent, ce sont des chats, des chiens, des crapauds, des rats ou des corbeaux. Parfois, ce sont des créatures qui n'appartiennent pas à notre monde, des entités sorties de l'obscur, de toutes formes et de toutes tailles. Cependant, aussi hideuse que soit leur apparence, elles sont les yeux, les oreilles, les mains, les griffes et les crocs de leur maîtresse. Elles sont prêtes à faire n'importe quoi, du moment qu'elles reçoivent en échange un peu de son sang.

Je savais déjà plus ou moins tout ça : j'avais fouillé dans la bibliothèque. Je le laissai néanmoins poursuivre son exposé sans l'interrompre. Il aimait s'écouter parler, ça le mettait de bonne humeur.

– Cette sorcière étant une étrangère, continua-t-il, nous ignorons de quoi elle est capable. Elle appartient peut-être à un des trois types que je t'ai cités ou à une catégorie tout à fait nouvelle. Autrement dit, petit, on entre dans l'inconnu. Elle s'est installée dans un village abandonné et cherche ses proies dans les fermes des environs. Des gens ont disparu. Le garçon qui est venu frapper à ma porte était sur la route avec sa famille. Beaucoup abandonnent leurs biens pour aller tenter leur chance ailleurs, persuadés qu'elle tue ses victimes. Elle n'est là que depuis une semaine, et elle a déjà répandu la terreur. Nous devons agir avec prudence, mais elle sera sous les verrous avant minuit. Quant à toi, tu vas me servir d'appât.

Je le regardai, ahuri : j'étais son secrétaire, pas son apprenti ! Jouer le rôle de l'asticot au bout d'un hameçon n'entrait pas dans mes attributions ! La peur m'envahit. La sorcière verrait en un jeune moine comme moi une menace à éliminer au plus vite. Pendant qu'elle s'approcherait, Johnson attendrait le moment d'attaquer, dissimulé quelque part. Je pouvais être tué ou pire encore : tomber entre les griffes d'une praticienne des arts obscurs. Mon âme elle-même serait en péril.

– C'est le meilleur moyen de combattre une créature dont on ignore l'étendue des pouvoirs, m'expliqua-t-il. Je l'ai déjà utilisé avec succès. D'habitude, je confie cette tâche à mon apprenti. Comme je n'en ai pas en ce moment, c'est toi qui le feras.

Je me demandai combien de ces garçons avaient survécu.

– Certains de vos apprentis sont-ils devenus épouvanteurs ?

m'enquis-je, pas très sûr de vouloir connaître la réponse.

Johnson secoua la tête :

– Je n'ai pas eu de chance, tous des médiocres. Le dernier a pris la fuite. Pas de cran. Ça ne pardonne pas, dans ce métier. Mais ne t'inquiète pas, je ne te quitterai pas des yeux. Au premier signe de danger, je serai là.

Voilà qui ne me rassurait guère.

QUELQUE CHOSE D'ANORMAL

Nous arrivions au sommet de la colline, et le village abandonné était là, en contrebas, dans l'ombre du crépuscule. Ce n'était guère qu'un hameau. Mais, de même qu'une ville où se dresse une cathédrale prend le nom de cité, un hameau devient un village dès qu'il possède la plus modeste église.

Celle-ci, bâtie en pierre locale, n'avait ni tour ni clocher. Elle possédait néanmoins un solide portail en chêne, dans lequel s'ouvrait une porte plus petite. Le village, qui s'étirait le long d'une rue pavée, comptait une vingtaine de maisons et une unique boutique. La plupart des fenêtres étaient cassées, les portes pendaient sur leurs gonds. On apercevait un peu plus loin une ferme avec sa grange et une prairie clôturée où pas une bête ne paissait.

Tout semblait tranquille. Pourtant, la sorcière habitait sûrement cette rue.

– Ne soit pas si nerveux, mon garçon, me tança Johnson. Descends plutôt au village et va frapper à la porte de la boutique. Tu prétendras t'être perdu et chercher ton chemin. La présence d'une église devrait te rassurer. Dès que tu auras découvert le repaire de la créature, tu reviendras ici et nous tâcherons de la prendre par surprise.

Je trouvais ce plan stupide. La sorcière me verrait sûrement venir. D'après ce que j'avais lu dans la bibliothèque de Johnson, certaines flairent le danger de très loin. À tous les coups, elle savait qu'un épouvanteur était dans le coin. Je serais comme une mouche fonçant dans une toile d'araignée.

Mais Johnson me tapota simplement l'épaule et s'assit, son bâton en travers des genoux :

– Laisse-moi mes affaires et vas-y !

Je déposai le gros sac à ses pieds et m'engageai sur la pente.

La rue au-dessous de moi s'étendait d'est en ouest. Avant d'y arriver, je bifurquai dans un petit bois qui descendait jusqu'aux jardins, à l'arrière des premières maisons. L'épais feuillage me dissimulerait aux éventuels regards. J'avancais lentement, évitant de faire craquer les branches sous mes pieds. Le silence qui régnait sous les arbres avait quelque chose de surnaturel : pas un chant d'oiseau, pas un bourdonnement d'insecte.

Je quittai le couvert du bois, le cœur battant. Je traversai une étendue d'herbe entre deux cottages et atteignis la rue pavée.

Je me dirigeai tout de suite vers la boutique. Une enseigne annonçait :

BATLEY

ALIMENTATION GÉNÉRALE

La poignée de la porte tourna facilement, et j'entrai d'un pas prudent. Refermant le battant derrière moi, je m'y adossai le temps que mon cœur s'apaise et que mes yeux s'habituent à la pénombre.

Il y avait là quelque chose d'anormal. Le village était visiblement abandonné. Or, la boutique regorgeait de marchandises. Des cageots de légumes – pommes de terre, carottes, navets, oignons, rutabagas – s'alignaient sur le sol, des boîtes contenant du thé, du sucre et des herbes médicinales couvraient les étagères. De la viande salée pendait à des crochets, des tonneaux de vin et de bière attendaient dans un coin.

Pourquoi tant de produits s'il n'y avait aucun client ? L'épicier habitait-il encore ici ?

Soudain, je découvris avec un frisson que je n'étais pas seul. Un léger mouvement attira mon regard. Une enfant m'observait, debout près du comptoir. Une toute petite fille dont les cheveux d'un roux flamboyant semblaient illuminer la pénombre.

Elle ne devait pas avoir plus de trois ou quatre ans. Pourtant, on lisait au fond de son regard vert une maturité qui n'était pas de son âge.

Je lui adressai mon sourire le plus amical :

– Bonjour ! Ton papa ou ta maman est là ?

– M. Batley a eu une graine, déclara-t-elle.

– Quel genre de graine ? demandai-je.

Elle fronça les sourcils, la mine embarrassée. Puis elle désigna son crâne :

– La graine lui faisait très mal, mais c'est passé.

Il va mieux, maintenant.

– Ah, compris-je alors, il avait une migraine ?

– Oui, une grosse graine. Mais il n'en voulait pas. Et toi, moine, qu'est-ce que tu veux ? Tu cherches la sorcière ?

La rudesse de son interpellation me surprit. En dépit de son apparence et de son vocabulaire enfantin, il y avait en elle quelque chose de bizarrement adulte, et son regard me défiait.

– Oui, je cherche la sorcière. Tu sais où elle est ?

– Bien sûr, je le sais. Je peux te montrer, si tu veux...

Sans me laisser le temps de réagir, elle me prit par la main, ouvrit la porte et m'entraîna dans la rue. Sa main était très froide. Dehors, le ciel luisait d'une étrange lumière rougeâtre ; de lourds nuages noirs accouraient, venus de l'ouest. Le tonnerre roula au loin. Je dois l'avouer, je n'étais guère rassuré.

– Par ici ! dit la fillette. Ce n'est pas loin.

Sentant mon hésitation, elle me tira brusquement.

Elle s'arrêta devant la cinquième maison après la boutique et désigna la fenêtre.

– Elle dort. Il n'y a pas de danger. Tu n'as qu'à regarder par le carreau, me suggéra-t-elle en me lâchant la main.

J'approchai prudemment. Et si la sorcière me surprenait ? Cependant, je perçus un son qui m'enhardit : la sorcière ronflait presque aussi fort que Johnson !

Elle était affalée dans un fauteuil à bascule, les yeux fermés, la bouche ouverte. Je notai ses vêtements noirs, le balai appuyé à son siège. Son visage avait quelque chose de bizarre ; je ne distinguais pas très bien quoi, la pièce étant trop sombre. Je décidai de résoudre cette énigme plus tard : Johnson devait s'occuper d'elle tant qu'elle dormait encore.

– Va chercher ton maître, moine ! me lança la fillette. Dépêche-toi, avant qu'elle se réveille ! La sorcière est dangereuse. Hier, elle a dévoré trois bébés bien potelés.

Il y avait dans sa voix une note de gaîté qui m'emplit d'horreur. Sans doute ne se rendait-elle pas compte de ce qu'elle disait. Pourtant, les coins de sa bouche se relevaient dans une ébauche de sourire. Et, soudain, je me demandai comment elle savait que Johnson m'attendait.

– Rentre chez toi, lui lançai-je avec irritation.

Tournant les talons, je remontai rapidement la rue et regagnai le bois. Je restai à couvert jusqu'à ce que j'aperçoive Johnson, debout sur la colline. Je lui fis signe de me rejoindre.

En réponse, il agita le bras d'un air furibond, insistant pour que je monte jusqu'à lui. Il voulait certainement que je me charge de son sac. Avec un soupir, je réitérai mon appel, et cette fois il descendit vers moi, portant son sac et son bâton, le visage rouge de colère.

– La prochaine fois que je t'appelle, tu as intérêt à venir en courant, gronda-t-il.

– Désolé, mais, en descendant, vous gagnez du temps : la sorcière dort. C'est le moment de la surprendre.

– Un homme de mon expérience n'a pas besoin d'effet de surprise, aboya-t-il.

Fouillant dans son sac, il en tira une chaîne d'argent, qu'il enroula autour de son avant-bras gauche. Puis il me jeta son sac.

Muni de sa chaîne et de son bâton, il dévala la colline à grands pas furieux, sans s'occuper de rester à couvert. Je le suivais en trébuchant. Les nuages s'étaient amoncelés au-dessus de nos têtes, et les premières gouttes de pluie se mirent à tomber.

– Où est-elle ? me lança Johnson par-dessus son épaule en arrivant au village.

– Dans la cinquième maison sur la gauche après la boutique.

Il s'y dirigea tout droit. Mais il arrivait trop tard. Le son de sa voix ou le bruit de ses grosses bottes sur les pavés avaient dû réveiller la sorcière.

Elle venait à sa rencontre.

LE LIVRE DE LA SORCIÈRE

La sorcière jeta un bref regard de gauche à droite comme si elle cherchait quelqu'un, et je découvris son visage.

Si ses proportions m'avaient déjà semblé inhabituelles, son profil me stupéfia. Du haut du front jusqu'à son long menton, il était concave, en forme de croissant de lune. Elle avait de gros yeux bulbeux, un nez énorme et une verrue au bout du menton, de grosses mains et de longs ongles pointus.

L'espèce de caquètement qu'elle émit en voyant Johnson avait quelque chose de dément.

Soudain, je la reconnus. Elle était représentée dans un des livres qu'on m'avait donnés, à copier au début de mon noviciat. Un riche propriétaire des environs avait offert une somme considérable au monastère pour cette reproduction, qu'il voulait offrir à sa fille pour son anniversaire. Le volume était illustré, et quelqu'un d'autre reproduisait les illustrations. Moi, je ne recopiais que le texte. L'exemplaire original était en piteux état.

C'était l'histoire d'un jeune prince courageux affrontant une méchante sorcière. Une des illustrations qui la représentaient m'avait frappé tant elle était caricaturale.

Et c'était cette sorcière que j'avais sous les yeux, strictement conforme à l'image, de son étrange visage concave jusqu'à sa verrue sur le menton. Elle ne ressemblait à aucune de celles que j'avais rencontrées depuis que je travaillais pour Johnson. Elle semblait totalement irréaliste, comme sortie d'un cauchemar.

Je me rappelai alors le balai que j'avais vu, appuyé à son fauteuil. Dans l'histoire, la sorcière volait sur un balai. Celle-ci allait-elle en faire autant ?

Il y eut un éclair, au loin. Puis l'obscurité envahit la rue. De gros nuages d'orage roulaient au-dessus de nous. Johnson et la sorcière se mesuraient du regard. Le grondement du tonnerre agit comme un signal : la sorcière se rua sur son adversaire avec un cri aigu, les mains étendues, menaçant de lui arracher les yeux avec ses ongles.

Je crus Johnson perdu. Mais, à la dernière seconde, il s'écarta, et les terribles griffes le manquèrent. Il était étonnamment lesté pour un homme de sa corpulence.

Emportée par son élan, la sorcière tituba et tomba à genoux. Ses ongles creusèrent de profonds sillons dans les pavés. S'ils avaient atteint leur but, c'était la fin de l'Épouvanteur.

La sorcière fut aussitôt sur ses pieds, et Johnson commença à reculer. Avait-il peur ?

Puis je compris qu'il prenait seulement la bonne distance. Je l'avais déjà vu lancer sa chaîne d'argent, je connaissais son habileté.

Laissant tomber son bâton, il se concentra. Son geste fut parfait. La chaîne s'éleva en spirale au-dessus de sa cible. Puis elle retomba, ligotant étroitement la sorcière de la tête aux genoux.

Elle s'étala de tout son long sur les pavés et se mit à se tordre comme un saumon au bout d'un hameçon. Elle restait étrangement silencieuse, ce qui ne parut pas perturber Johnson. Il se contenta de la soulever et de la balancer sur son épaule.

– Prends mon sac et mon bâton ! me jeta-t-il d'un ton sec.

Et il reprit la route de Salford.

De retour à la maison, il m'ordonna de lui préparer une infusion pendant qu'il descendait sa prisonnière à la cave.

Je venais de poser sa tasse de thé sur la table quand il reparut en se frottant les mains.

– Assieds-toi, petit ! m'ordonna-t-il avec un large sourire.

Je pris donc place en face de lui. Quand il était de bonne humeur, il était plutôt de compagnie agréable, et rien ne le réjouissait plus que d'être venu à bout d'une sorcière.

– Eh bien, demanda-t-il, qu'est-ce que tu dis de ça ?

– La sorcière n'avait pas l'ombre d'une chance. Votre lancer de chaîne était parfait.

Je lui offrais mot pour mot ce qu'il avait envie d'entendre, mais c'était l'exacte vérité.

– Je vais en faire le récit détaillé dès ce soir, conclus-je.

Rayonnant, il souffla sur son thé avant d'en prendre une longue gorgée.

– Elle a vraiment une allure bizarre, vous ne trouvez pas ? repris-je. Avec son profil en croissant de lune...

– J'ai vu des vieilles biques de cette espèce encore plus bizarres, s'exclama-t-il. J'en ai tué une, un jour, qui avait une tête de chien. Ses aboiements se sont changés en hurlements quand ma lame lui est passée au travers du corps. On rencontre toutes sortes de créatures, dans cette profession, petit.

Je me rappelai alors la fillette de la boutique, et ce souvenir me donna la chair de poule. Je devinais que notre tâche n'était pas terminée.

– Ce n'est pas à moi de vous apprendre votre métier, monsieur, lui dis-je. Mais il y a autre chose, dans ce village, qui mériterait votre attention.

– Oh ? Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

Sa jovialité s'était refroidie plus vite que son thé.

– J'ai rencontré une petite fille. C'est elle qui m'a conduit à la maison de la sorcière. Il y avait en elle quelque chose de... maléfique. Je me demande si elle n'est pas liée d'une façon ou d'une autre à la sorcière. C'est peut-être sa fille...

– Et elle trahirait sa mère ? ironisa Johnson.

Pourquoi ferait-elle ça ?

– Je ne sais pas. Je pense qu'elle vit dans la boutique. Son père est probablement M. Batley, le propriétaire. Elle m'a dit qu'il était à l'étage avec une migraine. Mais pourquoi vivraient-ils encore là alors que le village est abandonné ? Tout ça me paraît très inquiétant. On devrait peut-être y retourner pour interroger l'épicier ?

Johnson parut sur le point d'exploser : il détestait qu'on lui dicte sa conduite.

Je me hâtai d'ajouter :

– Puis on passerait dans les fermes alentour pour annoncer aux gens

que, grâce à vous, ils sont maintenant en sécurité.

Ces derniers mots eurent le don de le calmer.

– Tu as raison, petit. Ce ne serait pas une mauvaise chose de faire savoir aux autochtones qu'ils peuvent désormais dîner tranquilles. On fera un tour là-bas demain. Maintenant, remets-toi au travail ! Établis un récit circonstancié de tout ce qui est arrivé, sans oublier ma bravoure au moment où cette dangereuse créature s'élançait sur moi. J'ai réussi une belle capture, non ?

– Une capture parfaite ! enchéris-je. J'ai hâte de mettre tout ça par écrit. Ce sera un des épisodes les plus palpitants de vos mémoires.

Johnson passa la nuit à boire dans la cuisine pendant que je travaillais dans ma chambre au compte-rendu des derniers événements.

Sans mentionner qu'il avait négligé la chance de prendre la sorcière par surprise, je décrivis leur confrontation dans ses moindres détails. J'exagérai parfois un peu pour lui faire plaisir, même si ce n'était pas vraiment nécessaire. Il avait dû s'entraîner longuement au lancer de chaîne pour se montrer aussi adroit.

Johnson était grand et musculeux, mais les sorcières ont parfois une force incroyable. Je revoyais les sillons que les ongles de celle-ci avaient creusés dans les pavés de la rue. L'Épouvanteur lui avait fait face avec courage : seule son habileté lui avait évité d'avoir le visage lacéré.

J'avais presque achevé ma narration quand on frappa à la porte de devant. Quand il était pris de boisson, Johnson n'allait jamais ouvrir. C'était encore une de mes attributions. Agacé d'être dérangé au moment où j'allais terminer mon travail, je descendis, de fort mauvaise humeur.

La jeune femme qui se tenait sur le seuil portait la longue jupe et la veste en peau de mouton caractéristiques des femmes de fermiers. Mon irritation s'apaisa dès que je la vis. Elle était en larmes, les yeux rougis et bouffis.

Contrôlant difficilement ses sanglots, elle prit une grande inspiration :

– J'ai besoin de l'Épouvanteur ! Je ne sais plus quoi faire. *Il* a tué mon mari, et maintenant mon petit garçon est enfermé dans la maison. Si vous ne m'aidez pas, *il* va le tuer aussi !

– Qui a tué votre mari ? m'enquis-je doucement.

– Un gobelin ! Ça fait des semaines qu'il nous lance des pierres. Au début, elles tombaient dans la cour. C'était juste un peu embêtant. Puis elles ont commencé à rouler sur le toit ; ça nous empêchait de dormir. Mon mari ne pouvait plus le supporter. Une nuit, il a ouvert la fenêtre de la chambre et a insulté le gobelin. Et aujourd'hui il n'est pas rentré déjeuner. Je l'ai trouvé dans un champ, la tête fracassée par un rocher.

Elle se remit à sangloter, et je dus attendre qu'elle se calme pour lui demander :

– Et comment votre fils s'est-il trouvé enfermé dans la maison ?

– Je l'avais laissé pour sortir à la recherche de mon mari. Quand je suis revenue, toutes les portes étaient fermées. J'entendais mon petit garçon pleurer à l'intérieur. Appelez l'Épouvanteur, je vous en supplie !

Je lui fis signe de m'attendre et allai trouver Johnson. Il m'avait dit plus d'une fois qu'il était spécialisé dans les sorcières et ne s'occupait pas des autres créatures de l'obscur. J'espérais qu'il ferait une exception pour un enfant en danger de mort.

– Il y a là une femme dont le mari a été tué, lui rapportai-je. Son petit garçon est enfermé dans la maison, et la créature a fermé toutes les portes.

Johnson leva vers moi des yeux injectés de sang. Il avait abondamment célébré son succès, il en était à sa troisième bouteille de vin.

– Une créature ? Tu veux dire une sorcière ? bredouilla-t-il.

Je secouai la tête :

– Non, un gobelin, un de ceux qui jettent des pierres. Ce n'est pas loin, la ferme de Colt est à cinquante minutes de marche.

– Tu es devenu idiot, petit ? cracha-t-il. Je n'ai pas de temps à perdre avec un lance-cailloux ! Renvoie cette enqueteuse ! Je ne m'occupe que des sorcières.

Je lui tenais rarement tête, mais là, j'étais furieux. Cette pauvre femme venait de perdre son mari, et si on ne l'aidait pas, elle perdrait sans doute aussi son fils !

– Pourquoi ? criai-je. Pourquoi vous limiter aux sorcières quand des tas d'autres créatures de l'Enfer viennent tourmenter les gens ?

Johnson me dévisagea. À ma grande surprise, il affichait une expression étrangement mélancolique.

– Au temps où j'étais apprenti, répondit-il, j'ai affronté beaucoup de sorcières et j'ai appris à les haïr. Oublie les gobelins, les fantômes et toutes ces entités. Les sorcières sont des surnois. De toutes les créatures de l'obscur, ce sont les pires. Je me suis donc juré que je serais le meilleur chasseur de sorcières de tous les temps. Et je le suis devenu. J'ai consacré toutes mes forces à cette lutte. Pour un épouvanteur, ce doit être une priorité, et c'est la mienne.

– Mais, si vous ne faites rien, un enfant va mourir, m'exclamai-je.

Il ne répondit pas. L'instant d'après, il tomba en avant, le front contre la table, et se mit à ronfler.

Je revins à la porte où la femme m'attendait. Quand je lui fis part du refus de mon maître, elle sanglota plus fort et s'arracha les cheveux.

Face à sa détresse, je n'avais pas le choix. Malgré ma peur, je la raccompagnai jusqu'à sa ferme en espérant pouvoir faire quelque chose.

LE LANCE-CAILLOUX

Nous fîmes la route en hâte. La femme ne cessait de pleurer, et je priais intérieurement. Le soleil se couchait, l'obscurité tombait sur les champs.

Au sortir d'un petit bois, la silhouette sombre de la maison se découpa contre le gris pâle du ciel. J'entendais déjà la voix aiguë de l'enfant, répétant indéfiniment le même mot :

– Maman ! Maman ! Maman !

C'était une ferme bien modeste : un corps de logis, une cour, une grange à peine plus grande qu'une remise, un enclos où était parquée une douzaine de moutons, et une vache attachée à la clôture. Comme nous approchions, je perçus des bruits légers autour de nous. Je crus d'abord qu'il commençait à pleuvoir. Puis je compris que c'étaient des petits cailloux tombant du ciel, qui rebondissaient dans l'herbe.

– Le gobelin nous lance des pierres, cria la femme. Le corps de mon pauvre mari est resté dans le champ. Qu'est-ce que je vais faire, sans lui ? Qu'est-ce que je vais devenir ?

Elle se remit à sangloter. Je désignai alors le bois dont nous sortions :

– Retournez sous les arbres, vous serez à l'abri. Je vais aller chercher votre petit garçon. Comment s'appelle-t-il ?

– Bobby. Il s'appelle Bobby... Moi, je suis Laura.

– Bien. Cachez-vous derrière les arbres, Laura. Je m'occupe de Bobby.

Elle fit un signe d'assentiment et retourna vers le petit bois.

Arrivé devant le portail, je soulevai le loquet, poussai un peu le battant et examinai les lieux. J'avais presque traversé la cour quand la première pierre frappa le sol à ma gauche. Elle était assez grosse pour m'assommer, ou pire.

Par chance, les livres de Johnson ne traitaient pas seulement des sorcières ! Ils couvraient toutes les catégories de créatures démoniaques que combattent les épouvanteurs. J'avais donc appris pas mal de choses sur les gobelins en fouinant dans la bibliothèque. Si certains lance-cailloux étaient simplement pénibles, d'autres se révélaient de véritables tueurs. Je ne me faisais pas d'illusion sur celui-ci. Le pauvre fermier était mort, et je pouvais être la prochaine victime.

Alerté par un mouvement sur le toit, je levai les yeux et je le vis.

Je savais aussi que les gobelins restent le plus souvent invisibles. Mais, quand ils ne prennent pas l'apparence d'un animal, leur silhouette est presque humaine en dépit de leurs six bras, et ils marchent sur deux jambes. J'avais trouvé une illustration dans un des livres que j'avais feuilletés. Elle correspondait exactement à la forme qui se dessinait contre le ciel sombre, en équilibre sur le faîte du toit.

Le gobelin tenait une pierre dans chacune de ses six mains, des petites et des très grosses. Je me rapprochai rapidement de la porte de sorte qu'il ne me voie plus.

Sans grand espoir, je tournai la poignée et poussai de toutes mes forces. Le battant ne bougea pas d'un pouce. Je n'avais lu nulle part que les gobelins étaient capables de verrouiller les portes. Pourtant, la maison était comme scellée.

Comment y pénétrer avant de me faire fracasser le crâne ? La prière m'aiderait peut-être, à condition que je trouve la bonne formule et m'adresse au bon interlocuteur.

Je fouillai dans ma mémoire, me récitant la liste des saints. Un nom me vint bientôt à l'esprit :

Saint Quentin, patron des serruriers !

J'invoquai aussitôt son aide :

– Ô Saint Quentin, je te supplie d'ouvrir cette porte ! Elle est verrouillée par un serviteur de Satan. Aide-moi à sauver un pauvre enfant innocent !

Tout en priant, je continuais de forcer sur la poignée et de pousser de toutes mes forces sur le battant. Rien ne bougeait.

Je redis ma prière, encore et encore. Je finis par la réduire à : « Ouvre cette porte, s'il te plaît ! Ouvre cette porte, s'il te plaît ! » Et à chaque répétition je me frappai violemment le front contre le panneau de bois.

Chaque coup augmentait ma douleur, mais je craignais le pire, car le petit garçon avait cessé d'appeler sa mère.

Soudain, un bloc plus gros que ma tête manqua mon épaule gauche d'un cheveu avant de rebondir sur le sol. Je sentis mes genoux se liquéfier. Si cette pierre m'avait frappé, elle m'aurait tué.

Jusqu'alors, mon inquiétude pour l'enfant occultait ma peur. Maintenant, j'étais terrifié. Le gobelin devait se trouver juste au-dessus de moi. À tout moment, ma tête pouvait éclater comme une coquille d'œuf.

– Ouvre cette porte ! Ouvre cette porte !

Je continuais d'implorer en me frappant le front contre le battant.

Enfin, alors que la douleur qui battait sous mon crâne devenait insupportable, Saint Quentin vint à mon aide.

Un long bras, d'un gris presque transparent, passa par-dessus mon épaule. Il tenait une clé qu'il introduisit dans la serrure. Aussitôt, la porte tourna et je tombai à genoux sur le seuil.

Je me relevai en balbutiant de gratitude. Je pénétrai d'un pas chancelant dans la première pièce, plongée dans l'ombre, et j'appelai Bobby. Un petit garçon brun, la chemise trempée de larmes et de morve, sortit d'une autre pièce et courut vers moi, visiblement épouvanté. Je le pris dans mes bras et sortis en vitesse, bien décidé à quitter la maison avant que le gobelin comprenne ce qui se passait.

Je me croyais presque sauvé quand une pierre me frappa à la tempe. Je vacillai et manquai de tomber. Mais, malgré mes jambes aussi molles que de la guimauve, malgré le sang chaud qui me coulait sur le visage, la peur me donnait des ailes.

J'atteignis enfin le bois. J'étais à l'abri. Je tendis le petit garçon sanglotant à sa mère. Elle le pressa contre elle avec de longs murmures de reconnaissance.

– Savez-vous où vous réfugier ? demandai-je. Avez-vous de la famille dans les environs ?

– Ma sœur Anne est une bonne personne, elle nous accueillera, répondit Laura.

Elle se remit à pleurer, mais c'était des larmes de soulagement.

Il nous fallut une heure de marche dans la nuit pour arriver chez Anne.

Tout en lavant ma plaie au-dessus de l'évier, Laura lui raconta ce qui s'était passé.

– L'Épouvanteur a refusé de m'aider, dit-elle. C'est ce garçon, son apprenti, qui est venu...

Je me sentais trop faible pour rectifier ; la tête me faisait si mal que je n'arrivais plus à parler.

– Il a été très courageux, il a sauvé Bobby.

Elle m'embrassa sur la joue :

– Merci !

Je me sentis rougir. Mais elle versa alors de la teinture d'iode sur ma blessure, et j'eus toutes les peines du monde à retenir un cri de douleur.

– Et le corps de Daniel ? demanda Anne. Il est resté dans le champ ?

À ces mots, Laura fondit de nouveau en larmes.

– Je m'en occuperai demain, quand il fera jour, lui promis-je.

Cependant, en dépit de mes bonnes intentions, je fus incapable de tenir ma promesse.

Le retour à la maison de Johnson fut pénible. Et quand j'y arrivai je compris aussitôt que quelque chose n'allait pas : la porte était grande ouverte et il y avait du sang sur les marches.

Je franchis le seuil en hâte. Le fauteuil où Johnson avait l'habitude de s'asseoir était renversé, des débris de bouteilles vides jonchaient le carrelage. J'aurais pu prendre la flaque rouge, sous le siège, pour du vin, sans l'odeur métallique qui flottait dans l'air...

Je descendis à la cave. Les cellules les plus proches de la porte étaient toujours occupées, mais les captives se montraient agitées ; elles gémissaient et roulaient des yeux fous. Elles m'accueillirent avec des feulements de colère. Je courus au fond de la cave, sachant déjà ce qui m'attendait. En effet, la cellule de la sorcière capturée dans le village abandonné était vide. Les barreaux avaient été tordus avec une force incroyable. La créature n'avait pas perdu son temps : à peine libérée de la chaîne d'argent, elle s'était évadée. Je maudis l'arrogance de Johnson, qui n'avait pas mesuré à quel point elle était dangereuse. Comment avait-il pu être aussi stupide ?

Je sortis. Je suivis les traces de sang dans la rue, assez loin pour deviner qu'elles me mèneraient au village abandonné. J'envisageai d'abord d'y retourner. Puis je compris que je n'arriverais à rien tout seul. Ça me désolait de laisser Johnson entre les griffes de la sorcière, mais je n'avais aucune chance contre elle.

Il me fallait de l'aide.

Une fois encore, j'avais omis certains détails dans mon récit. Je connaissais l'existence d'un épouvanteur du nom de Ward parce que Johnson y avait fait allusion, le traitant de blanc-bec et autres termes du même acabit. Malheureusement, il était mon seul recours et j'ignorais où le trouver.

Or, cette nuit-là, je me réveillai en sursaut, persuadé qu'on m'avait appelé par mon nom. Je me frottai les yeux pour chasser les brumes du sommeil quand la silhouette sans visage, faite de bouts de bois entrelacés, se dessina sur le plafond.

– Arrière, démon ! criai-je, saisi d'effroi. Laisse-moi !

Le démon ne tint aucun compte de mes injonctions, et je me crispai, dans l'attente de la douleur qu'il allait sûrement m'infliger. Parfois, elle me tordait en arc de cercle, au point que je craignais d'entendre ma colonne vertébrale se briser comme une branche sèche. Parfois, il me semblait qu'on me transperçait les yeux avec des aiguilles chauffées à blanc.

– Pitié, suppliai-je, ne me fais plus de mal ! De grâce, laisse-moi tranquille !

Le démon éclata d'un long rire avant de répondre :

Je ne suis pas ici pour te faire du mal. Je crois que tu as besoin d'aide, et je sais où tu peux en trouver.

Il ricana, et je me recroquevillai, sûr qu'il se moquait de moi et que la torture allait commencer.

Or, j'entendis ces mots :

L'Épouvanteur Ward habite le village de Chipenden, au nord du Comté, à l'ouest d'une colline appelée Long Ridge. Le voyage te prendra presque deux jours. En partant à l'aube, tu arriveras peut-être à temps pour sauver ton maître.

Le démon me quitta, me laissant grelottant et couvert de sueur.

Mais j'en savais assez pour me mettre en route.

LE DESSUS DU PANIER

Tom se releva et frappa le sol de sa botte droite à plusieurs reprises.

– Cette ficelle devrait tenir un moment, conclut-il avant de me regarder, la mine grave : Écoute, Wulf, ne te reproche pas d'avoir laissé Johnson. Tu as fait le bon choix. Et tu as montré beaucoup de courage en allant sauver cet enfant. Peu de gens auraient osé prendre de tels risques. Tu aurais pu être tué.

– Ce n'était pas du courage, dis-je en secouant la tête. Personne d'autre ne pouvait le faire, alors je l'ai fait, c'est tout.

– C'est ce que je me suis souvent dit, moi aussi, dans ce genre de situation, commenta Tom. La première fois, c'était au début de mon apprentissage. J'avais tout juste douze ans. Savoir que tu es le seul à pouvoir agir t'oblige à être brave. Pourtant, tu avais le choix. Tu aurais pu t'en aller, tout simplement ; et tu ne l'as pas fait.

– Je n'aurais jamais pu vivre avec cette idée, sinon !

Me souvenant alors d'un détail, je m'écriai :

– Oh, il y a autre chose ! Je n'ai trouvé dans la maison ni le sac ni le bâton de Johnson après sa disparition. J'ai supposé que la sorcière les avait emportés. Mais à quoi pourraient-ils lui servir ?

Tom fronça les sourcils :

– Je n'en sais rien, Wulf. C'est bizarre, en effet. Les sorcières sont habituellement incapables de toucher un bâton en bois de sorbier.

Nous restâmes un moment silencieux. Nous approchions de Salford ; j'apercevais au loin les premières maisons, à travers la grisaille. L'atmosphère était lugubre.

Puis Tom me regarda avec curiosité :

– Pourquoi te frappais-tu le front contre la porte quand tu priais pour demander son ouverture ?

– Certains moines se fouettent, espérant ainsi purifier leur âme du péché, dis-je. Ou bien ils portent un cilice sous leur robe, une ceinture de crin qui irrite la peau. Je trouve ça absurde. Mais dans cette situation extrême ça m'a semblé justifié : si je m'infligeais une douleur, ma prière serait exaucée.

Bien que visiblement peu convaincu, Tom approuva d'un hochement de tête avant de se replonger dans ses pensées.

Finalement, il demanda :

– Tu étais maltraité, au monastère ? C'est ce qui t'a poussé à partir ?

Je lui confiai alors une chose que je n'avais encore jamais dite à personne :

– Je suis parti parce que je ne crois plus en Dieu. À quoi me servirait de rester moine ?

Tom m'adressa un sourire amical :

– Tu ne serais sûrement pas le seul dans cette situation ! Les moines mangent à leur faim, ils ont un toit au-dessus de leur tête, et ils font un travail utile : recopier des livres permet de les préserver et de partager la connaissance. De plus, ils viennent en aide aux pauvres. Mais permets-moi encore une question : si tu n'as plus la foi, pourquoi prier ?

– Parce que c'est efficace. D'après l'Église, les saints sont nos intermédiaires, ils intercèdent pour nous auprès de Dieu. Moi, je ne prie pas Dieu, j'invoque les saints. Et, parfois, ils viennent à mon aide.

Tom parut amusé par ma logique :

– Donc, tu ne crois pas en Dieu, mais tu crois aux saints ? Tu as vraiment vu le bras de saint Quentin déverrouiller la porte ? Tu es sûr que tu ne l'as pas imaginé ?

– C'était à peine visible ; mais, non, je ne l'ai pas imaginé. Quand les saints interviennent, ils ne se montrent pas forcément, pourtant leur aide est réelle.

Le sourire de Tom s'élargit, et je me sentis rougir.

– Et toi ? lançai-je, agacé. Toi qui combats les créatures de l’Enfer, tu crois en Dieu ?

– C’est une bonne question, Wulf, fit-il, songeur. La vérité, c’est que je n’ai pas de certitude. J’ai simplement tendance à croire ce que John Gregory, mon maître, m’a dit un jour : une fois ou deux, il s’est trouvé dans une situation extrême, qui lui laissait peu de chances de survivre. Or, à l’instant où tout semblait perdu, il a senti à ses côtés une présence invisible.

– C’était Dieu ? m’exclamai-je, stupéfait.

– Dieu ou un de ses messagers.

Tom haussa les épaules :

– Allons, assez de théologie pour aujourd’hui ! Passons à des considérations plus pratiques. Quand tu es parti de chez Johnson, as-tu demandé au vieil homme de nourrir les captives ?

– Évidemment, répondis-je, un peu froissé. Je savais que je serais absent un moment. Je ne laisserais personne mourir de faim ou de soif, pas même des sorcières.

– Tu as bien fait. En ce cas, conduis-moi à la maison, j’aimerais les voir.

Nous fûmes bientôt devant la porte. Je sortis la clé de ma poche et nous entrâmes.

Nous descendîmes directement à la cave. La puanteur d’urine et d’excréments était atroce. Le vieux Henry n’avait pas dû vider les seaux depuis deux jours. Néanmoins, la torche accrochée au mur brûlait toujours, et les sorcières avaient été ravitaillées.

Quand nous entrâmes, la plupart dormaient, et le sous-sol résonnait de leurs ronflements. Sans doute était-ce une maladie que Johnson leur avait transmise ! Les deux qui étaient éveillées lancèrent à Tom un regard malveillant. L’une d’elles renifla bruyamment à trois reprises. Son manteau et son bâton ne laissaient aucun doute sur sa profession. Je me demandai pourtant si, même sans la lumière de la torche, elle aurait senti la présence d’un épouvanteur.

Il longea les cellules, les observant chacune un instant. Puis il s’arrêta devant celle de la fugitive et l’examina attentivement avant de secouer la tête :

– Il a fallu une force incroyable pour tordre ces barreaux.

Cette remarque s’adressait plus à lui-même qu’à moi.

Il continua, pour s’arrêter devant la dernière cellule, située contre le

mur. La femme qui y était enfermée leva les yeux vers lui. Il n'y avait dans son regard ni haine ni colère, rien qu'une profonde tristesse.

– Comment vous appelez-vous ? l'interrogea Tom avec douceur.

– On m'appelle Jenny, souffla-t-elle.

Il sursauta comme si on l'avait giflé et recula d'un pas. Sans doute pensait-il à son apprentie, celle qui était morte.

Je m'approchai :

– C'est Mme Chichester, la sorcière dont je vous ai parlé. Son mari ne cesse de clamer qu'elle est innocente et supplie Johnson de la libérer. Je vous l'ai raconté : c'est lui qui avait engagé les hommes de main qui nous attendaient dans la Grand-Rue.

Tom acquiesça d'un signe de tête et se tourna vers la captive. Se levant de son banc, elle s'approcha timidement.

– Madame Chichester, lui dit-il, vous voulez bien me montrer votre main gauche ? Il y a une chose que je dois vérifier pour me faire une opinion.

Sans hésiter, elle tendit la main. Il s'en saisit quelques secondes. Puis il la relâcha et sourit :

– Je suis désolé qu'on vous ait infligé cette captivité. Une telle erreur n'aurait jamais dû se produire. Vous allez retrouver très vite votre famille.

Elle voulut parler, mais ses larmes jaillirent et elle ne put articuler un mot.

Tom se tourna vers moi :

– Libère Mme Chichester et ramène-la chez elle ! Il lui arrive peut-être d'user de magie, mais c'est une bienveillante, pas une pernicieuse.

– Mais... maître Johnson ? protestai-je. Il va en faire une crise !

J'avais beau être heureux que la pauvre femme soit libérée, j'imaginai déjà la colère de l'Épouvanteur !

– Je m'occupe de lui, dit Tom. Maintenant, dès que tu auras rendu cette femme à son mari, tu reviendras directement ici, et...

Il s'arrêta au milieu de sa phrase, un sourire d'excuse aux lèvres :

– Désolé, Wulf ! Je te parle comme si tu étais mon apprenti. Cela m'aiderait beaucoup que tu t'occupes de ça. C'est une requête, pas un ordre.

Je lui rendis son sourire :

- Pas de problème ! Je serai de retour dès que possible.
- Merci ! Encore une chose : où habite le vieil homme ?
- Henry Miller ? Dans la Grand-Rue, au 37.

Pourquoi me demandait-il ça ? Néanmoins, sans poser de question, je pris le trousseau de clés et ouvris la porte de la cellule.

Dehors, il bruinaît encore. Je marchai près de Mme Chichester en silence. J'aurais voulu lui parler, mais je ne savais pas par où commencer. Que dire à une femme qui a été retenue captive sans raison pendant des mois ? J'étais frappé par le contraste entre Tom Ward et Johnson. Si tous deux étaient épouvantés, ils envisageaient leur tâche de façon bien différente. Autant Johnson se montrait hargneux, tranchant et impulsif, autant Ward était pondéré, équitable et réfléchi.

Une demi-heure plus tard, j'avais laissé les deux époux pleurant de joie dans les bras l'un de l'autre, sur le seuil de leur cottage. Je mesurais combien M. Chichester avait dû souffrir et à quel point l'emprisonnement de sa femme avait été injuste.

Quand je revins, Tom était encore à la cave. Il parlait avec la sorcière de la sixième cellule sur la droite. Elle s'appelait Gwen Raddle, et je ne la supportais pas. Elle ne cessait de se curer le nez et de cracher sur sa chaussure gauche. Le vieux Henry était en train de vider les seaux tout en grommelant entre ses dents selon son habitude : Tom n'avait pas tardé à le réquisitionner !

En me voyant, il regagna l'escalier et me fit signe de remonter. Nous retournâmes dans la cuisine, où une soupe de tomate mijotait sur le fourneau. Décidément, Tom n'avait pas perdu son temps ! Il m'invita à m'asseoir, remplit deux bols et les posa sur la table.

Entre deux cuillerées, il demanda :

– Je peux te poser quelques questions, Wulf ? Si je suis trop indiscret, dis-moi de m'occuper de mes affaires !

Avec un large sourire, il poursuivit :

– Tout d'abord, quel âge as-tu ?

– Quatorze ans. J'en aurai quinze le 16 février.

Tom siffla entre ses dents :

– Je te croyais plus vieux. Pas à cause de ta taille – tu n'as pas achevé ta croissance – mais vu ton comportement et ton langage... Tu fais preuve de beaucoup de maturité pour ton jeune âge.

Le compliment me fit rougir.

– Tu es moine depuis combien de temps ? reprit-il. Et depuis combien de temps travailles-tu pour Johnson ?

– Je suis entré au noviciat il y a presque un an, et j'étais chez Johnson depuis six semaines.

Tom médita ces informations un moment. Quand il reprit la parole, il paraissait songeur :

– Je me demandais aussi... Johnson exigeait de son futur secrétaire un certain nombre de qualités. Sais-tu lesquelles ?

Je haussai les épaules :

– Comme je te l'ai raconté, le prieur ne m'en a rien dit...

– Essaie de deviner ! Lesquelles, à ton avis ?

Je réfléchis quelques instants avant de répondre :

– Il voulait quelqu'un qui ait une belle écriture, c'était important.

– Certainement. Et combien y a-t-il de moines dans ce monastère ?

– Quatre-vingt-quatre, en comptant les cinq novices. Quatre-vingt-trois, maintenant que je suis parti.

– Et tu es le meilleur copiste, celui qui a la plus belle écriture ? Le dessus du panier ?

Cette fois, je devins écarlate :

– Je ne sais pas. Je suppose que j'ai été choisi parce que je ne me contente pas de copier. Je me sers de mon imagination. Le prieur me l'a reproché, je te l'ai dit. Et il en faut, de l'imagination, pour conter les exploits d'un épouvanteur comme Johnson !

La question suivante effaça aussitôt mon sourire.

– Tu vois des fantômes, n'est-ce pas ?

Mon cœur s'emballa et un renvoi de bile me monta dans la gorge. Je me levai, haletant. Tout tournait autour de moi. Je n'avais jamais parlé à personne de cet aspect terrifiant de ma vie. Comment Tom le connaissait-il ? Je n'y avais fait aucune allusion dans mes récits. Mais j'étais incapable de lui mentir.

– Oui, avouai-je dans un souffle.

J'avais la nausée, et j'étais terrifié.

Tom s'était levé aussi. Contournant la table, il me retint fermement par les épaules :

– Respirer profondément, Wulf. Ça va aller...

J'obéis, et les battements de mon cœur se ralentirent. Tom me fit rasseoir.

– Désolé de t'avoir troublé, dit-il gentiment. On n'a rien à craindre de tels pouvoirs, il faut seulement apprendre à les contrôler. Ça prend du temps, et je t'aiderai volontiers. Toutefois, pour le moment, nous avons un travail à terminer. Aussi, les conseils que je pourrais te donner devront attendre. Assez pour ce soir ! On verra tout ça plus tard, d'accord ?

J'acquiesçai avec gratitude. Tom avait raison : pour le moment, notre priorité était de sauver Johnson.

Revenant au sujet, il déclara :

– Donc, Gwen Raddle, la sorcière à qui je parlais, n'est guère dangereuse. Si elle accepte ma proposition, je vais la libérer.

De quelle proposition s'agissait-il ? Allait-il s'allier encore une fois avec une servante de l'Enfer ? Qu'il ose faire confiance à ces créatures me stupéfiait.

Tom avala une cuillerée de soupe avant de répondre à ma question muette :

– Premièrement, Gwen Raddle s'est spécialisée dans les potions d'amour et autres élixirs, ce qui semble assez inoffensif, bien que des gens soient prêts à payer pour ça. Son petit commerce rapporte bien, et Johnson a eu raison de l'enfermer : un homme convoite la femme d'un autre. Il paye la sorcière, et il l'obtient. Ça peut briser des familles. Toutefois, en échange de sa promesse de se tenir tranquille, je vais la libérer.

– Et elle ne va pas recommencer ?

– Si, probablement. Je lui aurai au moins donné une seconde chance. Tout le monde – enfin, presque tout le monde – a droit à une seconde chance. De plus, j'ai ajouté une autre condition. La tâche qui nous attend s'avère particulièrement dangereuse. Pour tordre ainsi les barres de la cellule, il a fallu une force prodigieuse. Même une sorcière d'eau en serait incapable. Mon instinct me dit que quelque chose d'entièrement nouveau est sorti de l'obscur. Je vais donc emprunter à Johnson une de ses tactiques. Je vais utiliser Gwen Raddle comme appât.

GWEN RADDLE

En dépit de ses déclarations, Tom retarda encore une fois le moment d'intervenir. Pour une raison que j'ignorais, il décida d'attendre le coucher du soleil. Je ne comprenais pas ces attermoissements, qui nous faisaient perdre du temps. Ne mesurait-il donc pas l'urgence de la situation ? Pourquoi se montrait-il aussi circonspect ?

– Ne vaut-il pas mieux affronter une servante de l'Enfer à la lumière du jour ? protestai-je poliment. Les heures nocturnes augmentent ses pouvoirs, non ?

Sa réponse me parut quelque peu énigmatique :

– C'est généralement vrai, Wulf. Mais, dans certaines circonstances, il est préférable de combattre l'obscur avec l'obscurité. La sorcière ne s'attend pas à nous voir approcher de nuit, au moment où elle est le plus redoutable. L'effet de surprise peut jouer en notre faveur.

Nous attendîmes donc le crépuscule avant de prendre la route du village. Tom tenait fermement la sorcière par le bras ; je marchais quelques pas derrière eux. Gwen Raddle sentait vraiment mauvais, je me demandais comment Tom supportait une telle proximité.

La pluie avait cessé, la pleine lune brillait dans un ciel en partie dégagé. Mais l'herbe était glissante, le sol s'enfonçait sous nos pieds. Nous atteignîmes enfin le haut de la pente, d'où on découvrait le village. Une lumière d'argent baignait le bois, les maisons et la Grand-Rue, où j'apercevais la boutique. Tout semblait désert.

– À présent, Gwen, je voudrais que vous descendiez jusqu'à cette

boutique, déclara Tom en pointant le doigt. Vous demanderez à parler à l'Épouvanteur qui a été capturé. Vous raconterez que vous vous êtes échappée de votre cellule, dans sa cave, et que vous avez deux mots à lui dire. Toutefois, si la sorcière vous permet de l'approcher, ne lui faites aucun mal. C'est clair ?

– Lui faire du mal ? ironisa Gwen de sa voix rocailleuse. Pourquoi ferais-je du mal à mon bon ami Johnson ?

Tom lui adressa son sourire de loup :

– Sinon, vous retourneriez tout droit dans cette cellule et ne reverriez jamais la lumière du jour.

Elle se renfrogna, et il poursuivit :

– Si vous le voyez, continuez le long de la rue et sortez du village. Nous le contournerons pour vous rejoindre, et vous nous direz ce que vous aurez appris. J'ai besoin de savoir où Johnson est retenu, s'il va bien et comment il est gardé. Compris ?

Bien que visiblement réticente, Gwen consentit d'un hochement de tête, et Tom la lâcha. Elle recula d'un pas et le fixa en se curant le nez.

– Il faut que j'aie l'air convaincant, hein ? fit-elle en examinant quelque chose au bout de son index. Je vais l'injurier copieusement, lui postillonner à la figure et lui envoyer quelques claques, ça me fera du bien. Après quoi, je vous retrouverai là-bas.

Elle désigna l'est du menton et cracha sur sa chaussure gauche.

Tom attendit qu'elle ait descendu la pente d'une trentaine de pas avant de se remettre en route. Progressant lentement dans le bois, derrière les maisons, nous arrivâmes à la lisière des arbres, juste à temps pour voir que Gwen s'apprêtait à frapper à la porte de la boutique.

– Tu lui fais confiance ? demandai-je. C'est tout de même une sorcière. Elle pourrait nous jouer un sale tour.

– C'est vrai, Wulf, répondit Tom à voix basse. Habituellement, mieux vaut ne pas se fier à ces créatures. Pourtant, parfois, ainsi que mon maître me l'a enseigné, il faut suivre son instinct. Et mon instinct me dit que Gwen Raddle ne nous trahira pas.

Dans le grand silence, l'écho des coups sur la porte se répercuta jusqu'en haut de la colline.

– Espérons qu'on va la conduire à l'endroit où Johnson est enfermé, reprit Tom. Mais peut-être est-il simplement dans la boutique. Auquel cas on attend un peu et on y va.

Tom n'avait jamais eu l'intention de s'allier avec Gwen, finalement ! Il ne l'utilisait que pour faire diversion et couvrir son attaque. C'était ingénieux ; malgré tout, j'étais un peu choqué.

– Et si l'autre sorcière envoie les forces de l'Enfer contre toi ? demandai-je, les nerfs à vif.

Sa réponse me parvint dans un chuchotement :

– Tu sais que les épouvanteurs sont des septièmes fils de septièmes fils. Cela nous immunise en partie contre la magie noire. Avec l'effet de surprise, cela devrait suffire.

Je n'objectai rien, mais je n'étais pas convaincu. L'immunité de Johnson n'avait pas été très efficace. Seule l'idée qu'il était ivre et probablement inconscient au moment de son enlèvement me rassurait un peu.

Nous vîmes la porte s'ouvrir ; Gwen Raddle entra dans la boutique. La porte se referma, et le temps s'arrêta. Tout était silencieux, rien ne bougeait dans la rue. Enfin, après ce qui me parut une éternité, Tom me fit signe de le suivre.

Nous avions à peine fait deux pas qu'un son terrifiant nous clouait sur place, à croire qu'un géant avait vidé ses poumons d'un coup. Un nuage avait caché la lune, mais on distinguait encore le contour des maisons. Tom semblait fixer du regard la cheminée, sur le toit de la boutique.

On entendit alors comme un bruit de petites pierres rebondissant sur l'herbe. Ça me rappelait ma rencontre avec le lance-cailloux. Sentant quelque chose d'humide sur mon front et mes joues, je crus d'abord qu'il pleuvait. Puis des éléments plus lourds tombèrent entre les branches. Il me fallut quelques instants pour comprendre : c'était des morceaux de chair de Gwen Raddle.

Tom avait compris, lui aussi, car, au lieu de reculer de dégoût, il s'agenouilla devant un gros fragment qui avait roulé à ses pieds, d'où émanait une lueur verdâtre. Il en approcha son oreille comme pour écouter. Je reconnus alors la tête de la sorcière, avec ses yeux écarquillés, sa bouche grande ouverte et son nez qu'elle ne pourrait plus jamais curer puisque ses bras et ses mains étaient tombés ailleurs.

Pris de nausée, je me détournai, avant de me contraindre à regarder. Horrifié, je vis alors que les lèvres remuaient et que les yeux semblaient me fixer.

– Que s'est-il passé, Gwen ? demandait Tom. Qui vous a fait ça ?

Je le crus fou. Comment une tête séparée de son corps serait-elle

encore consciente ? L'âme de la sorcière était sûrement déjà au fond d'une des fosses les plus noires de l'Enfer.

La bouche sembla articuler quelque chose en silence. Enfin, elle s'immobilisa, et Tom se releva.

– La tête d'une sorcière reste en vie quelques instants après avoir été séparée de son corps, m'expliqua-t-il. Elle ne peut émettre aucun son, mais on peut parfois lire sur les lèvres. Malheureusement, Gwen ne m'a rien communiqué de compréhensible.

Il se mit à marcher de long en large, plongé dans ses pensées. Puis il fouilla dans son sac pour y prendre un crayon et une feuille de papier. S'appuyant sur le dos de son sac, il commença à écrire. C'était un long message, car cela lui prit plusieurs minutes. Enfin, il replia soigneusement le papier et me le tendit :

– Tu vas repartir chez Johnson et m'attendre là-bas. Si je ne suis pas de retour à l'aube, porte s'il te plaît ce billet à Chipenden et remets-le à Alice.

– Moi ? Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je...

La lumière se fit d'un coup dans mon esprit :

– Tu penses que tu n'y arriveras pas, c'est ça ? Que tu vas être fait prisonnier comme Johnson, ou même que...

– C'est seulement au cas où, me coupa-t-il. Tout devrait bien se passer. Toi, tu n'as aucune raison de rester et de te mettre en danger. Je n'avais encore jamais vu de cas semblable. La force mystérieuse qui a fait exploser Gwen a envoyé sa tête exactement à mes pieds. Nous sommes face à une entité inconnue particulièrement puissante, et je ne veux prendre aucun risque.

– C'est quoi, ce message ? Alice connaît quelqu'un qui pourrait t'aider ?

Il ferma les yeux comme pour peser ses mots :

– Je ne suis pas sûr qu'elle puisse faire quoi que ce soit. On ne s'est pas séparés en très bons termes. Mais elle a le droit de savoir ce qui m'est arrivé, si jamais les choses tournaient mal – et je ne dis pas que ce sera le cas. Tu le feras ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. Comment aurais-je pu refuser ?

– D'autre part, m'avertit Tom, ce billet est d'ordre privé, il ne regarde qu'Alice et moi. Tu me promets de le lui remettre sans l'avoir lu ?

– Je te le promets, dis-je.

Et je parlais sincèrement.

– Alors, va, Wulf ! J'attendrai que tu aies disparu avant de descendre au village.

– Tu ne veux pas que je reste, tu es sûr ? insistai-je.

Ça ne me plaisait pas de le laisser seul, même si je doutais que ma présence lui soit utile.

– J'en suis sûr, affirma-t-il en souriant. Le plus important, c'est que tu puisses remettre ce message, au cas où... Inutile qu'on soit capturés tous les deux !

J'acquiesçai de nouveau et m'engageai sur la pente. Arrivé en haut de la colline, je me retournai. Tom me regardait toujours. Je le saluai d'un geste du bras avant de reprendre la route de Salford d'un bon pas. Et, tout en marchant, je priai pour lui.

L'INQUISITEUR

Dès mon arrivée chez Johnson, je descendis à la cave.

Les sorcières dormaient tranquillement. Les deux seules encore éveillées se contentèrent de me lancer un regard de haine. Les cellules avaient été nettoyées, le vieux Henry était parti.

Trop anxieux pour monter à ma chambre et tenter de dormir, j'arpentai la cuisine de long en large. J'espérais à tout instant entendre frapper à la porte. J'irais ouvrir, et ce serait Tom. Ou, mieux encore, une clé tournerait dans la serrure, m'annonçant leur retour à tous deux, car Johnson gardait toujours son trousseau dans sa poche. Je finis par m'asseoir. J'étais à bout de forces et, malgré mon anxiété, je m'assoupis.

Lorsque je rouvris les yeux, le soleil du matin traversait les vitres.

L'angoisse me tordit l'estomac. Qu'était-il arrivé à Tom ? Je lui avais promis de partir pour Chipenden s'il n'était pas rentré à l'aube. Je décidai néanmoins de lui laisser encore un peu de temps. On n'était tout de même pas à quelques heures près ! Avec un peu de chance, il avait réussi à libérer Johnson, et ils étaient à présent sur le chemin du retour. Inutile de causer à cette Alice des inquiétudes inutiles. J'allais me préparer un petit déjeuner et attendre.

Johnson payait aussi le vieux Henry pour qu'il garnisse le placard aux provisions, mais il n'avait pas fait son travail. Le premier œuf que je cassai était pourri et empuantit la cuisine. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à se mettre sous la dent, je dus me contenter de mâchonner quelques lanières de bœuf séchées.

Peu avant midi, il me parut inutile d'attendre plus longtemps. Je fourrai dans ma poche un morceau de fromage rassis et m'apprêtai à partir pour Chipenden. Je prévoyais de passer d'abord chez le vieux Henry pour lui demander de nourrir les sorcières.

Je n'en eus pas besoin, ce fut lui qui vint à moi.

Une clé tourna dans la serrure, et je me précipitai vers la porte, m'attendant à voir arriver Tom et Johnson. C'était le vieux, qui m'adressa un sourire matois.

– Il est ici, Monseigneur ! Comme je vous le disais !

Perplexe, je regardai par-dessus son épaule. Des gens étaient rassemblés dans la rue, derrière lui. Un homme montait un cheval, les autres étaient à pied. Bien que vêtus de robes de moines, ils portaient des lances et des matraques, et une épée pendait à leur ceinture. Je reconnus aussi deux moines du monastère, qui n'étaient pas armés. L'un d'eux était Frère Halsall, le maître des novices.

Celui-ci marcha vers la porte à grands pas, repoussant Henry sans ménagement. Le vieux protesta bruyamment. Mais Halsall, ignorant ses récriminations, me saisit par le bras et me chuchota à l'oreille :

– Obéis aux instructions de l'Inquisiteur sans poser de question, Frère Beowulf. Je vais tâcher de t'aider, mais tu risques les pires châtiments.

Je compris alors avec effroi qui était ce grand type sur son cheval noir : le père Ormskirk, l'Inquisiteur, officiait sous les ordres du nouvel évêque de Blackburn. Il était chargé de traquer les sorcières et de les conduire au bûcher. Qu'avais-je fait ? Et qu'allaient-ils me faire ?

On ne prit pas la peine de me ligoter, c'était inutile : je fus conduit au monastère, étroitement entouré de moines armés, l'Inquisiteur ouvrant la marche sur son destrier noir. Je n'avais pas la moindre chance de m'échapper.

Le voyage ne prit guère que deux heures, mais il me parut bien plus long. Ma tête bourdonnait de pensées. Je ne croyais pas avoir fait quoi que ce soit de mal. J'avais travaillé pour Johnson sur ordre de l'évêque. Et j'avais tenté de libérer un innocent des griffes de l'Enfer.

Mais ce que j'avais entendu dire du nouvel évêque de Blackburn n'avait rien pour me rassurer. Son nom revenait souvent dans les conversations entre moines : certains critiquaient sa façon d'agir tandis que d'autres vantaient son zèle avec enthousiasme. Son but

était d'enrichir l'Église autant que possible et d'éradiquer toutes les créatures de l'Enfer, particulièrement les sorcières. Il avait fait part de son intention de nommer trois nouveaux inquisiteurs pour l'aider dans cette tâche ; Matthew Ormskirk, le premier, était en mission, et il ne me restait qu'à espérer ne pas être dans sa ligne de mire.

Dès notre arrivée au monastère, les moines me fouillèrent et, à mon grand dépit, me confisquèrent la lettre que Tom m'avait confiée pour Alice. Maintenant, je lui ferais doublement défaut.

On me conduisit ensuite dans une des cellules réservées aux novices lors de leur première semaine dans les lieux. C'était une pièce austère aux murs nus, meublée d'une simple banquette de bois, où l'air froid s'engouffrait par la fenêtre sans carreaux. Conçue pour donner aux postulants un avant-goût de la vie à laquelle ils se consacraient, elle leur faisait rapidement oublier le confort de leur ancienne maison. Au bout d'une semaine, ils étaient transférés dans une cellule légèrement plus décente. Et c'était efficace. Je me souviens combien j'avais été heureux de cette amélioration.

Il y avait tout de même une différence : lors de ma première nuit dans une cellule comme celle-ci, je pouvais ouvrir la porte à mon gré. Cette fois, elle était verrouillée de l'extérieur. Même si la fenêtre était démunie de barreaux, je n'aurais pas pu m'échapper par là. Mes épaules ne seraient pas passées par son étroite embrasure, et elle donnait sur le flanc abrupt de la colline.

Je m'assis donc sur la banquette et patientai. On allait sûrement m'interroger, et je n'avais aucune idée de ce qu'on pouvait bien me reprocher.

Au bout d'une heure environ, une clé tourna dans la serrure, et Frère Halsall entra. Il ferma la porte derrière lui et me dévisagea, le front soucieux. Je voulus me lever, mais il me fit signe de rester assis.

– Repose-toi, Frère Beowulf, me dit-il. Tu auras besoin de toutes tes forces pour affronter l'épreuve qui t'attend.

Je me recroquevillai sur moi-même, et il soupira profondément :

– Nous aimerions t'aider ; malheureusement, je crains que nous ne puissions pas faire grand-chose. Tant que l'Inquisiteur réside au monastère, il représente l'évêque et incarne l'autorité suprême. Le prieur lui-même ne peut pas intervenir.

– Mais quelle faute ai-je commise, Frère Halsall ? m'écriai-je. Je rédigeais les mémoires de Johnson, l'Épouvanteur, en rassemblant des informations sur ses méthodes pour éradiquer l'obscur. C'était la tâche que le prieur m'avait confiée.

Il ignore mes protestations :

– L’Inquisiteur va t’interroger et noter tout ce que tu as appris sur ces pratiques occultes. Je te conseille, dans ton intérêt, de fournir le plus d’informations possible. Cela pourrait adoucir ton châtement et te sauver du bûcher.

Le mot « bûcher » me fit l’effet d’un coup de trique. Je n’avais certainement pas mérité ça !

– Je ne comprends pas, Frère Halsall ! Pourquoi serais-je puni ? Je n’ai fait qu’obéir aux ordres du prieur.

Halsall fronça les sourcils :

– C’est inexact, Frère Beowulf. Pourquoi t’es-tu rendu chez un autre épouvanteur, au nord du pays, quand Johnson a été enlevé par une créature des Enfers ? Tu aurais dû revenir aussitôt au monastère pour nous informer de la situation. Tel était ton devoir.

– Mais la vie de Johnson était menacée ! protestai-je. Il m’a semblé que le meilleur moyen de le sauver était de demander l’aide d’un autre Épouvanteur ayant l’expérience de ce genre de problème. Si Johnson était mort, je n’aurais pas pu continuer ce travail rémunéré. Et chaque minute perdue augmentait le danger mortel où il se trouvait. Je suis donc allé tout droit chez Tom Ward.

Cette fois, Frère Halsall laissa éclater sa colère :

– On t’avait accordé une dispense pour travailler avec *un* épouvanteur, pas deux ! De plus, il est de notoriété publique que celui-là vit avec une sorcière ! Dès que Henry Miller nous a prévenus que Johnson avait été enlevé, et que Ward et toi étiez de mèche, le prieur a envoyé chercher l’Inquisiteur. Je doute qu’il accorde foi à tes explications. J’ai tout de même une bonne nouvelle : l’Inquisiteur va questionner une des sorcières captives de Johnson avant de s’occuper de toi. Cela te donne un délai de quelques jours, pendant lequel tu ne recevras qu’un peu de pain et d’eau. Tu jeûneras et tu prieras pour le salut de ton âme, ainsi en a décidé le prieur.

Sur ces mots, Frère Halsall sortit, me laissant choqué et terrifié. Jusque-là, j’avais cru à une méprise ; l’Inquisiteur conclurait rapidement à mon innocence. À présent, pour la première fois, j’avais vraiment peur.

J’ignorais ce que contenait la lettre de Tom, mais ils en avaient conclu qu’Alice était sorcière. J’avais demandé l’aide d’un homme qui vivait avec elle. Cela jouerait contre moi.

Même un moine pouvait être torturé et brûlé vif si l’Inquisiteur

estimait que son crime le méritait. Les flammes du bûcher étaient censées purifier l'âme du pécheur, et lui épargner celles de l'Enfer.

Ces considérations ne m'étaient pas venues à l'esprit tandis que je marchais vers Chipenden pour demander l'aide de Tom. D'ailleurs, j'avais déjà décidé de quitter le monastère. Je ne voulais plus être moine. Je pensais même ne plus croire en Dieu.

Maintenant, il était trop tard, et j'étais dans une triste position.

Je m'agenouillai sur les dalles froides et me mis à prier.

J'eus beaucoup de mal à dormir dans cette cellule glacée, l'estomac vide. On ne me servit pas de petit déjeuner le lendemain matin, et il me semblait que des rats me rongeaient les entrailles tant j'avais faim. Le pire était ma bouche desséchée et ma langue enflée par la soif.

À midi, on m'apporta la seule nourriture qui m'était autorisée avant mon interrogatoire : un morceau de pain rassis et une petite cruche d'eau. C'était une bien maigre chère, mais je la dévorai comme un festin.

Aussi, imaginez ma surprise, le lendemain matin, quand on me conduisit jusqu'à une petite pièce où on me pria de m'attabler face à l'Inquisiteur, devant un gros bol de porridge et une tasse de thé fumant.

– Mangez et buvez, Frère Beowulf, m'ordonna-t-il. Prenez votre temps. Quand vous aurez terminé, je procéderai à votre interrogatoire.

Le père Ormskirk était un homme de grande taille, au visage rubicond et aux sourcils broussailleux. Je l'avais vu deux mois plus tôt, lors de sa première visite au monastère, et j'avais été frappé par son expression sévère. À présent, à mon grand étonnement, il me souriait.

Je le remerciai et commençai à manger. Je sentais son regard sur moi, mais il n'ajouta pas un mot. Cette attention me mettait mal à l'aise, pas assez toutefois pour me couper l'appétit. Jamais un porridge ne m'avait paru aussi délectable. Quand j'eus vidé mon bol et avalé mon thé jusqu'à la dernière goutte, l'Inquisiteur frappa dans ses mains. Un moine du nom de Frère Xavier entra et emporta le bol et la tasse. Je tâchai d'intercepter son regard, mais il m'ignora. Puis un autre moine entra, que je ne connaissais pas. C'était un grand type maigre d'environ quarante ans, au visage blême et aux yeux très rapprochés.

– Voici Frère Sabden, mon assistant, me le présenta le père Ormskirk, tandis que le nouveau venu s'asseyait à sa gauche. Il excelle

à torturer les pécheurs et à les amener au repentir. Il a condamné bien des âmes et en a sauvé tout autant. Mais il est ici aujourd'hui pour ses talents de scribe. Il va prendre en note tout ce que vous avez appris sur les pratiques occultes des épouvanteurs.

Je jetai un coup d'œil à Frère Sabden, et un frisson glacé me courut le long du dos. Il ne me regardait même pas, mais il irradiait la malveillance. Je compris que, si j'étais reconnu coupable, ce serait lui qui me tourmenterait et, peut-être, m'exécuterait.

– Commençons, Frère Beowulf ! ordonna l'Inquisiteur. Décrivez-nous les pratiques de magie noire que l'Épouvanteur Johnson utilise dans sa lutte contre les sorcières !

Terrifié à l'idée de ce que je risquais, je fus trop heureux d'obtempérer :

– Pour capturer une sorcière, il utilise une chaîne d'argent. Il s'exerce au maniement plusieurs fois par semaine pour entretenir son habileté. La chaîne doit être projetée de la main gauche de façon à...

– Ah ! De la main gauche ! s'écria le père Ormskirk, visiblement satisfait de ce détail.

– Il s'agit de réussir une spirale parfaite, qui permet de ligoter la sorcière de la bouche aux talons, poursuivis-je. Il est particulièrement important que la chaîne s'enroule autour de sa bouche pour l'empêcher de proférer des sorts.

– Notez bien cela, Frère Sabden, dit l'Inquisiteur en se tournant vers son secrétaire. L'emploi de la main gauche est certainement un élément primordial de ce rite magique.

L'Église soupçonne toute personne utilisant de préférence la main gauche – *sinistra* en latin – d'être alliée au Démon. Pour ma part, je suis ambidextre et peux utiliser indifféremment la droite ou la gauche. Mais, sachant cela, j'ai toujours pris soin de me servir de la droite pour ne pas éveiller les soupçons.

L'interrogatoire continua, et j'expliquai que les bâtons des épouvanteurs étaient en bois de sorbier, car cette essence provoque douleur et répulsion chez les sorcières. J'ajoutai que la lame fixée à l'extrémité, pour tuer ou blesser la créature, est forgée dans un alliage d'argent.

Tout en parlant, je sentais monter un vague sentiment de culpabilité à dévoiler ainsi les pratiques des épouvanteurs. Cependant, j'étais en grand danger et j'avais très peur de ce qui pouvait m'arriver.

Or, tout en avançant dans mon récit, je voyais l'expression de

l'Inquisiteur passer de la satisfaction à l'agacement, puis à la colère. Perplexe, je poursuivais, incapable de comprendre ce qui n'allait pas.

Il finit par m'interrompre d'un ton tranchant :

– Tout ceci n'est que l'aspect technique de la lutte contre les sorcières. Qu'en est-il des pratiques démoniaques employées par les épouvanteurs ? Avez-vous entendu Johnson réciter le *Pater Noster* à l'envers ? Utilise-t-il du sang, du lait ou des organes d'animaux ?

Je secouai la tête, troublé :

– Non, Père. Je n'ai jamais été témoin de ça. Il utilise simplement les méthodes que je vous ai décrites.

– Peut-être était-ce trop subtil pour vous. On peut prononcer des formules à voix basse, fit-il remarquer. Avez-vous compulsé les livres de sa bibliothèque, comme on vous en avait donné l'ordre ?

– Oui, Père, plusieurs fois. Mais il y avait des centaines de livres, et j'étais rarement seul à la maison. J'en ai feuilleté une dizaine, pas plus. Je n'ai rien trouvé concernant l'usage de la magie.

– Vous prétendez vraiment n'avoir rien trouvé ? s'exclama le père Ormskirk avec colère. Voilà qui est difficile à croire ! Eh bien, mes serviteurs sont en train d'éplucher la bibliothèque de Johnson, et je parie qu'ils vont réussir là où vous avez échoué !

Il avait hurlé les derniers mots, le visage rouge, les yeux exorbités.

Je repris vite la parole pour tenter de l'apaiser :

– Il y avait bien des exemples de magie noire, mais ils concernaient la méthodologie utilisée par les sorcières elles-mêmes, lâchai-je en désespoir de cause. Par exemple, elles emploient des sorts de séduction et...

– Assez ! beugla l'Inquisiteur en tapant du poing sur la table. Je suis profondément déçu, Frère Beowulf. J'espérais que vous nous aideriez dans notre combat contre les œuvres du Démon. Et que les informations que vous nous fourniriez adouciraient le châtement que je vais devoir infliger à votre corps pour le bien de votre âme. Vous n'avez rien appris ! Vous allez donc être reconduit à votre cellule, et vous serez mis à mort demain à l'aube.

Là-dessus, on m'emmena, tremblant de peur. Cependant, ce qui m'attendait dans ma cellule était pire encore.

Je sentis une odeur de brûlé. Le vent poussait des traînées de fumée par la fenêtre. Puis j'entendis des cris rauques, au loin, suivis de hurlements de douleur.

Je courus regarder par l'étroite ouverture. La fumée me piquait les yeux et je ne voyais rien. Ça se passait apparemment à l'ouest du monastère, dans le champ entre les bâtiments et la rivière.

Soudain, je compris d'où venait cette fumée.

On brûlait une des sorcières.

LA VENUE DE LA BÊTE

Le lendemain, l'aube était à peine levée qu'on m'emmenait pour un nouvel interrogatoire. Cette fois, je n'eus droit ni au sourire du père Ormskirk ni à un bol de porridge. De toute façon, je n'avais pas faim. Quand deux moines étaient venus me chercher, la terreur m'avait noué l'estomac. Ils me conduisirent dans une vaste cave, quelque part dans les sous-sols du monastère. L'endroit puait la sueur et le sang. L'Inquisiteur se tenait debout près de la porte, les bras croisés, une expression indéchiffrable sur le visage.

Des torches étaient accrochées aux murs ; dans un coin, un brasero émettait une lueur orangée. Avec un sursaut d'horreur, je découvris une longue table munie à chaque extrémité de cylindres auxquels étaient reliées des lanières et des cordes. C'était un instrument de torture fait pour étirer un corps humain jusqu'à ce que les jointures craquent et que les os sortent de leurs articulations. À côté, sur une table recouverte d'une plaque de cuivre, étaient alignés des instruments que je reconnus aussitôt : une paire de pinces, et de longues aiguilles qui servaient à tester les femmes accusées de sorcellerie. On leur perçait la chair avec les pointes, ce qui leur causait d'extrêmes douleurs. Mais, si l'on enfonçait une aiguille sans obtenir de réaction, on estimait avoir trouvé la marque du Démon. On en concluait que la femme était bien sorcière, et elle était conduite au bûcher. Allaient-ils me soumettre à ce test ? Mes jambes en flageolaient de terreur.

En observant les lieux, je compris que le monastère de Kersal était immense et que je n'en connaissais qu'une infime partie. Je n'avais

jamais soupçonné l'existence de cette salle de torture dans les sous-sols. Depuis combien de temps existait-elle, attendant le bon plaisir de l'Inquisiteur et de Frère Sabden ?

Les moines me firent asseoir sur une chaise de fer et bouclèrent des sangles de cuir autour de mes bras, mes jambes et ma poitrine. Je remarquai alors un long tisonnier, profondément enfoncé dans les braises rougeoyantes. Une sueur d'angoisse me couvrit le front et me coula dans les yeux. Ce tisonnier m'était-il destiné ?

Les moines me laissèrent seul avec l'Inquisiteur, qui gardait le silence. Frère Sabden entra alors. Il vint vers moi et me toisa de toute sa hauteur. Son regard froid m'examina comme si j'étais quelque animal nuisible à exterminer. Ses manches étaient relevées et il portait un long tablier de cuir. Il tenait deux récipients de verre.

Le père Ormskirk m'adressa un sourire faussement amusé, mais ses yeux avaient la dureté du silex et la cruauté de la mort.

– Montrez donc les bocal à Frère Beowulf, ordonna-t-il.

Frère Sabden posa le plus grand sur la table et approcha le plus petit de mon visage.

Ayant rejoint son assistant, l'Inquisiteur me demanda d'une voix froide :

– Que voyez-vous ?

Tout mon corps fut secoué de tremblements incontrôlables : le flacon était rempli de dents, de longues canines, des petites, des blanches, des jaunes et des brunâtres. Rien que des dents humaines.

– Ceux que nous interrogeons se montrent parfois très braves, reprit l'Inquisiteur. Le Démon soutient le courage de ses serviteurs. Nous le mesurons à leur endurance. La plupart des bouches humaines contiennent trente-deux dents. Imaginez la douleur causée par chaque extraction !

Son sourire s'élargit quand il vit mon expression horrifiée :

– Maintenant, montrez le grand bocal à Frère Beowulf !

Frère Sabden le plaça devant mes yeux. La vue des choses qui y flottaient dans un liquide laiteux me donna la nausée.

– Celui-ci contient des langues et des globes oculaires. Alors, pourquoi ne pas utiliser vos yeux pour lire ceci et votre langue pour répondre à mes questions ? déclara le père Ormskirk.

Dépliant une feuille de papier, il me la présenta. Je compris tout de suite que c'était la lettre que Tom m'avait confiée pour Alice.

Je suis désolé, Alice, mais si tu tiens ce message en main, ça signifie que je me suis montré trop ambitieux et que nous ne nous reverrons sans doute jamais.

Je pensais faire ce que qu'on m'a appris à faire : ma tâche d'épouvanteur, qui consiste à protéger le Comté. J'ai vraiment estimé, à ce moment-là, que ce devoir était prioritaire. Je comprends à présent que je me trompais. Mon premier devoir, c'était toi. J'ai eu amplement le temps de réfléchir, au cours de ce voyage, et je sais maintenant que j'aurais dû rester à tes côtés, comme tu me le demandais. Tu m'as supplié d'être là au moment de la naissance, et je t'ai tourné le dos. Je le regrette profondément.

Je t'écris donc pour te demander pardon et te dire que je t'aime. Je t'aimerai toujours, Alice. Mais, je t'en prie, ne tente pas de me venir en aide ! Si tu lis ces lignes, c'est que tout secours arriverait trop tard. Cette nouvelle entité de l'obscur que nous affrontons est particulièrement puissante et dangereuse. Elle s'est emparée de Johnson comme s'il n'avait été qu'un enfant et non un épouvanteur expérimenté, démontrant ainsi son terrible pouvoir.

Aussi, s'il te plaît, reste à Chipenden. Je sais qu'à cette heure, tu auras mis notre enfant au monde. Ne tente pas de me rejoindre. Sans ta magie, ce serait inutile. Et, même si tes facultés te revenaient, ne cours aucun risque. Tu seras une bonne mère pour notre enfant, la meilleure des protectrices. Tel est ton devoir, désormais, le premier, le seul. J'ai fait le mauvais choix ; je t'en supplie, ne prends pas le même chemin que moi !

Je t'aime,

Tom

– N'est-ce pas touchant ? commenta l'Inquisiteur d'un ton sarcastique. Il est clairement attaché à cette sorcière et au moutard qu'elle a sans doute maintenant éjecté de ses noires entrailles. Et l'évidence vous condamne, Frère Beowulf. Vous avez outrepassé vos attributions, vous avez requis l'aide d'un autre épouvanteur, vous étiez prêt à retourner dans l'ancre de cette sorcière pour lui remettre ce message. Reconnaissez-vous vos péchés et implorez-vous le pardon ?

Je tins à me défendre, en dépit de ma peur :

– Je n'ai commis aucune faute, Père. Si j'ai péché, c'est par ignorance. J'ai simplement cherché l'aide que seul un autre épouvanteur pouvait m'apporter. Je n'avais pas l'intention de mal faire.

– Vous n'en aviez pas l'intention, Frère Beowulf ? répéta-t-il d'un ton scandalisé. Mais vous avez fait grand mal à votre âme ! Nous croyons que vous nous cachez des choses. Nous croyons que vous avez réellement découvert les rituels et les secrets qu'utilisent les épouvanteurs, les sombres pouvoirs qu'ils mettent en œuvre pour tenir leur commerce abominable. Or, après avoir fait alliance avec eux, vous refusez de nous livrer les preuves que nous vous demandons. D'ailleurs, qu'est-il arrivé à l'épouvanteur Ward ? Où peut-on le trouver ?

– J'ignore ce qui lui est arrivé, Père. Je l'ai laissé aux abords d'un village abandonné. Il s'apprêtait à partir à la recherche de Johnson. Il m'a ordonné de le laisser et, s'il n'était pas rentré à l'aube, de me rendre à Chipenden avec cette lettre.

– Comme c'est intéressant ! Nous avons fouillé ce village. Henry Miller nous a servi de guide, mais nous n'avons rien trouvé. L'endroit est visiblement déserté depuis des années. Vous savez sans doute où se trouve Ward, mais vous le protégez, c'est cela ?

– Non, Père ! J'ai dit la vérité, je le jure...

– Nous verrons. Vous n'avez, je crois, que quatorze ans, Frère Beowulf. Vous n'êtes encore guère qu'un enfant. Cependant, bien que novice, vous êtes un moine ; cela vous impose de nous aider à extirper les racines du mal. Je ne fais jamais souffrir à la légère, mais nous ne prendrons pas en compte votre jeune âge. Nous faisons toujours ce qui doit être fait pour vaincre le Démon, et ce qui torturera votre chair vous poussera aux aveux qui purifieront votre âme.

L'Inquisiteur fit un signe à Frère Sabden. Celui-ci s'avança vers le brasero et en tira le tisonnier, dont l'extrémité était chauffée à blanc. Puis il vint lentement vers moi.

– Nous entamerons votre véritable interrogatoire demain, déclara le père Ormskirk. Passez donc la nuit à prier afin de faire la paix avec votre Créateur. Votre corps sera peut-être détruit ; du moins votre âme immortelle échappera-t-elle à l'Enfer. Et, pour vous aider à vous concentrer, nous allons vous donner un avant-goût des douleurs qui vous attendent...

À la vitesse d'un serpent, Frère Sabden m'empoigna par les cheveux, me renversa la tête contre le dossier de la chaise. Puis il posa le métal rougeoyant sur mon front. J'entendis un sifflement de vapeur. J'eus conscience de la pression sur ma peau. Rien d'autre.

Il me relâcha, et je le regardai, abasourdi. Pendant quelques secondes encore, je ne ressentis aucune douleur. Puis elle me frappa avec une intensité qui m'arracha un cri. Frère Sabden eut un sourire

satisfait ; l'Inquisiteur se contenta de m'adresser un signe de tête avant de quitter les lieux. Les deux moines revinrent, défirent les sangles qui me retenaient et me traînèrent jusqu'à ma cellule.

J'avais cessé de crier, mais la brûlure intolérable me faisait geindre et baver comme un bébé. Si ce n'était qu'un avant-goût, je me demandais quels terribles tourments m'attendaient le lendemain.

Il faisait nuit depuis longtemps et je ne trouvais pas le sommeil tant la douleur me tenaillait. Soudain, Frère Halsall entra dans ma cellule. Me prenant par les épaules, il me fit asseoir.

– Bois, ça t'aidera à t'endormir, me dit-il en portant une tasse à mes lèvres.

Le liquide était amer, mais il me réchauffa aussitôt l'estomac.

– C'est une vilaine brûlure, reprit Frère Halsall en examinant mon front. Ceci va te soulager.

Je sentis sur ma peau la fraîcheur d'un onguent. Puis il me laissa seul.

Je pus dormir un peu, même si la douleur me réveillait régulièrement. À mon troisième réveil, je perçus le froid. Il n'emplissait pas seulement les recoins les plus obscurs ; il descendait le long de ma colonne vertébrale, m'indiquant la présence d'une créature de l'Enfer.

L'habituelle lumière jaune pâle emplissait la cellule, et les ombres que je ne connaissais que trop bien s'agitaient au plafond comme si la lumière de la lune passait au travers de branches dénudées.

Peu à peu, tandis que la peur me faisait battre le cœur, les ombres prirent la forme du démon sans visage.

Ma situation n'aurait pas pu être pire. J'avais mal, et ce qui m'attendait au matin, c'était la torture et la mort. La présence de cette créature des Enfers et l'appréhension des nouvelles douleurs qu'elle allait m'infliger m'emplissaient de terreur.

– Arrière, démon ! criai-je avec désespoir. Laisse-moi ! Va-t'en, je te l'ordonne !

Tu as plus que jamais besoin de moi, Frère Beowulf, répondit-il. Je t'apporte de bonnes nouvelles. Tâche de tenir une journée de plus, et tu seras libre ; tu échapperas à ces prêtres cruels. La bête est en route, la bête à deux têtes vient te sauver.

Je ne savais que croire. Jusqu'alors, le démon ne m'avait jamais menti. Mais comment ajouter foi à ces paroles, même si elles me

promettaient la liberté ?

– Pourquoi cette bête m'aiderait-elle ? balbutiai-je.

La bête a ses raisons. Certes, elle exigera de toi un paiement. Mais, pour être sauvé, deux choses te seront nécessaires. Premièrement, tu utiliseras tes dons pour survivre au jugement de demain. Deuxièmement, le jour d'après, tu persuaderas les prêtres de t'emmener hors de ces murs. C'est au milieu des arbres et des prés que la bête aura tout pouvoir pour te venir en aide.

– Et comment suis-je censé m'y prendre ? demandai-je avec amertume.

Le démon eut un soupir exaspéré :

Réfléchis ! Utilise ton imagination !

Ce mot me rappela ce que le prieur m'avait dit en me reprochant mes écrits personnels : « L'imagination appartient à Dieu seul. Ce n'est pas à nous, pauvres humains, d'exercer une telle faculté. » Je ne m'étais pas contenté de recopier les textes existants, j'avais écrit des textes personnels. D'après le prieur, c'était un péché. Et maintenant ce démon m'incitait à le commettre à nouveau. Avec un petit rire satisfait, la silhouette s'effaça du plafond, me laissant seul avec mes pensées. Je les tournai et les retournai dans ma tête jusqu'au bout de la nuit sans réussir à me rendormir.

Le lendemain matin, alors que la brûlure sur mon front m'élançait toujours, on me ramena dans la chambre de torture. L'Inquisiteur et Frère Sabden m'attendaient. Mais quand on m'attacha sur la chaise je m'écriai :

– Je suis prêt à tout avouer !

UNE PROFONDE AVERSION

— Ah, des aveux !

L'Inquisiteur m'adressa un sourire cruel, tandis que les moines continuaient à resserrer autour de moi les sangles de cuir.

— Je vous écoute, Frère Beowulf. Je vous accorde une minute avant que Frère Sabden commence son office. Surtout, ne me faites pas perdre mon temps !

Frère Sabden s'approcha de moi. Il tenait une paire de longues tenailles et fixait ma bouche avec une mine d'affamé. Il avait visiblement l'intention de m'arracher les dents. Je sentis une sueur d'angoisse me poisser le dos.

Depuis la visite du démon, j'avais réfléchi désespérément à ce que je dirais. Malgré le temps très bref qui m'était imparti, je commençai par une question :

— Père, vos assistants ont-ils trouvé quoi que ce soit, dans les livres de Johnson, concernant ses rituels et ses pratiques magiques ?

Le père Ormskirk secoua la tête :

— Pas encore, mais la bibliothèque est fournie, la vérification prendra du temps. Puisque vous êtes disposé à tout avouer, nous feriez-vous gagner de précieuses heures en nous indiquant quels ouvrages recèlent ces informations ?

— Non, Père. Vous ne trouverez rien dans les livres. Les épouvanteurs se gardent bien de mettre de telles informations par écrit. Ils les mémorisent ; j'en ai moi-même mémorisé certaines.

– Et vous êtes prêt à divulguer ces secrets ?

– Oui, Père.

S'asseyant aussitôt à son bureau, l'Inquisiteur fit signe à Frère Sabden. Celui-ci reposa les pinces sur le plateau. Puis il s'assit à son tour, prit une plume et la plongeait dans l'encre, l'air visiblement déçu.

Les moines ayant détaché mes liens, je me relevai, les jambes tremblantes.

L'Inquisiteur désigna une chaise en face de lui :

– Asseyez-vous, Frère Beowulf ! Nous vous écoutons.

J'obéis et pris une grande inspiration avant de commencer :

– Un des sorts les plus importants utilisés par Johnson s'appelle *maximus*. Il correspond à peu près au *glamour*, qui donne aux sorcières vieilles et laides l'apparence de la beauté et de la séduction. Les épouvanteurs s'en servent pour paraître particulièrement imposants et féroces. Les sorcières, terrifiées, se laissent alors plus facilement attraper avec la chaîne d'argent.

– Bien, très bien, Frère Beowulf, m'encouragea le père Ormskirk avec un sourire, tandis que Frère Sabden faisait courir sa plume. Connaissez-vous les termes de la formule ?

Je secouai la tête :

– Johnson les marmonne à voix trop basse.

– C'est dommage. Mais poursuivez votre récit.

Je continuai donc à énumérer des sorts destinés à chasser les gobelins et à éloigner les fantômes récalcitrants. Je parlais à toute vitesse, débitant mensonge après mensonge, ce qui était contraire à tous mes principes. J'aurais dit n'importe quoi pour éviter la torture.

L'Inquisiteur ne me demanda pas de ralentir, et j'eus la satisfaction de voir Frère Sabden peiner à noter ce flot de paroles.

Puis je marquai une pause, m'apprêtant à aggraver encore ma supercherie.

– Bien sûr, les sorts ne fonctionnent pas sans les charmes, déclarai-je.

– Les charmes ? Vous voulez dire des amulettes, Frère Beowulf, s'enquit le père Ormskirk avec avidité. De quoi sont-elles faites ? De fer, d'argent, de bois ?

– Ce sont des os, Père, chargés de magie noire. Certains ont été

prélevés sur des cadavres fraîchement enterrés, à minuit.

– Dites-moi, Frère Beowulf, avez-vous participé à ce genre de délits ?

– Non. Cela doit être fait au solstice d'hiver, mentis-je avec aplomb. Johnson possède une réserve d'ossements pour plusieurs années.

L'Inquisiteur se pencha en avant :

– Et où les garde-t-il ? Chez lui ?

– Il ne conserve jamais les charmes au même endroit très longtemps, ils sont trop précieux, prétendis-je. Il les change régulièrement de place. Actuellement, ils sont dans une ferme abandonnée. Je peux vous y emmener demain et vous montrer la cachette...

Le père Ormskirk me fixa un long moment avant de demander :

– Est-ce loin d'ici ?

– Non, dis-je. Deux heures de marche tout au plus.

– Alors, pourquoi attendre demain ? jubila-t-il. Nous partirons aussitôt après le repas, Frère Beowulf.

Le cœur me manqua. Jusqu'alors, je m'en étais tiré brillamment – mieux même que je ne l'avais espéré. L'Inquisiteur avait pris chacun de mes mots pour argent comptant. Et je venais de commettre une erreur stupide. J'aurais dû prétendre que les charmes étaient cachés loin de Salford. Il aurait alors fallu préparer des provisions pour le voyage, ce qui m'aurait donné du temps. À en croire le démon, j'avais une chance d'être secouru le lendemain, pas le jour même.

J'avais laissé passer l'occasion de sauver ma peau. Et je prenais soudain conscience qu'en débitant tous ces mensonges, j'avais mis en grand danger la vie de Johnson et de Tom Ward – en supposant qu'ils aient échappé à la sorcière.

J'eus largement le temps d'y réfléchir, les moines m'ayant ramené à ma cellule pour attendre les ordres de l'Inquisiteur. Le ciel avait été jusque-là d'un bleu parfait, sans l'ombre d'un nuage. Or, à ma grande stupéfaction, quand je regardai vers ma fenêtre, je vis qu'il commençait à pleuvoir. En quelques instants, la pluie tourna au déluge, brouillant la vue sur l'extérieur, si forte qu'elle pénétrait par l'ouverture. Je dus reculer au fond de la pièce pour ne pas être trempé.

Au bout d'une heure, la pluie diminua un peu, sans cesser pour autant. Le ciel était d'un noir d'encre jusqu'au fond de l'horizon.

Une clé tourna dans la serrure, et Frère Halsall entra. Après avoir

examiné en silence la brûlure sur mon front, il y passa de nouveau un onguent.

– Tu seras sans doute content d'apprendre qu'on va te servir un repas chaud, ce soir, me dit-il.

Puis il m'annonça la meilleure nouvelle : à cause des intempéries, l'Inquisiteur avait remis au lendemain notre voyage à la ferme abandonnée. J'étais sauvé !

Quand nous partîmes, en milieu de matinée, le soleil brillait à nouveau dans un grand ciel clair.

L'Inquisiteur chevauchait en tête, sur son destrier noir. Je marchais à sa gauche, ni ligoté ni enchaîné. Mais, si j'étais parti en courant, je n'aurais pas été bien loin. Le père Ormskirk m'aurait rattrapé facilement, sans compter la demi-douzaine de moines armés qui nous escortait – et Frère Sabden qui marchait juste derrière moi, prêt à me tomber dessus à la première occasion.

Je les menais vers la ferme que Laura et son fils avaient quittée, et dont le nouvel occupant était le gobelin lance-cailloux. Je l'avais choisie parce que j'en connaissais bien l'emplacement, et, comme elle était provisoirement abandonnée, je ne mettrais personne en danger. En vérité, j'avais déjà mis en grand danger les deux épouvanteurs : j'avais fourni à l'Inquisiteur tous les prétextes pour les torturer et les condamner au bûcher.

Je ne pouvais même pas prétendre ignorer les conséquences de mes mensonges. Je les avais simplement écartées de mon esprit pour sauver ma peau. Je m'étais convaincu que c'était sans importance, que la sorcière les avait déjà tués. Mais s'ils avaient réussi à s'en sortir ? La mort les attendait. De plus, mes fausses allégations permettraient désormais à l'Inquisiteur de traquer et d'exécuter tous les épouvanteurs du Comté.

J'avais honte de ma lâcheté. J'avais cédé à la terreur que m'inspiraient Frère Sabden et ses instruments de torture. Prêt à n'importe quoi pour échapper à de telles horreurs, j'avais suivi le conseil du démon sans visage. J'étais à présent hors du monastère ; je n'avais plus qu'à espérer que la bête me sauverait, comme le démon l'avait promis. Après, je m'enfuirais, je partirais n'importe où, le plus loin possible de Salford.

Mes pensées revinrent au démon. Et si, cette fois, il avait menti ? Même quand il me tourmentait, il avait toujours dit la vérité. Mais il y a une première fois à tout. C'était pour cette raison que j'avais choisi

la ferme hantée par le gobelin. Si personne ne me venait en aide, ce serait ma dernière chance de m'échapper. Dès que nous approcherions, le gobelin attaquerait certainement. Si j'arrivais à pénétrer seul dans la maison, je pourrais m'échapper par la porte de derrière. L'espoir de réussite avait beau être mince, je n'en avais pas d'autre.

La ferme apparut soudain, bien trop tôt à mon goût. Il n'y avait aucun signe de la présence d'une bête quelconque. Je devrais m'en sortir par mes propres moyens.

– Est-ce là ? demanda l'Inquisiteur en désignant le bâtiment d'un doigt impatient.

– Oui, Père.

La troupe pressa le pas.

La ferme était telle que dans mon souvenir : une maison à un étage, et une grange bordant une cour fermée par un portail. Le pré était désert, à présent. Un voisin avait dû s'occuper des moutons et de la vache, et enlever le corps du fermier.

Comme lors de ma première visite, j'entendis tout de suite le bruit de petits cailloux tombant autour de nous, à peine plus fort que des gouttes de pluie. Personne ne parut le remarquer. Mais je savais que les projectiles seraient bientôt beaucoup plus gros.

Et ce fut le cas. Des cris de douleur s'élevèrent derrière moi. Une pierre atteignit le cheval de l'Inquisiteur, qui se cabra. Le cavalier reprit aussitôt le contrôle de sa monture tout en me jetant un regard interrogateur. J'avais déjà préparé ma réponse :

– La cachette des ossements est gardée par un esprit dangereux.

Il me dévisagea d'un air courroucé :

– Vous ne nous aviez pas parlé de ça.

– En vérité, repris-je, il vaut mieux que j'y aille seul. Il me reconnaîtra sans doute et me laissera approcher. Comme ça, personne ne sera blessé.

– Eh bien, allez, Frère Beowulf ! Si cet esprit est de mauvaise humeur, nous prierons pour votre salut, déclara le père Ormskirk d'une voix pleine de sarcasme.

Sans lui laisser le temps de changer d'avis, j'avançai rapidement quoique sans courir. J'espérais que la porte serait restée déverrouillée : cette fois, je n'aurais pas le temps de prier pour son ouverture ! J'avais très peur. Une pierre pouvait à tout instant me

briser le crâne.

Je poussai le portail et traversai la cour. Je levai les yeux vers le toit, mais le gobelin avait choisi de rester invisible.

Il n'aimait certainement pas les humains, encore moins ceux qui osaient s'approcher d'un lieu dont il avait fait sa demeure. Il avait sûrement aussi une profonde aversion envers les inquisiteurs. Et le père Ormskirk, campé sur son cheval noir, offrait une cible parfaite.

Pourtant, je ne m'attendais pas vraiment à ce qui arriva.

J'avais presque atteint la porte de la maison lorsque quelque chose de lourd roula sur le toit. Je me retournai juste à temps pour voir un morceau de rocher, plus gros que ma tête, filer droit vers l'Inquisiteur. Heurté de plein fouet par le projectile, il tomba de cheval avec un cri étranglé, aussitôt interrompu.

Personne ne pouvait survivre à un tel choc.

LA BÊTE À DEUX TÊTES

Je n'avais pas une seconde à perdre. Je tournai la poignée de la porte et constatai avec soulagement que, cette fois, je n'aurais pas besoin d'invoquer Saint Quentin, patron des serruriers.

Traversant en hâte les pièces obscures et poussiéreuses, je courus vers la porte de derrière. Il me fallut une éternité pour l'ouvrir. Elle n'était pas fermée à clé, mais l'humidité, sans doute due au récent déluge, avait fait gonfler le bois. La maison n'avait pas été chauffée depuis plusieurs jours.

Dehors, il y avait une prairie, plantée de quelques arbres, qui descendait vers un ruisseau. Je dévalai la pente, franchis le ruisseau d'un bond et poursuivis ma course. J'étais à présent hors de vue. Si le père Ormskirk était encore en vie – ce qui me semblait peu probable – il serait au moins gravement blessé, et les moines s'empresseraient autour de lui. Malgré tout, quel que soit son état, ils ne retourneraient pas au monastère, Frère Sabden ne le permettrait pas. En dépit du danger, ils pénétreraient dans la maison, découvriraient que je leur avais faussé compagnie et se lanceraient à ma poursuite. Je devais mettre à profit le peu d'avance que j'avais sur eux.

Je continuai vers l'est, en direction des collines. J'avançai d'abord à un bon rythme, puis la pente me ralentit considérablement. Le temps passé dans ma cellule m'avait affaibli. La fatigue et la faim se faisaient sentir.

En fin d'après-midi, mes craintes se confirmèrent : les moines étaient sur mes traces. Du haut d'une colline, je vis une ligne d'hommes en noir, dont les armes étincelaient au soleil. Il n'y avait

cependant ni cheval ni cavalier. Avec un frisson d'effroi, je compris qu'ils avaient dû utiliser l'animal pour ramener le corps de l'Inquisiteur au monastère. Ils me tiendraient pour responsable de ce qui était arrivé et chercheraient à se venger.

J'observai les silhouettes encore lointaines. En tête venait un individu plus grand et plus maigre que les autres. Sans nul doute, c'était Frère Sabden.

Pivotant sur mes talons, je repris ma course aussi vite que je pouvais.

Le soleil allait atteindre la ligne d'horizon quand ils m'aperçurent pour la première fois. J'étais de nouveau sur une hauteur. J'entendis des cris, je vis qu'on me désignait de la main. Ils s'élancèrent aussitôt en forçant l'allure.

Ma seule chance était de les tenir à distance jusqu'à la nuit. Alors, si j'en avais la force, je changerais de direction et réussirais peut-être à leur échapper. Quand j'eus atteint le sommet, je découvris un bois en contrebas. L'espoir me revint ; je forçai sur mes jambes et parvins enfin à me jeter sous les arbres, au moment où mes poursuivants apparaissaient sur la colline.

Une voix que je reconnus aussitôt m'interpella alors.

– Je t'arracherai les dents une à une, criait Frère Sabden. Mais je te laisserai ta langue et tes yeux ; je veux t'entendre hurler et implorer ma pitié. Et je veux que tu puisses voir ce qui restera de toi. Tu as conduit le père Ormskirk à la mort, tu es complice de l'Enfer ! Pour un tel crime, il n'y a qu'un seul châtement : tu seras pendu et étripé avant d'être enchaîné, encore vivant, sur des charbons ardents !

La terreur me glaça le sang. Cette mort était la plus horrible de toutes, un supplice prolongé qu'on réservait habituellement aux traîtres et aux hérétiques. On pendait le condamné jusqu'à ce qu'il soit presque mort d'étouffement. Puis on lui ouvrait les entrailles avant de le pendre à nouveau, sauf que Frère Sabden préférait finir par me brûler. Pire encore, il y prendrait plaisir.

Je repartis, titubant, le souffle court.

Le bois s'assombrissait ; pourtant, le soleil n'était pas encore couché. Pourquoi la nuit tombait-elle aussi vite ? Puis je vis de longs tentacules de brume, ondulant tels des serpents, s'enrouler autour de mes jambes.

J'entendais encore mes poursuivants, mais ils semblaient plus éloignés. La brume s'épaississait. Je perçus alors autre chose...

Quelque part devant moi s'élevaient les notes aiguës d'une flûte de roseau. Cette musique produisait un effet irrésistible. Elle m'attirait, et pas un instant l'idée ne me vint que je me mettais peut-être en danger. Je pénétrai dans une clairière au centre de laquelle brillait un feu. À côté du feu, quelqu'un me regardait venir, assis sur un tronc d'arbre.

C'était la bête à deux têtes.

L'une des têtes était beaucoup plus grosse que l'autre. La plus petite avait les yeux fermés, alors que l'autre les avait grands ouverts et me fixait.

Un frisson me parcourut, dû autant à la peur qu'au terrible froid m'annonçant la présence d'une créature de l'Enfer.

Puis la plus grosse tête me sourit et me parla. Et, à cet instant, tout changea.

Alors que j'avais cru voir la bête annoncée par le démon, je découvrais une femme et son enfant. Le bébé était appuyé contre la poitrine de sa mère, sa petite tête contre son cou.

La jeune femme était vêtue d'une blouse et d'une jupe vertes sous une cape brune. Ses longs cheveux noirs étaient noués en chignon.

– Tu es Frère Beowulf, n'est-ce pas ? Viens t'asseoir près de moi, m'invita-t-elle. Tu parais à bout de forces et tu dois avoir faim. Sers-toi !

Je vis alors les deux lapins qui rôtaient sur une broche au-dessus du feu. Leur fumet délicieux me fit saliver. Je m'approchai comme en rêve, m'emparai d'une des broches et enfonçai mes dents dans la chair tendre au risque de me brûler.

– Tu as vraiment *très* faim ! commenta-t-elle en riant, tandis que je dévorais.

Soudain, je me rappelai Frère Sabden, qui était presque sur mes talons quelques instants plus tôt.

– Attends ! m'écriai-je, levant la tête pour écouter. Je suis poursuivi. Les sbires de l'Inquisiteur sont à mes trousses. S'ils me rattrapent, je vais être torturé et exécuté !

Mais la brume formait à présent un épais rideau gris au-delà des arbres.

– Tu n'as rien à craindre, me rassura la jeune femme. Le père Ormskirk est mort, le gobelin l'a tué. Il n'a eu que ce qu'il méritait. Quant aux autres, ils ont perdu leur chemin comme ils ont perdu

l'esprit. Ils ne nous trouveront pas.

– Comment sais-tu ce qui est arrivé à l'Inquisiteur ? demandai-je, stupéfait.

Elle eut un sourire matois quoique amical :

– Je suis Alice, et j'ai mes propres méthodes. Je t'ai vu, toi aussi, venir par ici de toute la vitesse de tes jambes.

Je la dévisageai, encore plus abasourdi. Je parlais à la sorcière qui vivait avec Tom Ward ! Avait-elle usé de magie pour m'espionner ? Un frisson glacé me courut le long du dos. J'étais assis, épaule contre épaule, à côté d'une très puissante créature. Cependant, j'étais trop affamé pour m'en inquiéter davantage. Je continuai à dévorer le lapin jusqu'à l'avoir proprement rongé jusqu'à l'os.

– Tu as fini ? Tu es repu ? me demanda-t-elle d'un air amusé.

– Oui, merci.

– Bien. À moi, maintenant. Pendant que je mangerai, tu me diras ce que contenait la lettre de Tom.

S'emparant de la deuxième broche, elle se mit à déchirer la chair rôtie à grands coups de dents. Elle se comportait plus comme un animal sauvage que comme une jeune femme, même si je dois reconnaître m'être conduit exactement de la même façon.

– Dis-moi ce qu'il y avait dans cette lettre, répéta-t-elle.

Cette fois, le ton était sans réplique.

Je ne lui demandai pas comment elle connaissait l'existence de la lettre. Encore un effet de sa magie, sans aucun doute.

– Tom l'a écrite juste avant de partir à la recherche de la sorcière qui avait capturé l'épouvanteur Johnson, au cas où il ne reviendrait pas. Il m'a demandé de la porter à Chipenden et de te la remettre. Comme il n'est pas revenu, je m'apprêtais à le faire quand l'Inquisiteur est arrivé. Il m'a fait conduire au monastère et a menacé de me torturer...

Je m'interrompis, honteux à l'idée de ce que j'allais devoir avouer.

– Je suis désolé, mais j'étais terrifié et j'ai raconté n'importe quoi. Je lui ai dit ce qu'il avait envie d'entendre. J'ai prétendu que les épouvanteurs usaient de sorts et de rituels. Et qu'une réserve d'amulettes en os était cachée dans la maison occupée par le gobelin. C'est pour ça que nous sommes allés jusqu'à cette ferme.

Alice fronça les sourcils :

– Ce que tu dis ne me réjouit pas, même si je comprends ta réaction. C'est sans doute mieux comme ça. L'Inquisiteur est mort, non ? Et, depuis que je me suis occupée de Frère Sabden, il n'y a plus de problème. Mais tu mets ma patience à l'épreuve, Frère Beowulf ! Pour la troisième fois, *qu'est-ce que Tom m'écrivait dans cette lettre ?*

Confus et rougissant, je déclarai :

– Premièrement, il disait combien il était désolé de te laisser seule. Il disait que son premier devoir était d'être à tes côtés quand le bébé allait naître. Puis il disait que tu ne devais pas tenter de venir à son aide. Il disait que ton devoir à toi était de rester à Chipenden et de protéger votre enfant.

Alice resta un moment silencieuse, les yeux fixés sur le feu.

– Et c'est tout ? Il n'a rien dit d'autre ? Tu es sûr ? insista-t-elle.

Après une brève hésitation, j'ajoutai :

– Il disait qu'il t'aimait, qu'il t'aimerait toujours.

Alice hocha la tête avec un petit sourire.

– Eh bien, Tom Ward devrait me connaître un peu mieux. Il devrait savoir que, quand on me donne des ordres, j'ai toujours tendance à faire exactement le contraire. Me voici donc, ici, en dépit des instructions de mon maître, commenta-t-elle d'une voix railleuse. Et avec ton aide, Frère Beowulf, je suis sûre que nous pouvons agir. Je sais déjà pas mal de choses sur ce qui s'est passé. Je voudrais à présent que tu me racontes tout en détail depuis le commencement. Tu peux faire ça pour moi ?

Malgré son sourire, sa voix était d'une extrême fermeté.

Je lui rapportai donc tout, ou presque. J'omis simplement les apparitions du démon sans visage, je ne supportais pas de confier cela à quelqu'un. Tom savait que je voyais des fantômes, c'était déjà beaucoup. Qui m'aurait encore fait confiance si j'étais soupçonné d'être au pouvoir d'un démon ?

Quand j'eus terminé, Alice me remercia, la mine grave.

– Demain, nous irons jeter un coup d'œil à ce village, ajouta-t-elle. Maintenant, j'ai besoin d'un moment d'intimité. Va t'étendre de l'autre côté du feu et dors un peu. Nous devons être en forme au matin.

J'obéis. De toute façon, j'étais épuisé. Un regard à travers les flammes m'apprit qu'elle allaitait son bébé. Puis, en dépit de la dureté du sol, de l'humidité et de la douleur lancinante à mon front, je sombrai dans le sommeil à peine eus-je fermé les yeux.

Je fus réveillé par une main qui repoussait ma frange. Alice pressa sur ma brûlure quelque chose de froid et de mouillé.

– Quand tu m’as parlé de menaces de torture, tu ne m’as pas dit qu’ils t’avaient fait ça. La douleur va se calmer. Tu auras une cicatrice, mais tes cheveux la cacheront.

Je m’assis et levai la main vers mon front. Elle l’écarta en me saisissant le poignet :

– Ce ne sont que des herbes ; elles tomberont dès qu’elles auront séché. Laisse-les agir.

– Je croyais que tu savais tout ce qui m’était arrivé.

Elle secoua la tête :

– Je ne pouvais pas t’observer tout le temps. Je suis désolée : étant donné ton jeune âge, je ne pensais pas qu’ils oseraient te torturer. Et je suis venue dès que possible.

Elle retourna de l’autre côté des braises et revint en tenant quelque chose. C’était un œuf dur, qu’elle me glissa dans la main. En même temps, elle gardait un œil sur son bébé, qui dormait en respirant tranquillement.

– C’est tout ce que nous aurons le temps de prendre comme petit déjeuner, Frère Beowulf, s’excusa-t-elle. Nous ferons peut-être un vrai repas plus tard. Ton nom est un peu long, non ? Ça t’ennuie si je t’appelle simplement Beowulf ?

– Pas du tout. Et, si tu préfères encore plus court, tu peux m’appeler Wulf. C’est ce que fait Tom.

– D’accord, Wulf ! Ça me plaît. Sais-tu ce qu’est un *vrai nom* ?

Je secouai la tête.

– Ce n’est pas forcément celui que tout le monde te donne, bien que ce soit parfois le cas. Ton vrai nom exprime ce que tu es exactement. Et je pense que Wulf pourrait bien être ton vrai nom.

En riant, elle ajouta :

– Ne révèle jamais ton vrai nom à une sorcière, tu serais en son pouvoir pour toujours ! C’est un peu tard, à présent, Wulf, tu ne crois pas ?

Si c’était une plaisanterie, elle était un peu trop effrayante à mon goût.

– Quelle sorte de sorcière es-tu ? m'exclamai-je.

Je ne l'imaginai pas buvant du sang ou coupant des os de pouces, mais les apparences sont parfois trompeuses.

– Je ne ressemble pas à celles que Johnson connaît. Autant que je sache, je suis la seule dans mon genre : une sorcière de la terre. Je sers le dieu Pan.

– Tu l'as vu ?

– Bien sûr. Il n'est jamais très loin. Les feuilles sont ses yeux et les branches ses doigts. Tu n'as pas entendu sa flûte ? C'est elle qui t'a attiré jusqu'ici.

Oui, j'avais entendu cette musique ; j'avais cru que c'était Alice qui jouait. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Pan était un dieu païen, il avait sûrement sa demeure aux Enfers. D'où me venait cette proximité avec tant de forces démoniaques ?

Je suivis Alice, la faim au ventre. Elle portait le bébé dans une grande écharpe nouée contre sa poitrine et elle m'avait confié un gros sac de cuir usé. Il ressemblait à celui de Tom Ward, peut-être était-ce un vieux sac à lui. Il était fort lourd.

Nous n'étions plus très loin du village où vivait la sorcière. Alice marchait toujours en tête, comme si elle connaissait le chemin mieux que moi. Le ciel était gris, l'air froid, et je jetais des regards nerveux entre les arbres, craignant toujours de voir surgir Frère Sabden et ses moines armés.

– Ne te fais pas de souci, me dit Alice, comme si elle avait lu dans mes pensées. Frère Sabden est retourné au monastère. Il ne reprendra sûrement pas ta poursuite avant l'enterrement de l'Inquisiteur. Nous avons d'autres sujets d'inquiétude, crois-moi.

Nous arrivâmes juste avant le coucher du soleil. Du haut de la colline, le village était comme dans mon souvenir.

Les sourcils froncés, Alice renifla bruyamment trois fois et secoua la tête :

– C'est encore pire que je ne pensais. Enfin, pour l'instant, il n'y a pas de danger.

Elle s'engagea sur la pente sans prendre soin de rester sous les arbres. Puis elle traversa la rue et se dirigea droit vers la boutique.

L'intérieur sentait le bois moisi. Le plafond s'était écroulé et du plâtre jonchait le sol humide. Les marchandises avaient disparu. Les lieux semblaient totalement abandonnés.

Après un bref coup d'œil, Alice me fit signe de sortir.

– La dernière fois, ce n'était pas comme ça ? me demanda-t-elle.

– C'était très différent. Les étagères regorgeaient d'articles à vendre. Il y avait une petite fille de trois ou quatre ans. Elle m'a conduit en bas de la rue, et j'ai vu la sorcière derrière une fenêtre. Maintenant, tout est en ruine, comme si le village était inhabité depuis des années.

Alice approuva de la tête :

– Les apparences sont trompeuses. Il faut que j'observe tout ça de près. Tu veux bien tenir ma fille ?

Elle me tendit le bébé :

– Prends-la dans le creux de tes bras, Wulf, comme ça. Elle ne se cassera pas, elle ne te mordra pas – du moins pas avant qu'elle ait ses premières dents. Son nom est Tilda, mais je l'appelle Tilda la Terrible ! Tu comprendras pourquoi si elle se réveille et se met à crier !

Dans ma famille, j'étais le dernier, je n'avais encore jamais tenu un nouveau-né. Je pris la petite avec maladresse. J'avais peur de la laisser tomber. Mais Alice me fit asseoir sur une marche pour que je puisse appuyer les coudes sur mes genoux, et je me sentis plus à l'aise. Tilda dormait paisiblement, elle ne me paraissait pas si terrible...

Alice s'éloigna le long de la rue. Elle regardait derrière chaque fenêtre. Je la vis appuyer son front contre une porte, les yeux fermés, un long moment.

Soudain, Tilda se réveilla et se mit à pleurer. Puis à hurler. Je compris alors qu'elle méritait son surnom. Elle était devenue cramoisie, ses beuglements de colère auraient réveillé un mort.

Alice revint en hâte et je la lui tendis. La petite se calma presque aussitôt. Je regardai Alice la prendre dans ses bras, l'embrasser doucement, lui chuchoter à l'oreille. Il y avait tant de tendresse sur son visage ! Si cette jeune femme était sorcière, elle était aussi une mère aimante et protectrice.

Toute son attention se portait sur son bébé, mais je devinais que Tom était aussi dans ses pensées. Savoir qu'elle ne le reverrait peut-être jamais, qu'il ne poserait peut-être jamais les yeux sur sa fille, devait être terrible pour elle.

Elle se tourna vers moi :

– Remontons en haut de la colline, Wulf. J'en ai assez vu.

Je la suivis jusqu'au sommet, d'où nous avons une bonne perspective sur le village en contrebas, et nous nous assîmes. Le soleil

descendait, les ombres s'allongeaient. L'obscurité envahissait peu à peu les rues et les maisons.

– Maintenant, Wulf, il faut que tu fasses quelque chose pour moi, reprit Alice.

Et je compris à son expression que je n'allais pas apprécier.

– Ce sera dangereux, et tu devras quitter ce monde. Ça m'ennuie de te demander ça, mais je n'ai pas le choix. La petite a encore trop besoin de moi. Je pourrais te la confier et y aller moi-même, mais, s'il m'arrivait malheur, tu ne saurais pas la protéger et encore moins la nourrir. Et je ne peux pas prendre le risque de l'emmener avec moi. Ça ne me plaît pas, mais je te demande d'y aller.

– Sortir de ce monde pour aller où ? demandai-je, terrifié. Tu veux dire... en Enfer ?

– Nous ne l'appelons pas l'enfer, reprit-elle. Nous l'appelons l'obscur.

EXENT

Avec un petit sourire, Alice précisa :

– Je ne te demande pas d’aller dans l’obscur. Il existe de nombreux endroits habités par des êtres invisibles aux humains, dans ce que l’on nomme parfois « l’entremonde ». Les Collines Creuses en sont un, elles se trouvent en Irlande. Certaines créatures de l’obscur, particulièrement puissantes, créent leurs propres refuges, tout proches de notre monde mais cachés. Il leur est ainsi plus facile de s’emparer des gens d’ici. Je suis presque sûre que Tom et Johnson sont retenus dans un de ces lieux.

– Et à quoi ressemble cet endroit ? demandai-je avec inquiétude.

– Tu y es déjà allé, Wulf, quand tu as pénétré dans la boutique du village et parlé à cette étrange fillette. Et quand tu as regardé la sorcière endormie à travers la fenêtre. Voilà pourquoi ça ressemblait à une épicerie alors que ce n’est qu’une ruine. Donc, quand tu y retourneras, tu trouveras les choses comme elles étaient lors de ta dernière visite.

– Mais ni Johnson ni Tom n’en sont revenus ! protestai-je. Je n’aurai aucune chance ! Souviens-toi de ce qui est arrivé à Gwen Raddle ! Elle a été réduite en miettes et sa tête est tombée à nos pieds.

– Je ne prétends pas que ce sera sans danger, Wulf. Toutefois, je serai là pour te prêter assistance. Je ne peux pas t’accompagner, mais je suis une sorcière de la terre : je vais te donner des objets qui pourraient t’aider à...

– Qui *pourraient* m’aider ! l’interrompis-je. Merci bien ! Autrement

dit, tu ne me garantis rien !

– Les sorcières ne font pas exploser les gens. Elles n’habitent pas non plus dans l’entremonde. Quelle que soit cette entité, elle est d’un autre ordre, et personne ne peut garantir ta sécurité. Nous avons affaire à quelque chose d’inconnu et de particulièrement puissant. C’est risqué, je le sais. Je dois pourtant te le demander. Dis-toi que c’est une compensation pour tes autres actions...

C’était la première fois qu’Alice tentait de me culpabiliser. J’aurais eu mauvaise grâce à le lui reprocher. Elle cherchait seulement à sauver Tom, et je voyais bien qu’elle était dévastée. Néanmoins, je dus marquer le coup, car elle murmura :

– Désolée, Wulf, je ne voulais pas dire ça...

– Tu es parfaitement en droit de le dire, déclarai-je. J’irai.

Elle avait raison. J’avais trahi les deux épouvanteurs. Je devais assumer les conséquences de mes actes, sinon je n’oserais plus me regarder dans un miroir. De plus, Alice m’avait sauvé de la torture et de la mort ; je lui devais bien ça. Elle ne pouvait pas y aller elle-même, c’était donc à moi de le faire, en dépit du danger.

– Tu es sûr ? demanda-t-elle.

– Oui.

Tout son visage s’illumina, et je fus frappé par sa beauté. Je compris soudain pourquoi Tom était amoureux d’elle.

– Merci, Wulf, dit-elle en fouillant dans son sac.

Quand elle se releva, elle tenait de menus objets dans sa main gauche. L’un d’eux était une clé.

– Je suis désolée de ne pas pouvoir mieux t’aider, reprit-elle. Voistu, je ne suis plus la même depuis que Tilda a commencé à grandir en moi. Ma magie n’est plus que l’ombre de ce qu’elle était. Ces objets devraient cependant augmenter tes chances, même si le premier – cette clé – n’est pas magique. Prends-la !

Je la pris et l’examinai attentivement. Elle n’avait rien de particulier.

– Vieux Gregory, l’épouvanteur qui a instruit Tom, avait un frère serrurier. Il lui avait fabriqué deux clés identiques, capables d’ouvrir presque n’importe quelle serrure. Tom en a une, celle-ci est sa jumelle. Une chose m’inquiète : si cette sorcière a bouclé Tom quelque part, il aurait pu utiliser la clé pour s’évader. Or, il ne l’a pas fait... Donc, si tu trouves Tom et Johnson enfermés, tu seras en mesure de les libérer.

Je mis la clé dans ma poche tandis qu'Alice me présentait le deuxième objet. À sa vue, je sentis mes cheveux se hérissier sur ma nuque. On aurait dit deux plumes de pie attachées ensemble par un lien d'herbe et d'écorce. Elles irradiaient la magie noire à tel point que je n'osais même pas les toucher.

– Prends ça, m'ordonna Alice d'un ton sans réplique. Tu pourras en avoir besoin. On l'appelle un *exeunt*, c'est un sort d'expulsion. C'est assez proche d'une clé en ce sens que ça ouvre une porte. Parfois, l'entremonde refuse de relâcher celui qui y a pénétré. Il suffit alors de séparer les deux plumes et, aussitôt, on se retrouve dans ce monde-ci. Mais, si tu trouves Tom et Johnson, tu devras les toucher pour qu'ils reviennent avec toi. Tu as compris ?

J'acquiesçai. Ces plumes seraient notre seul espoir d'échapper à la sorcière.

– Prends encore ceci, Wulf, poursuivit Alice en me tendant un poignard. Il appartenait à un épouvanteur de Chipenden, bien avant que Tom entre en apprentissage. La lame est faite d'un alliage d'argent, elle est mortelle pour toute créature de l'obscur.

Je le pris avec un nouveau signe de tête et le passai à ma ceinture, même si je ne m'imaginais pas capable de poignarder qui que ce fût.

– Mais si je reviens avec Tom et Johnson et que la sorcière nous poursuive ? objectai-je. Elle est particulièrement dangereuse, et tu as dit que ta magie n'était plus assez puissante.

– Je ne suis tout de même pas complètement sans ressources, déclara Alice d'un ton déterminé. Il ne faut pas me sous-estimer, surtout depuis que j'ai cette enfant à protéger. Alors, ne t'inquiète pas pour ça, Wulf. Ramène Tom et Johnson, je m'occupe du reste.

Je commençai à descendre la colline dans l'obscurité. Soudain, une pensée m'arrêta. Je me tournai vers Alice :

– Comment sais-tu que l'entremonde sera là quand j'arriverai en bas ?

– Chaque entremonde a des défenses, Wulf, et il sent ce que je suis. Parfois, il tente de tenir à l'écart des sorcières ou n'importe quel danger sérieux simplement en se cachant : c'est pourquoi ces lieux avaient l'air abandonnés jusqu'à présent. Il n'a pas considéré Gwen Raddle comme une menace, pas plus que Tom et Johnson. Il les a laissés entrer. Il ne te verra pas non plus comme tel. Cette fois, il t'attendra, crois-moi.

Avec un signe d'assentiment, je poursuivis donc ma descente. J'avais peur, je me forçais à avancer en tâchant d'ignorer ce qui était arrivé à Gwen Raddle. Quittant le bois, je traversai la route et approchai de la boutique.

Je devinais déjà qu'elle n'était plus désertée.

Et je pénétrai dans l'entremonde de la sorcière.

LE GARDE-MANGER

La boutique n'avait plus rien d'un lieu abandonné. Les étagères regorgeaient à nouveau de boîtes et de bocaux. Il y avait des tisanes, des potions, du sucre et du sel. Des poêles et des casseroles brillaient, suspendues à leurs crochets, des cageots de légumes s'alignaient sur le sol.

La fillette aux cheveux flamboyants me dévisagea de ses yeux verts. Cette fois, elle était assise sur un haut tabouret, au comptoir ; un crayon à la main, elle dessinait.

– Que veux-tu, moine ? Tu n'aurais pas dû revenir, me dit-elle avec un froncement de sourcils.

– Je viens te dire bonjour, répondis-je de mon ton le plus aimable. Qu'est-ce que tu dessines ?

Le cœur me battait à tout rompre, cet endroit puait le danger.

– Je fais un livre, déclara-t-elle.

– Qu'est-ce que ça raconte ?

– C'est l'histoire d'une sorcière qui a un menton pointu avec une grosse verrue au bout. Elle donne la graine aux gens.

– Et pourquoi leur donne-t-elle la migraine ?

– Ce n'est pas la graine qui est importante, moine. C'est ce qu'elle leur fait à la tête. C'est ça qui leur donne la graine.

Ce n'était décidément pas une enfant ordinaire. Elle devait être beaucoup plus âgée que son apparence le laissait supposer. Je

m'approchai pour voir ce qu'elle dessinait.

– C'est vraiment bien, dis-je. Je reconnais la sorcière que tu m'as montrée la dernière fois.

Le dessin était un portrait exact. La créature était représentée de profil, avec son visage en forme de croissant de lune, dont le front et le menton étaient les pointes.

– Tu veux que je t'emmène la voir, comme la dernière fois ? s'enquit-elle.

J'hésitai. Je devais peser soigneusement mes mots.

– Plus tard, peut-être. Pour le moment, je suis à la recherche de deux amis...

– Ils s'appellent comment ?

– L'un d'eux s'appelle Will Johnson et l'autre Tom Ward.

Elle m'adressa un sourire plus sournois qu'amical.

– C'est important, les noms, reprit-elle. Johnson, c'est le gros, hein ? Ward est plus jeune.

– C'est cela. Tu sais où ils sont ?

– Peut-être. Et je vais te conduire auprès d'eux. Mais d'abord tu dois me dire *ton* nom.

Il y avait dans son regard une lueur intéressée, et je me rappelai soudain ce que m'avait dit Alice : qu'une sorcière a du pouvoir sur ceux dont elle connaît le vrai nom. Avec un pincement à l'estomac, je compris que j'avais parlé trop vite. Je lui avais sans doute livré les vrais noms des deux épouvanteurs. Peut-être ne les connaissait-elle pas, surtout celui de Tom, avant qu'ils me sortent de la bouche. Il était trop tard pour revenir en arrière, mais Wulf était mon vrai nom. Pas question que je le lui donne !

– Je m'appelle Frère Beowulf, déclarai-je. Peux-tu, s'il te plaît, me conduire à mes amis ?

Pour toute réponse, la fillette sauta de son tabouret, passa près de moi, ouvrit la porte de la boutique et sortit. Je la suivis. Elle traversa la rue et s'engagea sur la pente de la colline, en direction du bois où j'avais laissé Alice.

Nous fûmes bientôt entre les arbres, et je m'inquiétais à l'idée de tomber sur Alice et son bébé. Mais elles n'étaient plus là. Même si l'endroit paraissait identique, je me souvins que nous étions dans un entremonde. J'étais entré dans le repaire magique d'une sorcière

particulièrement pernicieuse.

Sans me jeter le moindre regard, la fillette prit la direction de Salford. Je n'arrivais pas à croire que ce monde-là soit aussi vaste. On aurait dit une copie de celui que je connaissais. Cependant, en levant les yeux, je remarquai la couleur du ciel. Comme la dernière fois, il luisait d'une étrange lumière rougeâtre. Mais, s'il était alors chargé de nuages, il était aujourd'hui parfaitement dégagé. Pourtant, on ne voyait aucune étoile. Ce n'était qu'un grand ciel rouge et vide.

Le ciel ! Ce n'était pas le bon mot. Ce qui s'étendait au-dessus de moi n'était pas la voûte céleste. Je me trouvais apparemment dans quelque région infernale.

Cet entremonde n'était qu'un prolongement de l'Enfer, il enserrait de tous côtés ceux qui y pénétraient.

Nous entrâmes dans Salford. Le long de la Grand-Rue, toutes les maisons étaient plongées dans le noir. Il régnait un silence étrange et inquiétant, seulement troublé par le bruit de nos pas. Y avait-il encore des habitants derrière ces murs ? Si oui, ils n'étaient certainement pas vivants.

Nous arrivâmes enfin devant la maison de Johnson – ou du moins la version de la maison dans cet entremonde. Il n'y avait aucune lumière aux carreaux. La fillette posa sa petite main contre la porte et la poussa. Elle tourna sur ses gonds. Nerveux, je pénétrai derrière mon guide dans l'entrée obscure.

– En bas ! dit-elle en désignant l'escalier de la cave. C'est là que tu trouveras tes amis, moine.

C'était là que Johnson emprisonnait les sorcières dans le monde réel. Cet endroit sinistre n'était éclairé que par une unique torche.

Je sus ce que j'allais trouver avant même d'avoir posé le pied sur la première marche.

Je ne m'étais pas trompé, il n'y avait aucune sorcière, ici.

– Les voilà, tes amis ! coassa l'étrange fillette en descendant derrière moi.

Johnson et Tom étaient enfermés dans des cellules séparées. Ils gisaient tous les deux sur le dos, à même le sol dallé, morts ou inconscients.

Je m'appuyai aux barreaux pour les regarder de plus près. À mon grand soulagement, je vis leurs poitrines se soulever.

– Tom ! Tom ! appelle-je. Réveille-toi !

Il ne réagit pas. Ce sommeil n'était pas naturel.

J'essayai avec Johnson, sans plus de succès. Et il ne ronflait pas. Habituellement, quand il dormait, ses ronflements faisaient trembler les murs. Les deux épouvanteurs étaient drogués ou sous l'emprise de la magie noire.

Je me souvins alors de la clé qu'Alice m'avait donnée. Si je pouvais pénétrer dans leurs cellules et les secouer, nous pourrions nous échapper à l'aide des plumes. Personne ne gardait les prisonniers, il n'y avait que la petite fille.

– Je n'aime pas voir mes amis enfermés comme ça, dis-je en fouillant dans ma poche.

Par chance, alerté par un bruit de lourdes bottes descendant l'escalier, je me retournai avant d'avoir sorti la clé. Je découvris, horrifié, une énorme silhouette qui s'introduisait avec difficulté dans la cave.

La créature avait une allure humaine ; la chevelure hirsute qui couvrait sa grosse tête lui retombait dans les yeux. Je n'avais jamais vu personne d'aussi grand et d'aussi musculeux. Si c'était un homme, c'était un géant avec un cou de taureau. Il était vêtu d'un justaucorps de cuir grossier sur un pantalon de chanvre, et chaussé de bottes à semelles cloutées. Sa haute taille l'obligeait à se courber pour ne pas heurter le plafond.

Il me regarda, et la salive lui dégouлина sur le menton.

– Tu serais plus en sécurité dans une cellule, moine, me dit la fillette. Ça fait un moment que Grum n'a rien mangé, et il a l'air de penser que tu ferais un bon repas.

L'homme-bête ouvrit la bouche et rugit. Son haleine était si pestilentielle que je reculai en hâte. Ouvrant la porte de la cellule la plus proche, je me réfugiai à l'intérieur, comme la fillette me l'avait conseillé.

Comme par magie, une clé surgit alors dans sa main gauche. Elle l'introduisit dans la serrure. Il y eut un *clic*. J'étais bouclé ! Elle sourit, l'air très contente d'elle : son piège avait fonctionné. Cependant, je n'étais pas inquiet. J'avais toujours la clé d'Alice. Dès que le géant et la fillette seraient partis, mes compagnons et moi, nous nous échapperions.

– Eh bien, moine, dit-elle, te voilà toi aussi dans le garde-manger.

Elle s'approcha du géant et saisit deux doigts de son énorme main.

La créature se pencha vers elle, l'air perplexe. Elle le ramena vers l'escalier, et ils disparurent tous les deux.

L'image du garde-manger m'avait fait frissonner d'horreur. Avaient-ils l'intention de nous dévorer ?

Je patientai quelques minutes de peur de les voir revenir. Je ne pouvais pourtant pas attendre trop longtemps. La flamme de l'unique torche qui éclairait les lieux baissait. Nous serions bientôt plongés dans le noir.

J'enfonçai de nouveau la main dans ma poche pour y prendre la clé. De nouveau je fus alerté à temps par un autre bruit, une sorte de grattement sur les marches de pierre. Quelque chose approchait.

Quand la créature arriva sur la dernière marche, j'eus d'abord du mal à en croire mes yeux. On aurait dit une énorme araignée, qui courait à présent sur le sol en direction de ma cellule. Elle n'était pas si grosse que ça, mais elle irradiait une telle malveillance que je reculai, la peur au ventre.

Les vacillements de la torche créaient des distorsions, et j'avais du mal à distinguer où finissait la bête et où commençait son ombre. À peu près de la taille d'un rat, elle avait une petite tête ovale terminée par un bec d'aigle, des oreilles pointues et cinq pattes à triples articulations. Des sortes de papules pourpres lui hérissaient la face, alors que son corps était recouvert d'écailles vertes semblables à celles d'un lézard. Une des pattes différait des autres : c'était un long os noir dentelé comme une scie.

Cette chose aussi répugnante que menaçante puait la mort et elle pouvait parfaitement passer à travers les barreaux.

Soudain, elle me lança d'une voix rauque, étonnamment forte pour un être de cette taille :

– Tu es bien trop petit pour moi, espèce d'avorton !

Malgré la terreur qui me faisait trembler les jambes, je faillis rire. Cette chose, me traiter d'avorton ? C'était ridicule.

– Ces deux-là me conviennent mieux, poursuivit la bête. Surtout le gros. On va commencer par lui. Il paraît logeable.

Retournant vers l'escalier, elle lança d'une voix plus forte et plus rauque :

– Grum ! Grum ! Descends ! Il y a du travail !

Le bruit des grosses bottes contre les marches m'annonça que le géant était de retour. Il entra pesamment dans la cave. Sans un regard

pour moi, il s'approcha de la cellule de Johnson et introduisit une clé dans la serrure. Elle semblait minuscule dans son énorme main. Néanmoins, il déverrouilla la porte et tira Johnson à l'extérieur.

Impuissant, je le regardai jeter l'épouvanteur sur son épaule tel un léger baluchon et repartir vers l'escalier. Quelques instants plus tard, il redescendait pour s'emparer de Tom Ward. Puis il remonta, suivi par la hideuse petite créature, qui escalada les marches derrière lui.

Aucun bruit ne me parvenait de l'étage. Je patientai un moment, au cas où ils seraient revenus me chercher. Finalement, je sortis la clé de ma poche et l'enfonçai dans la serrure. Allait-elle vraiment fonctionner, comme Alice l'avait promis ?

J'avais eu tort de douter : la clé tourna sans effort. L'instant d'après, j'étais sorti.

Mon plan initial était irréalisable, les choses s'annonçaient moins faciles que je l'avais espéré. Je devais maintenant découvrir où le géant avait emmené les deux épouvanteurs et utiliser les plumes magiques pour nous tirer de là tous les trois.

Quand je m'engageai dans l'escalier, la torche jeta ses derniers feux et s'éteignit, plongeant la cave dans le noir complet.

Il n'y avait personne dans la cuisine. De nouveau, je tendis l'oreille. Tout était silencieux ; la grande maison était vide.

Je me risquai prudemment à l'extérieur. J'aperçus au loin la silhouette massive du géant remontant à longues enjambées la rue déserte, un épouvanteur sur chaque épaule. L'étrange araignée sautillait à ses côtés. Ils retournaient vers le village.

Je les suivis à distance prudente.

LE GÉANT MORT

Au sortir de Salford, je pris soin de rester sur le bas-côté de la route, où l'obscurité me dissimulait.

Quand je levai les yeux vers le ciel, il me vint une étrange pensée : il était exactement de la même teinte que les cheveux de la fillette. N'était-ce qu'une simple coïncidence ? Et elle, où était-elle, à présent ? Que mijotait-elle ? Sûrement rien de bon...

Nous atteignîmes enfin le village. Or, au lieu de se diriger vers la boutique, comme je m'y attendais, les deux créatures s'arrêtèrent devant l'église. Le lourd portail en chêne était assez large pour laisser passer un attelage, mais elles ne tentèrent pas de l'ouvrir. Il y eut un bruit de clé ; le géant poussa le battant de la petite porte, au centre. Il s'introduisit non sans difficultés par l'étroite ouverture. Puis, à reculons, il tira les deux épouvanteurs inconscients à l'intérieur du bâtiment.

Aussitôt l'araignée entrée derrière lui, je m'approchai lentement. Je restai un moment dans l'ombre de l'avant-toit, jusqu'à être à peu près sûr qu'ils n'allaient pas ressortir de façon intempestive. Que venaient-ils faire ici ? Quel sort attendait les épouvanteurs ?

J'avais encore en mémoire le mot sinistre de « garde-manger »...

Me glissant prudemment par la petite porte, je pénétrai à mon tour dans l'église.

Elle ressemblait à n'importe quelle église de village. Il y avait un unique vitrail de couleur au-dessus de l'autel, les autres étaient faits d'un verre opaque et bon marché. Les vieux bancs de bois auraient eu

besoin d'un bon coup de vernis ; un tapis gris, usé jusqu'à la corde, recouvrait les dalles entre la première rangée et l'autel. Seuls quelques cierges allumés près des fonts baptismaux fournissaient un peu de lumière. L'endroit était vide.

Où les deux créatures avaient-elles emporté leurs proies ?

Il me vint alors une idée : le retable de l'autel mesurait bien huit pieds de haut ; derrière, il pouvait y avoir une crypte...

Je remontai le long de l'allée centrale, l'oreille aux aguets. D'un geste réflexe inspiré par les mois passés au monastère, je fis une génuflexion devant l'autel et le contournai.

J'avais vu juste. Une trappe ouverte découvrait un escalier de pierre. Je m'y engageai prudemment, le cœur battant.

En bas des marches, je marquai un temps d'arrêt : la crypte était d'une taille surprenante, et, au lieu d'une odeur poussiéreuse de vieux ossements, il y régnait une puanteur d'abattoir. Une dizaine de cercueils de pierre étaient alignés le long d'un mur. Chaque lourd couvercle étant scellé avec du plomb, l'odeur ne venait pas de là mais de ce qui était empilé sur les étagères couvrant les autres murs, du sol au plafond. Qu'une crypte renfermât des os humains, vieux et desséchés, n'avait rien d'inhabituel. Mais la plupart étaient tout frais, encore poissés de sang.

Pris de nausée, je me détournai. La sorcière et le géant étaient-ils cannibales ? Cette découverte macabre le laissait supposer.

J'approchai à pas comptés du mur du fond, le plus silencieusement possible. La crypte était vide, mais ceux que j'avais suivis ne devaient pas être loin. Je découvris alors une deuxième trappe, ouverte elle aussi. Une torche accrochée au mur, plus bas, éclairait d'autres marches. Voilà qui était très inhabituel. Dans le Comté, même les églises les plus modestes disposaient d'une crypte où étaient enterrés les défunts des riches familles de notables. Mais une crypte sous la crypte... ?

Je me rappelai alors que j'étais dans ce qu'Alice avait appelé l'entremonde. Même s'il ressemblait à celui où j'étais né, ce monde-là obéissait à d'autres règles, au service de la sorcière qui gouvernait ce royaume démoniaque.

La seule idée de m'engager sur ces marches me terrifiait. Je pouvais me trouver face à face avec le géant et sa hideuse complice en train de remonter. D'un autre côté, les épouvanteurs étaient certainement en bas. J'étais venu jusque-là, ce n'était pas le moment de les abandonner. J'entamai donc la descente.

En bas des marches, une galerie s'enfonçait dans l'obscurité. Le sol, les murs et le plafond étaient faits de terre battue. Je me demandai comment la voûte tenait, sans aucune poutre pour l'étayer. Je sentais peser au-dessus de ma tête une lourde masse de terre et de roche. Je dus m'armer de courage pour continuer.

Plus je m'éloignais des marches et de la torche, plus l'obscurité était dense. Puis la galerie fit un coude vers la gauche, et j'aperçus la lueur d'une autre torche, accrochée à un angle où le tunnel se divisait en deux.

Nouveau dilemme : quel côté choisir ? À ma connaissance, il n'existait pas de saint protecteur des risque-tout. Je marmonnai donc une prière à Saint Antoine, patron des causes perdues. Il m'avait parfois aidé ; ce fut encore le cas cette fois.

Il ne m'apparaissait jamais, mais sa voix un peu rauque, chargée d'ans, me murmura à l'oreille :

Ne t'engage pas à gauche. Reste toujours sur la droite.

Je suivis donc son conseil et pris l'embranchement de droite. Jusqu'où ces tunnels s'étendaient-ils ? Je devais être depuis longtemps hors des limites de l'église. Je vis bientôt briller une nouvelle torche, et la galerie se divisa encore en deux. Cette fois, je ne pris même pas le temps de prier. Saint Antoine m'avait dit de rester sur la droite, et j'étais trop heureux de me laisser guider par un saint dans ces lieux infernaux.

Poursuivant ma route sans la moindre hésitation, je hâtai le pas. L'endroit m'évoquait un labyrinthe, et je commençai à craindre de m'y perdre. J'espérais qu'en prenant à chaque fois le même côté au retour, je retrouverais aisément mon chemin.

Au tournant suivant, je remarquai une porte entrouverte sur ma gauche, d'où filtrait un rayon de lumière. Je devais être arrivé. J'approchai très lentement. Quand je fus presque sur le seuil, je m'arrêtai pour écouter. Au bout d'une bonne minute, n'ayant perçu aucun bruit, je poussai le battant et pénétrai dans la pièce.

Je remarquai d'abord l'odeur du sang frais, puis une silhouette massive, assise sur une chaise. C'était le géant ; il était mort.

Sa calotte crânienne avait été découpée comme un œuf à la coque. La bile me remonta dans la gorge. M'approchant d'un pas, je constatai que le crâne était vide. On l'avait nettoyé de son cerveau. Le visage du géant, pourtant, semblait paisible. Il avait les yeux fermés, la mâchoire inférieure pendante. Le tueur avait dû le prendre par surprise, il n'avait eu le temps de ressentir ni peur ni douleur.

Je reculai, pris d'une soudaine panique. Si un être de cette taille avait subi un tel sort, qu'en serait-il de moi ? Mais comment m'échapper ? Quitter la pièce et revenir sur mes pas ? Ou me servir des plumes magiques pour quitter l'entremonde ?

Je pensai alors à Tom, qui avait toujours été bon pour moi. Ce fut son souvenir, plutôt que celui de Johnson, qui me retint. Et mon devoir envers Alice. Je ne pourrais pas lui annoncer que j'avais abandonné Tom et la regarder en face.

À contrecœur, j'examinai la pièce à la recherche de quelque indice, en évitant de porter les yeux sur le géant mort. Je ne découvris rien, sinon des taches de sang et un grand bol vide posé sur une table. Regagnant la galerie, je m'enfonçai plus loin. Arrivé à un nouvel embranchement, je pris de nouveau à droite. Je découvris presque aussitôt sur la gauche une autre porte, éclairée et entrouverte elle aussi. Il en sortait des bruits de succion et de mastication. Il y avait quelqu'un dans la pièce.

Je passai prudemment la tête. Trois créatures semblables à l'espèce d'araignée mangeaient dans un plat en bois posé sur le sol. Il était empli d'un sang noir où nageaient de petits morceaux de viande.

Je ne compris pas tout de suite de quoi il s'agissait. Puis je me rappelai avec horreur le crâne vide du géant. Et je sus ce qu'étaient ces créatures. J'en avais lu une description dans la bibliothèque de Johnson. Elles appartenaient à la pire catégorie de compagnons familiers utilisés par les sorcières, sortis de ce qu'Alice appelait l'obscur, mais qui pour moi était clairement l'Enfer.

On les appelait les mangeurs de cerveaux.

LA HIÉRARCHIE DES COMPAGNONS FAMILIERS

D'après ce que Johnson m'avait expliqué, on divisait les sorcières en trois catégories, selon leurs préférences en matière de magie : le sang, les ossements ou les compagnons familiers.

Une sorcière en ayant un à son service le nourrit de son sang en s'entaillant le haut du bras. Une sorte de mamelon finit par se former, ce qui facilite l'opération. En échange, son petit compagnon lui sert d'espion ou même de tueur. Il s'agit le plus souvent d'un crapaud, d'un rat, d'un corbeau ou d'un chat. Les mangeurs de cerveaux occupés à s'alimenter étaient d'une tout autre espèce. Dans la hiérarchie des familiers nés dans les Enfers, ils occupaient le plus haut rang.

Je reconnaissais à présent le cinquième appendice au bord dentelé que j'avais observé sur l'espèce d'araignée. Le livre que j'avais lu expliquait que la sorcière plongeait sa victime dans un profond sommeil. À l'aide de cette espèce de lame osseuse, la créature lui sciait le haut du crâne. Elle s'y installait alors pour lui dévorer le cerveau. Le géant avait visiblement été l'une de ces victimes. Sans être réellement mort, il n'avait plus ni conscience ni volonté. Il ne redevenait « vivant » que lorsque le familier s'installait dans sa tête. C'était une forme particulière de possession.

J'observai les créatures en train de manger dans le plat. La sorcière ne pouvait sans doute pas procurer assez de sang à autant de compagnons, d'où ce supplément de nourriture ?

Je me rappelai ce que la hideuse araignée m'avait lancé :

« Tu es bien trop petit pour moi, espèce d'avorton ! »

Puis, désignant Tom Ward et Johnson, elle avait ajouté :

« Ces deux-là me conviennent mieux. »

Était-ce le cas ? Les plus grosses victimes, comme le géant, étaient-elles possédées, tandis que les plus petites dans mon genre servaient de ravitaillement ? Ou bien ces ignobles bestioles étaient-elles en train de festoyer des restes de l'un des épouvanteurs ?

Il y en avait peut-être d'autres, quelque part dans ce labyrinthe, déjà occupés à scier le crâne de Tom et de Johnson pour se repaître de leur cerveau. Je devais agir vite.

Je reculai aussi discrètement que possible, mais j'avais tort de m'inquiéter : les trois créatures étaient bien trop accaparées par leur repas répugnant pour remarquer ma présence. M'enfonçant de nouveau dans la galerie jusqu'à l'embranchement suivant, je pris encore une fois celui de droite. Les tunnels semblaient s'étendre à l'infini. Dans ces lieux créés par la magie noire, tout était possible.

De nouveau je trouvai une porte sur la gauche. Il montait de la pièce un bruit horrible qui agaçait les dents : un crissement de scie.

Sachant ce que ça signifiait, je me glissai à l'intérieur. Les deux épouvanteurs étaient là. Étroitement ligotés sur une chaise, ils semblaient inconscients. Johnson était près d'une table ; l'une des affreuses petites créatures, accroupie sur la table, commençait à lui ouvrir le crâne avec son appendice dentelé. Un flot de sang lui dégouлина le long de la tempe.

Je vis alors avec horreur les yeux de Johnson s'ouvrir. Sa bouche remua frénétiquement comme s'il tentait de parler, mais il n'émettait que des gémissements étranglés. Puis il m'aperçut. À son regard halluciné, je compris qu'il me reconnaissait.

À situation désespérée, mesures désespérées. Sans réfléchir, je tirai de ma ceinture le poignard à lame d'argent. Et je frappai violemment la créature, l'écartant de la tête de Johnson et la clouant sur la table.

Elle poussa un cri d'agonie, vite abrégé, car je la frappai encore et encore jusqu'à ce qu'avec un ultime sursaut elle retombe, inerte.

Je tranchai aussitôt les liens de Johnson, non sans difficulté tant mes mains tremblaient. En même temps, j'examinai sa blessure. J'avais du mal à juger de sa gravité tant il y avait de sang. J'espérais qu'elle n'était pas trop profonde, la tête saigne toujours abondamment.

Dès qu'il fut libéré, Johnson se leva en titubant et porta une main à

sa tempe. Puis il s'appuya lourdement sur mon épaule et boitilla à mes côtés tandis que je courais libérer Tom.

Je finissais tout juste de couper la corde qui le retenait quand j'entendis des pas. Nous étions découverts ! La sorcière avait dû flairer mon intrusion, et son visage apparut dans l'embrasure de la porte. On aurait dit une lune cornue perçant les ténèbres. Je devais nous sortir de là *tout de suite* !

Johnson s'appuyait toujours à mon épaule. Je saisis donc vivement le bras de Tom pour que nous soyons tous les trois en contact selon les instructions d'Alice. Puis je plongeai la main gauche dans ma poche pour séparer les deux plumes et activer le sort.

En même temps, je surveillais la sorcière du coin de l'œil. Elle barrait à présent l'embrasure de la porte, tendant vers nous ses mains griffues, le regard luisant de malveillance. À l'instant où je séparai les plumes, il y eut un éclair éblouissant. Je fus violemment rejeté en arrière.

Quand j'ouvris les yeux, j'étais à genoux dans la rue, à l'extérieur de l'église. Le ciel avait perdu sa sinistre teinte rougeâtre, des étoiles luisaient doucement au-dessus de ma tête. La lueur qui montait à l'est annonçait l'aube. Nous avions échappé à l'entremonde. J'en aurais presque pleuré de soulagement.

Johnson était à genoux, lui aussi, non loin de moi. Il semblait sonné, et sa blessure à la tête saignait toujours abondamment. En revanche, je ne voyais Tom nulle part. J'avais cru à un simple effet de la magie d'Alice, mais l'explosion avait sans doute été provoquée par la sorcière ; Tom était encore entre ses griffes.

Une fois remis sur nos pieds, Johnson et moi traversâmes la rue pour remonter la pente de la colline. Alice sortit de dessous les arbres et s'avança vers nous, son bébé dans les bras.

Je n'oublierai jamais sa terrible expression d'angoisse quand elle comprit que Tom n'était pas avec nous.

Tandis que nous remontions vers le bois, je lui expliquai ce qui s'était passé. Elle m'écouta en silence. Puis elle me confia la petite Tilda pour s'occuper de Johnson.

Ayant lavé la plaie, elle prit des herbes dans un petit sac, les posa sur la blessure et fabriqua un bandage en déchirant une bande de tissu dans la manche de sa chemise. Des larmes roulaient sur ses joues. Elle pleurait Tom. Sûrement le croyait-elle perdu à jamais. Cette idée me navrait, mais j'étais incapable de prononcer la moindre parole de

réconfort. J'essayai vainement de chasser de mon esprit l'image d'un mangeur de cerveaux en train de lui scier le crâne.

Finalement, je proposai :

– Je vais retourner dans l'entremonde. Ta magie est-elle encore assez puissante pour créer un autre sort qui nous ramènerait tous les deux ?

Pleurant toujours sans bruit, elle hocha la tête. Je lui tendis les deux plumes. Elle s'assit en tailleur sur l'herbe, et je m'assis en face d'elle. Johnson nous observait en silence, son regard passant rapidement d'elle à moi. Je me demandai si sa blessure à la tête ne lui avait pas endommagé les méninges.

– Ces mangeurs de cerveaux sont dangereux, déclara Alice comme si elle avait lu dans mes pensées. Lizzy l'Osseuse, la sorcière qui m'a instruite, en avait un à son service. Une vraie saleté. On ne se supportait pas. On savait tous les deux que l'un de nous devrait mourir. Alors je l'ai tué avant qu'il ne me tue.

Elle avait dit cela avec un calme effrayant. Comment aurais-je pu la blâmer ? Je venais moi-même de poignarder une de ces créatures pour sauver Johnson.

– Autre chose, Wulf, reprit-elle. Je t'ai dit que ma magie avait commencé à faiblir dès que j'ai senti Tilda bouger dans mon ventre. Or, depuis sa naissance, mes pouvoirs reviennent peu à peu. Ils se renforcent de jour en jour. Si cette sorcière a fait du mal à Tom, je lui réglerai son compte. Puis je tuerai un à un chacun de ses compagnons familiers. Elle maudira le jour où elle est née.

Le ton était si féroce que je la crus sur parole. Ce n'était pas une menace en l'air.

– J'y retourne tout de suite, dis-je en sautant sur mes pieds, conscient que chaque seconde perdue réduisait les chances de survie de Tom.

Secouant la tête, Alice me fit signe de me rasseoir :

– Je peux recréer le sort qui te permettra de revenir, Wulf. Mais tu ne pourras pas pénétrer de nouveau dans l'entremonde avant la nuit. C'est comme ça. Il faut attendre.

Je faillis m'exclamer qu'il serait trop tard ; je me mordis la lèvre à temps. Alice connaissait la situation. Il n'y avait rien à ajouter.

Soudain, Johnson se mit à tousser et crachouiller. Puis il parla d'une voix rauque et hésitante :

– Vous devez être Alice. Tom et moi avons été emprisonnés longtemps, et il parlait sans cesse de vous. Il disait qu’il vous avait interdit de lui venir en aide, mais que vous n’en tiendriez sans doute aucun compte.

– Il me connaît bien, murmura tristement Alice.

Johnson fronça soudain les sourcils :

– Il disait aussi que vous étiez sorcière, et que je devrais apprendre que toutes les sorcières n’étaient pas maléfiques. Pour être franc, je trouve ça difficile à avaler. Enfin, vous avez aidé le garçon à me tirer de ce trou de l’Enfer, je vais donc m’efforcer d’y croire.

– Oui, tâchez de croire Tom, reprit Alice avec une touche de sarcasme. C’est ce que je ferais, si j’étais vous.

– Je ferai mieux que ça, jeune fille. La nuit venue, je retournerai dans l’entremonde avec le garçon, et nous vous ramènerons votre ami sain et sauf.

Alice n’ajouta rien, elle se contenta d’un petit signe de tête. Mais ses yeux s’emplirent à nouveau de larmes, et ma gorge se serra. Nous savions l’un et l’autre que les chances de revoir Tom vivant étaient bien minces.

L'OURS QUI DANSE

Nous marchâmes vers le nord afin de nous éloigner suffisamment du village, avant de nous installer dans une clairière.

Je dus tenir de nouveau Tilda pendant que sa mère partait à la chasse. Je l'aurais fait volontiers à sa place, si j'avais eu le moindre talent pour attraper du gibier. Johnson n'offrit pas davantage ses services : il s'était allongé sur le dos, sous un arbre, et ronflait à en arracher les feuilles.

En moins d'une heure, Alice était de retour avec quatre lapins. Je voulus l'aider à les vider et à les dépouiller, mais elle déclina ma proposition. Mieux valait que je continue à porter la petite pendant qu'elle s'occupait du repas.

– Tilda t'aime bien, tu sais, me dit-elle doucement. Tu feras un bon père.

La rougeur me monta aux joues ; par chance, Alice était trop concentrée sur sa tâche pour le remarquer. Elle savait vraiment tout faire. On ne risquait pas de mourir de faim, avec elle. Je l'appréciais de plus en plus.

Elle eut vite fait d'allumer un feu et de mettre les lapins à la broche. Leur jus sifflait en tombant dans les flammes, et une appétissante odeur de viande rôtie me mit l'eau à la bouche.

La fumée réveilla Johnson. Il vint s'asseoir devant le feu et surveilla la cuisson, la mâchoire tombante et le regard avide.

– Rends-moi Tilda, Wulf, me dit Alice. Je vais la nourrir pendant

que vous mangez.

Tandis qu'elle s'installait un peu à l'écart, nous dévorâmes un lapin chacun. Le mien était un délice. J'en aurais bien mangé encore la moitié d'un, si Johnson m'en avait laissé le temps. Il termina le troisième sans m'en proposer le moindre morceau. Le dernier, évidemment, revenait à Alice. Bientôt, Johnson ronflait de nouveau. On pouvait difficilement l'en blâmer : après l'épreuve qu'il venait de traverser, il avait besoin de repos, et la nuit qui nous attendait serait éprouvante.

– Ça m'ennuie de te demander ça, Wulf, reprit Alice, mais j'ai terriblement sommeil. Peux-tu tenir encore Tilda ? Réveille-moi dans une heure ; alors tu pourras dormir à ton tour.

Je pris donc de nouveau la petite pendant qu'Alice se restaurait. Puis elle s'endormit elle aussi. Elle dormait la bouche fermée, sans émettre le moindre son. Je contemplai son visage : elle était vraiment jolie avec ses hautes pommettes et ses cheveux noirs. Sorcière ou pas, je ne m'étonnais plus que Tom vive avec elle. Je m'assis, le dos contre un arbre, le bébé sur mes genoux. J'étais épuisé, je fermai les yeux rien qu'une seconde.

Et, sans m'en apercevoir, je sombrai dans un profond sommeil.

Je me réveillai en sursaut : on tentait de me prendre le bébé. J'avais honte de m'être endormi pendant ma garde, Alice avait des raisons d'être en colère. Puis je compris qu'elle ne m'aurait pas arraché l'enfant aussi brutalement.

Levant la tête, je découvris le visage de Frère Sabden. Il tenait Tilda à bout de bras et me foudroyait du regard. Alice était par terre, à côté de lui, plaquée au sol par deux moines en dépit de ses sursauts furieux. Ils lui avaient enfoncé un chiffon dans la bouche pour l'empêcher de prononcer des sorts et ils étaient en train de l'attacher avec des cordes.

Il faisait déjà sombre, dans la clairière. L'après-midi touchait à sa fin. Le cœur serré, je constatai que j'avais dû dormir des heures. Ils n'avaient pas eu de mal à nous trouver.

– Poursuivez-le ! lança une voix.

J'aperçus alors Johnson qui courait entre les arbres, trois hommes armés à ses trousses.

Puis je crus entrer dans un cauchemar éveillé. Il n'y avait là aucun frère du monastère, mais six hommes de main, en plus de Frère

Sabden et des trois poursuivants. Trois d'entre eux étaient vêtus en moines, trois autres étaient sans doute des mercenaires, que seul l'argent intéressait. Ces brutes avaient dû être envoyées de Blackburn par l'Inquisiteur avant sa mort. À moins que Frère Sabden les eût réquisitionnées sur place. Ils travaillaient avec efficacité sous les ordres de leur chef.

Ils enfoncèrent des poteaux dans le sol, auxquels ils nous attachèrent sans ménagement. Alice était à ma gauche. À ma droite, un poteau vide attendait sans doute Johnson. Frère Sabden ajouta la touche finale en ordonnant qu'on entasse à nos pieds des branches et des bûches.

– Pas trop près, le bois ! lança-t-il. Je veux voir leur peau cloquer et se boursoufler. Qu'ils aient une mort lente et la plus douloureuse possible !

J'étais terrifié. Nous n'avions aucun moyen de nous échapper. J'allais mourir. Alice allait mourir, et ils n'épargneraient sûrement pas le bébé. Et c'était ma faute ! Je m'étais endormi pendant le temps où j'aurais dû veiller !

Ils n'avaient toujours pas ramené Johnson. Je ne pouvais pas lui en vouloir d'avoir pris la fuite. J'espérais qu'il avait pu s'échapper.

Alice se débattait dans ses liens, mais elle était étroitement attachée au poteau. Elle tournait la tête de droite à gauche en roulant des yeux fous. Le bâillon l'empêchait de crier.

Je me demandais où ils avaient emporté Tilda. Je ne la voyais ni ne l'entendais. Elle aurait dû pleurer, pourtant. J'espérais seulement qu'ils ne lui avaient pas fait de mal.

Je tirais désespérément sur mes liens. Le bois s'empilait à nos pieds. Ils allaient nous brûler vifs, la souffrance serait intolérable. Je perçus soudain des sanglots et des gémissements, et je m'aperçus à ma grande honte que ces bruits pitoyables venaient de moi.

Je tâchai de me contrôler en respirant profondément et gardai la bouche fermée pour retenir mes plaintes. J'entendais maintenant Tilda pleurer quelque part, derrière nous. Alice l'entendait, elle aussi. Ses efforts pour se libérer étaient devenus frénétiques. Elle ne pensait qu'à son bébé, alors que je ne pensais qu'à moi.

Frère Sabden s'approcha jusqu'à toucher le bois du bout de ses bottes. Il nous regarda avec arrogance, à croire que nous n'étions qu'un peu de poussière sous ses pieds.

– Bientôt, vos corps seront la proie des flammes, et vos âmes tomberont au plus profond de l'Enfer. C'est là que Satan prépare des

tourments particuliers pour les sorcières et pour les moines morts en état de péché mortel. Dès que votre chair aura été consumée par le feu, vos âmes brûleront à leur tour. Les souffrances que vous aurez ressenties ne seront rien en comparaison de celles qui vous attendent, des souffrances qui n'auront pas de fin...

Levant la tête, il appela alors quelqu'un derrière nous :

– Apporte l'enfant !

Les pleurs se rapprochèrent, et un moine parut, qui remit la petite à Frère Sabden. Il la berça presque avec tendresse, un sourire aux lèvres.

Puis il se tourna vers Alice :

– Elle paraît si innocente, n'est-ce pas ? Comme les apparences sont trompeuses ! Elle est le fruit d'une sorcière et d'un épouvanteur impie. À ce titre, elle doit mourir. Cependant, étant trop jeune pour avoir péché, elle ne connaîtra pas de douleur éternelle, contrairement à toi. En brûlant la chair de ce nourrisson, nous le purgerons des fautes de ses parents. Sa jeune âme volera librement vers Dieu. Si tu aimes ton enfant, tu t'en réjouiras.

S'approchant des restes de notre feu, il tint Tilda au-dessus. Elle pleura plus fort en sentant la chaleur.

Je ne supportais pas ce spectacle, pourtant j'étais incapable de détourner le regard. Horrifié, je guettais l'instant où Frère Sabden allait laisser tomber le bébé dans les braises.

Puis je compris qu'il cherchait seulement à tourmenter Alice. Il revint vers nous, déposa la petite aux pieds de sa mère avec un sourire sinistre. Tilda, le visage écarlate, hurlait à s'en déchirer les poumons.

– Ton enfant brûlera à tes pieds, sorcière, et ton premier châtiment sera de voir le feu la dévorer sans pouvoir lui venir en aide...

Il appela alors ses hommes :

– Le moment est venu ! Allumez le bûcher !

Un des moines retira un tison de notre feu et marcha vers nous, avec un air de satisfaction cruelle. Soudain, son expression changea. Il se figea sur place et tourna le regard vers les arbres, comme s'il avait entendu quelque chose.

Je perçus alors des pas lourds. Frère Sabden et ses hommes pivotèrent à leur tour dans cette direction.

Au premier coup d'œil, je crus voir arriver un gros ours à la démarche traînante. Puis je compris que c'était Johnson. Il portait encore le bandage d'Alice autour de la tête et tenait à la main un

énorme bâton, fraîchement taillé. Il le positionna en diagonale, ce que les épouvanteurs appellent « la position défensive ».

– Regardez qui voilà ! coassa Frère Sabden. Ne serait-ce pas Johnson, l'Épouvanteur ? Soyez le bienvenu ! Vous arrivez juste à temps pour rejoindre vos amis sur le bûcher.

Sur ces mots, il tira sa longue épée, et ses hommes saisirent leurs armes. Certains avaient aussi des épées, d'autres des poignards ou des matraques. Celui qui tenait le brandon le laissa tomber dans l'herbe et s'empara d'une longue lance à la pointe acérée. Ils encerclèrent Johnson, avec les mines gourmandes de gens qui vont bien s'amuser.

– Ne le tuez pas ! ordonna Frère Sabden. Entaillez, amomez, amputez si vous voulez ; mais gardez-le vivant pour le bûcher !

J'avais peu d'espoir de voir Johnson tenir plus de quelques minutes contre sept adversaires armés. Ils se mirent à tourner autour de lui avec des rires obscènes en le traitant de « gros porc ».

Quand ils eurent assez ri, ils passèrent à l'attaque.

On aurait dit des loups agiles s'apprêtant à mettre en pièces un plantigrade empoté. Leur adversaire n'avait pour arme qu'une branche coupée, dépourvue de la lame en alliage d'argent qui garnissait habituellement l'extrémité d'un bâton d'épouvanteur. Son équilibre sans doute aléatoire la rendrait difficile à manier. Johnson n'avait aucune chance.

Il n'avait pas dit un mot. Il était resté muet devant les rires et les insultes, le visage impassible. Mais j'étais sûr que sa paupière gauche frémissait. Puis je remarquai le sang frais qui imprégnait le devant de sa chemise. Était-ce le sien ? Il ne montrait pourtant aucun signe de souffrance. Une question me vint alors : comment avait-il échappé à ses poursuivants ?

Les loups se rapprochaient. Ils se jetèrent soudain sur leur proie tous ensemble. Il se passa alors une chose stupéfiante.

L'ours se mit à danser.

LA LÉGENDE

Au cours de notre voyage vers Salford, j'avais vu Tom Ward se battre contre le garde-chasse. Son habileté à manier le bâton m'avait impressionné. Je comprenais à présent qu'il avait fait preuve de modération et n'y avait pas mis toute sa force. Là, je voyais de quoi un épouvanteur était capable face à de vrais ennemis, quand sa vie était en jeu.

La première frappe fut pour Frère Sabden. Son épée lui glissa des mains, il était mort avant d'avoir touché le sol. Personne n'aurait pu survivre à un coup pareil. Je m'étonnai presque que sa tête ne se fût pas détachée de ses épaules.

Le moine armé d'une lance voulut la planter dans le ventre de Johnson. Elle n'atteignit pas sa cible, car l'épouvanteur n'était plus là. Il exécutait vraiment une espèce de danse. Il tourbillonnait, dressé sur la pointe des pieds, pour échapper à ses attaquants. C'était une performance étonnante de la part d'un individu aussi massif.

Le moine le visa de nouveau au ventre. Cette fois, Johnson riposta en lui plongeant le bout de son bâton dans la bouche. Les dents de l'homme sautèrent et le sang jaillit. Le bâton avait dû s'enfoncer jusqu'au fond de sa gorge.

Il restait encore cinq adversaires, cinq tueurs en puissance qui ne riaient plus. Le silence se fit soudain. Plus un chant d'oiseau, plus un souffle de vent, plus un bruissement de feuilles. Tilda elle-même avait cessé de pleurer. On n'entendait plus que le bruit sec du bâton de Johnson heurtant avec violence de la chair et des os.

Tchac ! Tchac !

Puis il y eut un autre son.

Croa ! Croa ! Croa !

C'était la voix rauque des corbeaux qui se posaient sur les arbres alentour, noirs témoins affamés de ce travail de mort.

Au temps où je travaillais pour lui, je jugeais Johnson empâté, glouton, parfois cruel, voire fanatique, trop zélé dans son combat contre les sorcières. Je ne l'aurais jamais cru capable de se battre comme ça.

Tchac !

Devant mes yeux stupéfaits, *La légende de Johnson, l'Épouvanteur* cessait d'être un mythe pour devenir une réalité vivante.

Tchac !

Je prenais lentement conscience, avec une joie profonde, que nous ne serions pas brûlés, en fin de compte.

Quand le septième corps sans vie tomba dans l'herbe, Johnson posa son bâton et vint vers nous. Tilda s'était remise à pleurer. Il la retira doucement de son lit de branches et la tint dans le creux de son bras en lui murmurant des paroles d'apaisement. Elle se tut comme par magie.

Puis, sortant un couteau de sa ceinture, il trancha les liens d'Alice. Elle cracha son bâillon et s'empara de son bébé. Elle vérifia si elle n'était pas blessée avant de l'embrasser fiévreusement. Puis elle posa un baiser sur la joue de Johnson :

– Merci de nous avoir sauvé la vie, surtout celle de ma petite.

Il lui adressa un signe de tête et me libéra à mon tour.

– Je suis désolé, Alice, lui dis-je. Je m'étais endormi. Tout est de ma faute.

Avec un sourire triste, elle me tapota le bras :

– Oublie ça, Wulf. Nous étions tous épuisés. Je n'avais pas le droit de te confier Tilda et de te demander de veiller. Je n'ai pas tenu compte de ta jeunesse. N'y pense plus.

C'était plus facile à dire qu'à faire, je me sentais toujours coupable.

La nuit allait bientôt tomber ; mais quand je proposai d'enterrer les corps des moines, Alice et Johnson eurent le même geste de refus.

– On n'a pas le temps, déclara Alice. Il faut secourir Tom aussi vite

que possible.

– Laissons-les aux corbeaux, aux rats et aux insectes, déclara Johnson en crachant dans l'herbe. C'est tout ce qu'ils méritent. Ces salopards s'apprêtaient à nous brûler vifs, même cette pauvre enfant sans défense.

J'avais beau savoir qu'il avait raison, je n'aimais pas l'idée de laisser ces hommes pourrir sur place. Je ne voulais plus être moine, mais mon séjour au monastère avait renforcé les convictions que mes parents m'avaient transmises. Les morts avaient droit à une sépulture décente, quelques crimes qu'ils eussent commis.

Remarquant ma détresse, Alice reprit :

– Nous reviendrons peut-être plus tard, quand tout sera fini. Alors, nous les enterrerons.

J'acquiesçai. M'agenouillant devant chaque corps, je murmurai une brève prière à Sainte Gertrude, la patronne des défunts. Puis nous repartîmes vers le village.

J'entendais derrière moi les cris des corbeaux qui commençaient à festoyer.

Nous laissâmes encore une fois Alice à la lisière du bois. Elle pressa les deux plumes dans ma main. Elles étaient de nouveau attachées ensemble, le sort s'activerait quand je les séparerais.

Je descendis la colline avec Johnson. Il tenait toujours le lourd bâton dont il s'était servi avec tant d'efficacité contre Frère Sabden et ses sbires. Voyant que j'observais l'objet, il m'adressa un sourire sinistre :

– Il a bien fait son boulot, mais il n'a rien à voir avec l'autre. On va d'abord passer par cette boutique, et je vais reprendre ce qui m'appartient.

– Vous pensez que votre bâton y est encore ? demandai-je.

– Et mon sac aussi, j'espère ! Ward m'a dit qu'à son entrée dans la boutique, il a été emporté par un souffle de magie aussi violent que soudain. Il avait tout de même encore conscience de ce qui l'entourait, et il a vu la sorcière descendre des marches en emportant son sac et son bâton.

Il faisait presque nuit, quelques étoiles clignotaient à l'est dans un ciel dégagé. Vue de loin, la boutique paraissait toujours aussi vide et abandonnée. Mais, dès que nous eûmes traversé la rue, tout changea. Le temps de quelques pas, le ciel irradiait à nouveau sa funeste lueur rouge. Nous étions de retour dans l'entremonde et ses dangers.

Johnson poussa la porte de la boutique et entra. Comme toujours, le comptoir et les étagères étaient garnis de denrées diverses, mais, cette fois, l'étrange fillette n'était pas là. La flamme d'une chandelle vacillait sur le comptoir. Johnson s'en empara et se dirigea vers la salle du fond.

Des marches menaient au sous-sol. J'hésitais un instant en haut de l'escalier, pris de frissons. Puis je suivis l'Épouvanteur. Mon aversion pour les caves et les tunnels grandissait. Rien de bon ne pouvait nous attendre en bas. Nous y trouvâmes deux cellules. La première était vide ; dans l'autre, la sorcière avait remisé les objets volés à ses victimes. Des manteaux et des vêtements divers, des bottes, des chaussures et des chaussettes sales étaient entassés à même le sol.

Le reste de la cellule était une sorte de salle des trophées. Des armes étaient soigneusement alignées contre le mur du fond : des épées, des matraques, des poignards, deux arcs, ainsi que des cannes et des bâtons. Je reconnus au premier regard ceux des épouvanteurs. Taillés dans du bois de sorbier, ils étaient longs, bien droits, munis chacun d'un bouton permettant de relâcher la lame d'argent à leur extrémité.

Johnson s'empara aussitôt du sien. Puis il me lança l'autre. Je réussis à l'attraper au vol, même s'il était plus lourd que je ne l'aurais cru.

– Tu te serviras du bâton de Ward, me dit-il. Il pourrait se révéler utile.

Désignant du menton les deux sacs rangés côte à côte, il ajouta :

– On laisse les sacs ici. On les reprendra quand on aura tué la sorcière.

Il semblait confiant et rempli d'énergie. Il finit de s'armer en puisant dans le stock : deux poignards et une matraque qu'il passa à sa ceinture. Je fus surpris de le voir prendre aussi un arc.

– J'étais plutôt bon tireur, autrefois, précisa-t-il devant mon regard sceptique. On dit que ça ne s'oublie jamais.

Il passa un carquois empli de flèches à son épaule et me chargea de l'arc. Typique !

– Bien ! Retournons à l'église ! On a une sorcière à capturer.

Ayant quitté la boutique, nous remontâmes la rue principale. J'aurais préféré me dissimuler discrètement dans l'ombre, mais ce n'était pas la manière de Johnson. Il avançait à grands pas au beau milieu de la rue, d'une démarche chaloupée, fier comme un coq, comme s'il mettait la sorcière au défi de l'attaquer. Je me demandai

combien de temps il lui faudrait pour répondre à la provocation.

Il me fit signe de me rapprocher de lui et, à ma grande surprise, me gratifia d'une forte claque sur l'épaule :

– Tu as bien agi, petit, en tuant cet horrible petit glouton ! Tu m'as sauvé la vie, je t'en remercie. Je doute que tu retournes au monastère, après tout ça. Il va te falloir un travail, et je pense avoir ce qu'il te faut. Je cherche un nouvel apprenti ; le poste est à toi, si ça te convient.

Je n'en revenais pas. J'avais toujours cru qu'il me considérerait comme un propre à rien.

– Je ne suis pas sûr d'être doué pour ça, objectai-je.

– Balivernes ! Tu étais le seul moine, dans ce monastère, à répondre à tous mes critères. Tu n'étais peut-être pas le meilleur copiste, mais tu possédais quelque chose de beaucoup plus important. Tu as pu constater à quel point il est dangereux de m'accompagner, et il te manque certaines compétences pour rester dans une relative sécurité face à l'obscur. Par chance, tu possèdes l'essentiel de ce qu'il faut à un apprenti épouvanteur. À l'époque où je cherchais un secrétaire, le prieur m'a assuré que c'était inscrit dans les archives du monastère : tu es le septième fils d'un septième fils.

Quand nous arrivâmes devant l'église, mille pensées tourbillonnaient dans ma tête. Je n'avais jamais eu connaissance d'être le septième fils d'un septième fils, mais plus j'y réfléchissais, plus la chose me semblait possible. Mon père venait d'une très nombreuse famille. De mon côté, j'avais trois grands frères, mais j'avais appris que, dans les premières années de son mariage, ma mère avait perdu plusieurs enfants, à leur naissance ou peu après. Elle n'en parlait jamais, ces souvenirs étaient trop douloureux, et je n'avais jamais su combien ils étaient. Peut-être était-ce tous des garçons ?

Si tel était le cas, cela me destinait à un seul et unique métier : celui d'épouvanteur. Je ne voulais plus être moine, et c'était sans doute mieux que de devenir fermier. Malgré tout, cette occupation se révélait des plus dangereuses.

Notre entrée dans l'église me ramena à l'instant présent. Bientôt, nous nous enfoncions dans les galeries de la deuxième crypte.

– À chaque embranchement, dis-je, j'ai pris à droite jusqu'à ce que je vous trouve, Tom Ward et vous. Comme ça, je savais pouvoir retrouver mon chemin au besoin.

Je passai sous silence la part prise par Saint Antoine dans cette décision. Je m'attendais à ce que Johnson me dise de la fermer et ne tienne pas compte de mon intervention. J'avais tort.

– J'étais inconscient quand on m'a transporté par ces tunnels, déclara-t-il. Je n'ai donc aucun souvenir du trajet. On va suivre ta suggestion, petit, elle est frappée au coin du bon sens.

Et c'est ce que nous fîmes. Nous entendîmes bientôt un bruit reconnaissable de succion et d'aspiration. Johnson entra dans la première salle, le bâton levé. Il y eut un cri strident. Quand j'entrai derrière lui, je vis qu'il avait déjà arraché l'horrible petit mangeur de cerveaux à son ignoble festin. Il le frappa ensuite à grands coups de sa lame d'argent jusqu'à ce qu'il se convulse dans une flaque de sang noir. Quelques secondes plus tard, il ne bougeait plus.

– Dommage qu'on n'ait trouvé ici qu'une seule de ces saletés, grommela-t-il. Mais on ne va pas tarder à en tuer d'autres.

Nous arrivâmes enfin dans la salle où les épouvanteurs avaient été enfermés. Elle était vide. Nous repartîmes donc en hâte le long des tunnels, en prenant toujours à droite. Les embranchements se succédaient, et je commençai à perdre courage. Tom Ward avait-il pu survivre aussi longtemps ? La situation me paraissait désespérée. Je craignais fort de le trouver déjà possédé, un mangeur de cerveaux installé dans son crâne vide et contrôlant ses mouvements. Sous l'emprise de la sorcière, il ne serait pas un ami, mais une menace de plus.

Il n'y avait plus de salles, rien que des galeries sans fin. Cependant, je remarquai des changements. Au début, les tunnels étaient vides. À présent, de multiples formes de vie y circulaient avec nous. Des rats gris à longue queue s'enfuyaient à notre approche. Des lézards verts filaient le long des murs, des chauves-souris nous frôlaient la tête. Sans compter les insectes rampants, volants, bourdonnants, qui se posaient sur chaque parcelle libre de notre peau. Et il faisait de plus en plus chaud.

C'était aussi inquiétant que pénible. Je commençais à craindre d'être entré dans quelque labyrinthe magique, soumis un sortilège qui nous obligerait à tourner en rond indéfiniment. Soudain, pourtant, nous atteignîmes le bout du tunnel. Un escalier de pierre montait devant nous. Mon soulagement se teinta aussitôt d'appréhension : quelle nouvelle monstruosité allions-nous découvrir ?

Johnson s'engagea aussitôt sur les marches et je le suivis de près. Je serrais de toutes mes forces l'arc et le bâton de Tom. Embarrassé par ce chargement, je prenais du retard. Je fus bientôt hors d'haleine. Cet

escalier n'en finissait pas. Étions-nous vraiment descendus si profond ?

Je m'attendais à entendre Johnson me crier de me dépêcher, agacé par ma lenteur. Or, quand sa voix retentit, c'était une exclamation de surprise et non une réprimande.

En haut de l'escalier, le ciel émettait toujours son étrange lueur rougeâtre. Quand j'émergeai aux côtés de Johnson, je marquai la même surprise.

Il y avait des arbres, d'une espèce inconnue dans le Comté, disposés en trois cercles concentriques. Ils entouraient un vaste bâtiment qui les dominait, d'une blancheur éclatante malgré la lumière rouge. Apparemment taillé dans le marbre, orné de hautes colonnes, il avait la majesté d'une cathédrale, quoique d'une architecture très différente. J'avais vu une image de ce genre dans un livre du monastère : c'était un temple comme on en trouve dans un pays appelé la Grèce.

De plus, il faisait beaucoup plus chaud qu'au moment où nous étions entrés dans l'église, beaucoup plus chaud même que pendant les meilleurs étés du Comté.

– Suis-je déjà venu ici ? s'interrogea Johnson à voix haute, visiblement aussi stupéfait que moi.

Il grommela je ne sais quoi, secoua la tête comme un ours harcelé par les mouches et reprit sa marche. Quand aux mouches, elles pullulaient sous les arbres en nuages bourdonnants, sans cesse en mouvement. Je me hâtai de suivre Johnson, et nous passâmes bientôt sous les branches du deuxième cercle d'arbres. À cet instant, une ombre noire traversa le ciel de gauche à droite. Quelque chose volait au-dessus de nos têtes.

Qu'est-ce que c'était ? Pas un oiseau, c'était trop grand. En tout cas, pas un oiseau du Comté. D'ailleurs, ça semblait dépourvu d'ailes. Mais étions-nous encore sur terre ? Quelles créatures infernales pouvaient bien vivre ici ?

Nous sortîmes à découvert, et la grande ombre vola alors droit vers nous. Johnson lâcha une exclamation. Ce que nous regardions ne pouvait pas exister.

J'avais acquis certaines compétences en matière de sorcières, je connaissais leur dangerosité, leurs caractéristiques. Mon savoir ne venait plus seulement des livres, j'en avais vu quelques-unes face à face. Toutes étaient des femmes, aussi surnoises que maléfiques. Elles se combattaient les unes les autres, et les braves gens du Comté souffraient de leurs exactions. D'une force et d'une vitesse incroyables, elles lançaient des sorts redoutables.

Il y avait pourtant une chose qu'elles ne savaient pas faire : aucune n'était capable de voler.

Or, celle-ci le pouvait. Je voyais à présent sa face concave se détacher contre le ciel rouge tandis qu'elle passait au-dessus de nos têtes, son œil de prédateur braqué sur nous.

Cette sorcière-là volait sur un balai.

L'IMMORTELLE

— asse-moi l'arc ! aboya Johnson en posant son bâton.

Je lui tendis le lourd objet avec des mains tremblantes. Il l'examina avant de lever de nouveau les yeux vers le ciel. La sorcière décrivait un large cercle, qui l'amènerait bientôt vers nous. Elle passerait sans doute juste au-dessus de nos têtes. Cette fois, elle pourrait nous balayer d'un sort.

Johnson sortit une flèche de son carquois. Il l'encocha, banda la corde et visa en suivant soigneusement le déplacement de sa cible. Il s'était vanté d'être bon tireur ; je me demandais si ce n'était pas une de ses rodomontades habituelles.

Ce ne l'était pas.

Il relâcha la corde. La flèche fila vers la sorcière en sifflant et se ficha dans son flanc. Elle poussa un cri et bascula de son balai, ses bras et ses jambes battant dans le vide tout le temps de sa chute comme des ailes brisées.

Le contact avec le sol fut violent. Personne n'aurait pu survivre à un tel choc. Mais Johnson me jeta l'arc, ramassa son bâton et courut vers le corps. J'entendis un *clic* : il avait relâché la lame d'argent. Si la sorcière n'était pas encore morte, il l'achèverait. Il ne prendrait aucun risque. Et il avait raison.

À l'instant où il arrivait, la sorcière se releva et tira sur la flèche pour l'arracher de sa hanche. La douleur lui tordait le visage, son sang inondait le sol.

Johnson ne montra aucune pitié, et je n'aurais pu l'en blâmer. Car, bien que blessée et provisoirement affaiblie, cette créature se remettrait sans doute rapidement. Je n'avais pas oublié le sang et la chair de malheureuses victimes humaines inconnues dont j'avais vu ses familiers se repaître. Ni l'explosion de magie noire qui nous avait balayés au moment où Johnson et moi nous échappions de son antre. Non. C'était un redoutable prédateur, on ne pouvait pas lui laisser la vie.

Johnson la frappa de sa lame au moins à six reprises. Elle se convulsa un long moment ; enfin, elle retomba, inerte.

Cette mise à mort avait été un spectacle éprouvant ; du moins étions-nous hors de danger. J'en ressentis un immense soulagement. C'était fini, la sorcière était vaincue, nous pouvions repartir à la recherche de Tom Ward dans une relative sécurité. Johnson semblait en être persuadé lui aussi.

Nous avions tort.

Alors qu'il revenait vers moi, un sourire satisfait sur le visage, un craquement terrible retentit.

Nous nous retournâmes. Le haut du crâne de la morte s'était ouvert. Il ne contenait pas un cerveau mais l'un des ignobles petits familiers. La sorcière avait été possédée !

La créature s'enfuit de toute la vitesse de ses pattes. Mais Johnson fut plus rapide qu'elle. Il la rattrapa en exécutant de nouveau sa danse d'ours. Soudain, le mangeur de cerveaux s'arrêta, vira sur lui-même et cria d'une étrange voix étranglée :

– Pitié ! Pitié !

C'était un mot dont l'épouvanteur ignorait la signification. Il embrocha la bête avec la pointe de sa lame, la retira et frappa encore deux fois, jusqu'à ce que sa victime retombe, inerte, dans une flaque de sang.

Il revint alors vers moi, l'air perplexe.

– Je ne sais pas très bien à quoi nous avons affaire, reconnut-il. La sorcière n'est sûrement pas notre seul adversaire. Y a-t-il un esprit maléfique derrière tout ça ou ces mangeurs de cerveaux agissent-ils pour leur propre compte ? La situation est totalement nouvelle, et je n'aime pas du tout l'aspect de ce bâtiment.

Il désigna l'édifice en marbre blanc :

– Il m'évoque la Grèce, j'ai vu quelque chose de semblable quand j'étais gamin. Je t'ai parlé de la sorcière qui m'avait transformé en

cochon ? Eh bien, elle vivait dans un temple païen comme celui-là. Ça ne peut pas être la même, le vieux Gregory l'a tuée ; c'est peut-être une entité de la même espèce.

Johnson avait prétendu avoir tué *lui-même* cette sorcière, exagérant ses propres prouesses, comme d'habitude. Je me gardai néanmoins de le lui rappeler, ce n'était pas le moment. Je repensai alors à l'étrange fillette que j'avais rencontrée deux fois dans la boutique.

– Le géant et la sorcière étaient tous les deux possédés par des familiers, dis-je, réfléchissant à haute voix. Mais cette petite fille dont je vous ai parlé ? On m'a fait remarquer que j'étais trop petit pour abriter un de ces mangeurs de cerveaux. Elle est sûrement trop petite elle aussi, non ? Qui qu'elle soit, elle n'est pas possédée. Alors, quel est son rôle ?

– Ma foi, la réponse pourrait se trouver quelque part là-dedans, déclara Johnson en désignant de nouveau le temple.

Je soupirai. Il avait sûrement raison.

J'avais un mauvais pressentiment en approchant des sept piliers de marbre qui formaient la colonnade. Au-delà, l'obscurité régnait. C'était un temple païen, abritant peut-être un démon ou quelque divinité maléfique ; pas un endroit pour un jeune moine, en tout cas.

Johnson s'arrêta face aux deux colonnes centrales. Je distinguais un bourdonnement d'insectes ainsi que des glissements et des tapotements à l'intérieur du bâtiment. Je sentais aussi une présence en attente, tout au fond. Un dangereux prédateur.

Avant que j'aie pu mettre des mots sur mes craintes, Johnson s'avança. Je n'avais pas le choix ; je le suivis.

Nous fûmes bientôt plongés dans le noir complet. Je me dirigeai en me fiant au bruit des bottes de Johnson sur les dalles. J'entendais aussi parfois des bourdonnements, tout près de mon oreille ; pourtant, les mouches semblaient moins nombreuses. Sans doute à cause des araignées. Je ne les voyais pas – il faisait trop sombre – mais je sentais leurs toiles. Elles pendaient des hauteurs comme des rideaux, il était impossible de ne pas les toucher. Chargé du sac et de l'arc, je ne pouvais pas les écarter. Devant moi, j'entendais Johnson jurer et marmonner.

Soudain, une lumière brilla devant nous. Nous avions atteint le fond du temple. Une unique torche était accrochée au mur le plus éloigné. En dessous, sous un dais de marbre blanc, il y avait un trône en marbre noir garni d'un coussin rouge. Une petite silhouette était perchée dessus.

Grâce à la torche, je voyais à présent les toiles grises qui pendaient plusieurs pieds au-dessus de nos têtes, sur lesquelles de grosses araignées couraient se jeter sur les mouches prises au piège.

En approchant, je reconnus la fillette aux cheveux rouges, exactement assortis à la couleur du coussin. Elle portait une longue robe pourpre, beaucoup trop grande pour elle, dont les plis recouvraient ses chaussures et cascadaient jusqu'au sol.

Haussant les sourcils, elle m'adressa un sourire narquois :

– Encore toi, moine ? Qu'est-ce que tu veux, cette fois ?

– Je veux Tom Ward, répondis-je. Je veux que tu me montres où il est.

Elle se tourna vers Johnson, les yeux plissés :

– Et toi, Épouvanteur ?

La question était posée avec insolence, et je sentis mon compagnon se hérissier. J'aurais voulu le mettre en garde : ce n'était certainement pas une enfant ordinaire.

Mais il fit un pas vers le trône :

– Ne me parle pas sur ce ton, gamine ! gronda-t-il. Je ne sais pas qui tu es, ce que tu fais là ni à quoi tu joues, mais montre-nous où est Tom Ward, et on s'en va.

– *Toi*, ne me parle pas sur ce ton, répliqua-t-elle d'une voix irritée. Ici, c'est mon domaine, et tout y est possible. Il s'y passe ce que je veux. Nous nous sommes déjà rencontrés, espèce de vieux fou ! Tu n'étais qu'un gamin alors. Mais j'ai une bonne mémoire ; je n'oublie rien et je ne pardonne rien.

Johnson s'apprêtait à riposter vertement. Il n'émit qu'un couinement aigu suivi d'un reniflement. Je l'avais souvent entendu renifler, mais, là, c'était différent. C'était un son animal, qui ne pouvait pas sortir d'une bouche humaine. Je le regardai, stupéfait. Son visage se déformait, son nez s'épaississait.

Ce changement était accompagné de craquements, de déchirements, comme si la chair, les os et les cartilages se déplaçaient. Son nez devenait un groin humide, ses yeux semblaient rapetisser dans ses joues gonflées. Son visage était déjà plus porcin qu'humain.

Je jetai un regard d'effroi à la fillette. La sorcière possédée qui volait sur un balai, cette métamorphose... C'était les manifestations d'un immense pouvoir. Jusque-là, j'avais compté aveuglément sur Alice, certain que, si les choses tournaient mal, elle nous sauverait. Je

mesurais à présent l'étendue de ma naïveté. Alice ne saurait pas affronter une magie aussi infernale.

Puis l'espoir me revint. Cette magie ne fonctionnait peut-être qu'ici, dans ce monde parallèle. Si la sorcière entrait dans le nôtre, peut-être serait-elle plus vulnérable. Ça valait le coup d'essayer. Je devais nous faire sortir de ce temple. C'était notre seule chance de survie.

Johnson avait lâché son bâton. À quatre pattes, il reniflait le sol en bavant.

Paniqué à l'idée d'être transformé à mon tour, je repris vite la parole, sans réussir à contenir les tremblements de ma voix :

– L'Épouvanteur m'a raconté que, dans sa jeunesse, une redoutable sorcière l'avait transformé en cochon. C'était vous ?

Je constatai soudain que les jambes de la fillette s'étaient allongées, le bout de ses souliers pointus dépassait à présent de dessous sa robe. Son corps s'étoffait, ses traits devenaient plus matures. Quelques instants plus tard, c'était une femme qui se tenait assise devant moi. Si elle avait toujours les cheveux rouges et les yeux verts, son apparence tout entière avait changé.

– Je ne suis pas une simple sorcière, moine, me tança-t-elle. Je suis une déesse, l'une des plus puissantes habitantes de l'obscur. Il est vrai que, lors de ma première rencontre avec Johnson, j'avais pris possession du corps d'une sorcière. Quand elle est morte, tuée par John Gregory, je fus éjectée de ce corps. Cet épouvanteur était vraiment une écharde dans la chair de l'obscur. Finalement, il est mort lui aussi, bien que deux de ses apprentis, Johnson et Ward, aient continué de nous importuner... du moins jusqu'à aujourd'hui.

Avançant les lèvres, elle cracha sur le sol, juste à côté de la tête de Johnson. Il s'approcha, et lécha le crachat du bout de sa langue rose.

– Lamentable, non ? fit-elle en se levant.

Au même instant, une longue lance se matérialisa dans ses mains. Sa pointe acérée étincelait dans la lumière de la torche. Elle l'enfonça soudain dans l'épaule droite de Johnson et fourragea méchamment dans les chairs.

Avec des cris de cochon qu'on égorge, il se mit à courir en rond, toujours à quatre pattes. Le sang imprégnait déjà le tissu de sa veste.

– Voilà ton châtiment pour avoir détruit ma créature ! s'exclama la déesse.

Détournant le regard du pauvre Épouvanteur, je la fixai sans rien dire. De qui parlait-elle ? De la sorcière que Johnson avait tuée ?

Comme le prier et l'Inquisiteur, cette entité cruelle cherchait à éradiquer les épouvanteurs du Comté. Qu'avaient-ils donc de si particulier, pour que les serviteurs du Ciel et ceux de l'Enfer se liguent ainsi contre eux ?

– Désires-tu toujours rencontrer l'autre épouvanteur du nom de Ward ? me demanda-t-elle.

– Oui, répondis-je avec une lueur d'espoir.

J'avais les plumes qu'Alice m'avait confiées. Si j'étais assez près de Tom, j'aurais une chance de les toucher, lui et Johnson, et d'utiliser le sortilège qui nous sortirait de ce terrifiant entremonde.

Un personnage encapuchonné entra d'une démarche traînante dans la lumière de la torche.

Je compris qu'il se tenait là, dans l'ombre, depuis le début, écoutant notre conversation. Il s'approcha, presque à portée de main, et repoussa son capuchon.

C'était Tom Ward.

Il me regardait avec une expression indéfinissable. Ses yeux étaient vides, comme vitreux. Il s'agenouilla aux pieds de la déesse, qui lui posa une main sur la tête en me souriant.

Soudain, elle l'empoigna par les cheveux, et tira violemment en arrière. Le sommet du crâne de Tom se souleva. Son cerveau n'était plus là, remplacé par un de ces ignobles petits familiers.

Nous étions arrivés trop tard.

LE MAGE

Je contemplai ce spectacle avec autant d'horreur que de chagrin. Laissant tomber l'arc et le bâton, j'enfonçai une main dans ma poche et refermai mes doigts sur les plumes. Je pouvais nous faire sortir d'ici, Johnson et moi, mais l'idée de me présenter devant Alice, porteur d'une aussi terrible nouvelle, m'était insupportable.

– En voilà un qui ne me causera plus d'ennuis, railla la déesse.

– Pauvre Tom, murmurai-je. Il ne méritait pas ça.

– En es-tu sûr ? reprit-elle avec une moue méprisante.

Elle remplaça le sommet du crâne, faisant disparaître la hideuse petite créature qui l'occupait.

– Quel autre destin pouvais-je réserver à un ennemi de l'obscur, qui a osé défier une déesse ? Mais ne te désole pas, petit moine ! Dans mon domaine, les apparences sont parfois trompeuses. Regarde encore !

Je fixai le visage de Tom, qui commençait à se contracter. Il battait des paupières, sa bouche se déformait, ses traits se modifiaient. Bientôt ce n'était plus lui mais un homme âgé, aux cheveux gris, aux joues creuses, à la lèvre ornée d'une fine moustache blanche.

– Je te présente M. Batley, l'épicier, déclara la déesse. Ses migraines le faisaient souffrir, maintenant il se sent beaucoup mieux, et il ne vieillira plus.

Avec un sourire torve, elle ajouta :

– Bien sûr, il n'est plus tout à fait lui-même.

C'était une triste vérité. M. Batley n'existait plus, possédé désormais par un mangeur de cerveaux. J'étais empli de compassion pour le pauvre homme, et en même temps incroyablement soulagé que ce ne soit pas Tom. Cette divinité avait le goût du jeu, mon angoisse l'avait bien divertie.

– Suis-moi, jeune moine, ordonna-t-elle alors.

Et elle s'enfonça dans l'obscurité.

J'hésitai. Johnson continuait à renifler le sol et léchait le sang coulant de son épaule. Je ne voulais pas le laisser dans cet état.

– Si tu veux revoir Ward, lança la déesse d'un ton impérieux, suis-moi *maintenant* ! Après, ce sera trop tard.

Cette fois, je m'enfonçai derrière elle dans les ténèbres. En dépit de sa blessure, Johnson ne semblait pas en danger immédiat, et, à en croire la déesse, il n'en allait pas de même pour Tom. D'ailleurs, il me fallait réunir les deux épouvanteurs si je voulais utiliser les plumes magiques. Il ne me restait qu'à espérer que je reviendrais dans cette salle avec Tom.

Le noir était si complet que je ne voyais même pas ma main. J'entendais devant moi le claquement des souliers de la déesse sur les dalles. Tout en marchant, je percevais une odeur déplaisante, de plus en plus forte à chaque pas. C'était pire que des latrines. Soudain, la lumière se fit, et je m'arrêtai net.

Devant moi s'étendait une longue table, recouverte d'une nappe d'un blanc immaculé. Trois grosses chandelles noires, dans leurs chandeliers d'or, éclairaient des plats chargés de fruits et de viande froide. Une marmite semblait contenir un ragoût fumant.

Il y avait trois chaises, une à l'extrémité de la table, les deux autres se faisant face. Tom était assis sur l'une d'elles. Ses mains reposaient sur la nappe, les paumes en bas. Mais son visage avait quelque chose de bizarre. Je m'approchai d'un pas, et reculai aussitôt, horrifié.

Il n'avait plus ni yeux ni bouche, pas même une trace de lèvres, rien qu'une surface de peau lisse du haut du nez jusqu'au menton.

– Tom ! Tom ! appelai-je.

Il ne répondit pas et resta immobile ; au léger mouvement de sa poitrine, je voyais qu'au moins il respirait.

– Il est plongé dans un profond sommeil sans rêve, et sera incapable de dîner avec nous, déclara la déesse en s'asseyant au bout de la table.

Elle n'avait plus sa lance. L'avait-elle jetée quelque part dans l'obscurité ?

Elle posa sur moi un regard empli de cruauté :

– Le mal qui l'atteint n'est *pas encore* définitif, aussi ne t'inquiète pas. Assieds-toi et goûte cette viande. Elle est succulente.

Comme engourdi, les yeux toujours fixés sur Tom, je m'assis. La déesse commença à se servir, puis elle remplit mon assiette de ragoût.

Je flairai la nourriture, me demandant de quoi il s'agissait. La forte odeur de latrines m'empêchait de bien sentir. Je me rappelai les familiers en train de laper le sang de leurs victimes. Peut-être était-ce de la chair humaine ? J'en frémisais d'horreur.

– Mange, ça va refroidir, me pressa mon hôtesse.

Je n'osais pas lui opposer un refus direct de peur d'éveiller sa colère ; je ne voulais pas non plus prendre le risque de goûter à cette viande. Je fis donc une tentative de diversion en posant une question :

– Pourquoi avez-vous pris l'apparence d'une petite fille ?

– Pourquoi pas ? répliqua-t-elle. Voir le monde avec les yeux d'une enfant, toujours prête à s'émerveiller, quoi de mieux ? Et quel meilleur moyen de dissimuler ses capacités ? Il est toujours préférable de laisser les autres vous sous-estimer.

Les bras de la déesse étaient nus, et sa robe pourpre lui dégageait à présent les épaules, révélant largement sa chair. D'étranges mouvements attirèrent mon attention. Je les observai discrètement du coin de l'œil. On aurait dit que des vers ou des serpents remuaient sous sa peau d'albâtre. La déesse grouillait d'une vie interne, des reptiles parcouraient ses veines et ses artères, des parasites nageaient dans son sang d'immortelle.

Elle jeta un regard vers mon assiette, mais, avant qu'elle ait parlé, je posai une autre question :

– Pourquoi avez-vous tué M. Batley ?

Elle posa ses mains l'une contre l'autre :

– C'était un tel imbécile, si infatué de sa personne, si coquet, toujours à se coiffer et à lisser sa moustache ridicule ! Et les mortels ne vivent pas longtemps. Quand il est devenu vieux et que je ne l'ai plus trouvé attirant, j'ai mis un terme à notre relation. J'ai aimé M. Batley autrefois. Mais je n'ai jamais eu de chance avec les hommes. Ils m'ont toujours profondément déçue.

Je ne savais plus quoi dire. Elle fixait mon assiette en fronçant les

sourcils.

Puis elle me lança un regard furieux :

– Les hommes sont extrêmement stupides, tu ne crois pas ?

Non, je n'étais pas de cet avis. Il y avait dans le monde *certain*s hommes stupides et *certain*es femmes tout aussi stupides. Toutefois, je pensai préférable de ne pas la contrarier.

Je remarquais maintenant un mouvement dans ses cheveux. Je crus distinguer de toutes petites mites rouges au milieu de ses tresses rouges. Était-ce ces minuscules parcelles de vie qui donnaient à sa chevelure cette couleur écarlate ?

– J'habitais ce village il y a longtemps, à l'époque de sa prospérité, continua-t-elle. J'y ai été heureuse. Je contrôlais mes besoins particuliers. J'ai tout de même fini par m'ennuyer. L'ennui est le pire ennemi des Immortels. Quand M. Batley a découvert que j'utilisais mes familiers pour posséder ses amis et ses voisins, il s'est montré très mécontent. Je n'ai pas supporté ses jérémiades. Je l'ai donc affligé de migraines, et à présent il n'a plus aucune raison de me houspiller. Tout est bien qui finit bien, n'est-ce pas ?...

Avant qu'elle ne reprenne la parole, je voulus assouvir ma curiosité :

– Cette sorcière à face de lune était vraiment très bizarre. Elle me rappelait une illustration d'un livre pour enfants que je recopiais...

– En effet, moine. Je l'ai créée ainsi parce que ça me plaisait. Je l'ai modelée dans un mélange d'argile et de sang. Puis je lui ai insufflé la vie avant de la placer dans une histoire que j'ai rendue vivante. Toute vie est un récit, quand tu y songes, même s'il peut s'égarer dans de multiples directions. Cependant, une déesse a le pouvoir de fabriquer une histoire à son goût. J'avais imaginé la sorcière selon mon idée. Malheureusement, au fil du temps, elle a cherché à m'échapper. Je l'ai donc affligée elle aussi de migraines, et elle s'est pliée à ma volonté. J'obtiens toujours ce que je veux. Maintenant, assez de questions ! Mange, moine ! Je ne te le redirai pas.

Ma répugnance tournant à la colère, je repoussai l'assiette en criant :

– Qu'est-ce que c'est que cette viande ?

Elle haussa les épaules :

– Quelle importance, puisque cette créature est morte ? Pourquoi la laisser perdre ? La chair humaine a presque le même goût que la viande de porc.

Elle enfourna une grosse bouchée et se mit à la mâcher avec appétit.

La bile me remonta dans la gorge et je faillis vomir.

Mon expression écœurée la fit sourire :

– Eh bien, puisque tu refuses de manger, tu peux t'en aller. Après tout, il suffit que tu tires les deux plumes que tu caches dans ta poche et que tu les sépares.

Elle connaissait donc l'existence des plumes depuis le début ! Avait-elle lu dans mon esprit ? Puis je me souvins que la sorcière au profil de lune avait assisté à notre évasion, la dernière fois. La déesse avait compris qu'on avait fait usage de magie. Sans doute connaissait-elle ce sortilège.

Son sourire s'élargit :

– Il vaudrait mieux que tu partes tout de suite...

– Je ne partirai qu'avec les deux épouvanteurs, répliquai-je.

– Tu les emmèneras avec toi, fit-elle d'un air narquois. Mais à une condition : qu'Alice Deane me donne ce que je veux...

Elle marqua une pause, comme pour me laisser le temps de l'interroger. Mais j'étais sous le choc. Cette déesse n'ignorait donc rien de ce qui se passait dans notre monde ? Elle connaissait Alice ! Que voulait-elle obtenir d'elle ?

Lasse d'attendre, elle reprit :

– Si elle me donne son enfant, je vous laisserai libre tous les trois.

– Son enfant ? répétai-je, stupéfait.

– Oui, son enfant. Tu es sourd ?

– Que voulez-vous faire de son enfant ?

– Tu poses trop de questions, petit moine ! Je suis sûre qu'Alice Deane comprendra pourquoi je me suis donné tant de mal afin que son enfant tombe entre mes mains. J'ai besoin du sang qui court dans ses veines minuscules. Un sang si exquis ! Le plus important, c'est l'hérédité. Une mère si spéciale et un père d'une lignée si extraordinaire ! Ce sang est unique, il est la clé d'une infinité de pouvoirs ! Va, maintenant ! Et porte mon message à Alice Deane !

J'eus un instant d'hésitation. Pouvais-je courir jusqu'à Tom et repartir au moins avec lui ? Tandis que je tergiversais, la colère envahissait la déesse. Les bêtes qui grouillaient sous sa peau lui gonflaient les lèvres et lui creusaient les yeux.

– Fais ce que je te dis ou meurs ici, mis en pièces par mes petits compagnons ! siffla-t-elle.

Un grognement s'éleva derrière elle, et deux yeux flamboyèrent dans l'obscurité. Je vis apparaître la tête d'un énorme chat, aussi grand que la déesse, au pelage rayé de noir et de blanc. Il rugit, et sa gueule grande ouverte déversa sur moi une haleine fétide. Je sus alors d'où venait cette odeur de purin. Deux autres rugissements retentirent dans mon dos.

– J'appelle mes petits compagnons « les Mages », parce qu'ils ont été tous les trois, jadis, des rois qui maintenaient leurs malheureux sujets sous leur tyrannie. Je leur ai donné un aspect qui convient mieux à leur nature perverse, et ils sont à mon service. Si je les lançais sur toi, ce serait très distrayant. Ils sont si imprévisibles ! Ils joueraient avec toi comme un chat avec une souris, savourant ta souffrance jusqu'à ce que le jeu finisse par les ennuyer. Ils te dépèceraient alors à coups de pattes, ou bien ils t'ouvriraient la gorge et te laisseraient agoniser, étouffant et perdant ton sang par saccades. Ou bien peut-être se montreraient-ils compatissants. C'est rare, mais ça arrive. La pitié procure une mort rapide. Ils saisiraient ta tête entre leurs mâchoires puissantes, et ton crâne serait broyé comme un œuf. C'est répugnant mais très efficace...

Ma main tremblait si fort que je n'arrivais pas à la glisser dans ma poche.

La déesse semblait s'amuser de ma terreur :

– Encore une chose, petit moine. Assure-toi qu'Alice sache bien qui je suis. Je m'appelle Circé, je suis de la caste des Anciens Dieux. Quand elle entendra mon nom, elle saura qu'il vaut mieux se plier à ma volonté.

Voyant que ma main tremblante n'arrivait pas à entrer dans ma poche, la déesse éclata de rire en renversant la tête. Puis, avec un sifflement de fureur, elle pointa l'index vers moi. Il y eut un éclair aveuglant. Une brûlure intense me parcourut les veines sous le souffle de la magie.

Puis les ténèbres se refermèrent sur moi.

Ma dernière pensée fut que j'étais mort.

UN AN ET UN JOUR

La déesse ne m'avait pas tué. Impatentée, elle avait simplement utilisé sa propre magie pour m'envoyer porter son message.

La journée tirait à sa fin, le soleil descendait déjà à l'ouest. Je me retrouvai par terre, sur le seuil de la boutique, dans le village abandonné. Le temps avait dû s'écouler à un rythme différent dans le monde de Circé. Là-bas, c'était encore la nuit. Ici, il faisait beaucoup plus froid que dans le temple. Je respirai une odeur de fumée, annonciatrice de l'automne et du long hiver qui suivrait.

Je me remis péniblement sur mes pieds et remontai la pente de la colline pour rejoindre Alice. Si j'avais échappé au repaire de la déesse, je laissais les deux épouvanteurs entre ses mains impitoyables. Et je devais à présent porter cette terrible nouvelle à Alice.

Elle avait allumé un feu ; je m'assis devant, les jambes croisées. Sans quitter les flammes des yeux, je relatai d'une voix tremblante l'essentiel de ce qui était arrivé. Je racontai la métamorphose de Johnson, passant sous silence la façon dont Circé m'avait fait croire que Tom avait été la victime d'un mangeur de cerveaux. C'était trop perturbant. Je ne décrivis pas non plus le nouveau visage de Tom, sans yeux ni bouche. Je dis seulement qu'il était endormi. Circé ne m'avait-elle pas assuré que cet état n'était pas définitif ? Il me restait à espérer qu'elle n'avait pas menti. Enfin, je livrai à Alice le message de la déesse.

Tandis que je parlais, elle marchait de long en large, Tilda serrée contre sa poitrine. Elle écoutait sans rien dire. Elle écoutait et elle pleurait.

– Que vas-tu faire ? demandai-je après avoir achevé mon récit.

Elle lâcha un sanglot avant de s'arrêter pour me faire face :

– Circé est une déesse aussi cruelle que redoutable. Sa magie est plus forte que la mienne. Elle joue avec les humains, elle s'amuse souvent à les changer en animaux, comme ses trois Mages. Mais jamais je ne lui livrerai Tilda. J'ai beau aimer Tom plus que ma vie, je ne pourrai jamais faire ça. Le premier devoir d'une mère n'est-il pas de protéger son enfant ? Cependant... Il y a peut-être encore un moyen de sauver Tom et Johnson. Ce sera au prix d'un terrible sacrifice. Mais, oui, il reste peut-être une chance. Toutefois, rien ne sera possible avant la tombée de la nuit.

Alice poursuivit un moment ses allers et retours en marmonnant des mots indistincts, jusqu'à ce que le feu soit réduit à des braises rougeoyantes. Elle s'assit alors en face de moi, berçant toujours Tilda dans ses bras. Et nous regardâmes tous deux la lumière baisser en écoutant les soupirs du vent dans les branches.

– Je suis heureuse que tu n'aies pas touché à la nourriture que Circé t'a offerte, dit-elle enfin.

– J'ai pensé que c'était de la chair humaine. Estelle cannibale ?

Alice hocha la tête :

– Elle l'est. Elle préfère ce goût à celui du porc. Elle se plaît à offrir un repas à ses hôtes. On dit que ceux qui ont partagé une fois son dîner sont condamnés à recommencer un jour. Et, ce jour-là, c'est leur propre chair qui mijote dans la marmite. Il y a peut-être là-dedans une part de vérité. De toute façon, il est dangereux de goûter aux mets offerts par Circé. Je suis heureuse que tu aies refusé, Wulf.

Dans le silence qui suivit, je mesurai la chance que j'avais eue de m'en sortir.

– Tu attends quelque chose ? murmurai-je.

– J'attends *quelqu'un*. Tu n'auras rien à craindre, Wulf. Tiens seulement ta langue, et tout ira bien.

Elle tira un objet de sa poche et souffla dessus à trois reprises. Puis elle chantonna à voix si basse que les mots étaient inaudibles. Je ne voyais pas bien ce qu'elle tenait, jusqu'à ce que les braises se reflètent dessus un bref instant : c'était un miroir.

Il faisait de plus en plus sombre ; le feu était presque éteint. Une chouette hulula au loin, puis il se fit un grand calme. Le vent lui-même se tut. On aurait dit que toute la Terre retenait son souffle.

Une haute silhouette sortit alors des ténèbres et marcha vers le feu, sans faire aucun bruit. Les braises mourantes ne produisaient plus qu'une faible lueur, mais l'être qui approchait semblait générer sa propre lumière, et je distinguais chaque terrible détail. C'était une femme, d'apparence plus démoniaque qu'humaine, aux cheveux noirs, à l'allure de guerrière. Sa jupe s'ouvrait au milieu, et chaque pan était noué à une de ses cuisses. Elle portait un collier d'ossements blanchis, et des lanières entrecroisées sur sa poitrine retenaient les fourreaux de ses multiples armes.

– J'ai besoin de ton aide, Grimalkin, l'interpella Alice par-dessus le feu. Ma situation est désespérée.

À ce nom – *Grimalkin* – mon cœur fit un bond. Tom m'avait parlé d'elle : c'était la tueuse du clan Malkin, avec qui il s'était allié pour combattre leurs ennemis communs. Il m'avait dit aussi qu'elle était morte. Était-il possible que ce soit elle ? Les morts pouvaient-ils revenir et arpenter la Terre, en chair et en os ? L'Église prétendait que non. Mais je savais combien l'Église pouvait se tromper.

Le regard de Grimalkin passa d'Alice à moi, et un frisson me courut le long du dos.

Quand elle parla, je découvris sa bouche effroyable, aux dents limées en pointe. Et le timbre de sa voix était à peine humain.

Je ferai ce que je pourrai, ma fille. Suis-moi !

Elle pivota et s'enfonça dans l'ombre. Alice la suivit, Tilda dans ses bras.

Leur absence fut de courte durée. Quand elles revinrent, elles s'arrêtèrent à quelques pas du feu.

Adieu, dit Grimalkin. Dans un an et un jour, je viendrai te chercher. Si tu es encore en vie, nous conclurons notre affaire.

– Et si je suis morte ? demanda Alice.

Alors, je ferai le plus de provisions possible.

– C'est assez, je suis satisfaite, dit Alice. Merci pour ton aide !

Grimalkin s'enfonça de nouveau dans les ténèbres, et Alice vint vers moi. À ses traits contractés, je sus qu'elle avait pris sa décision.

– Sois courageux, Wulf, dit-elle avec un sourire crispé. Je suis désolée, tu vas retourner dans l'entremonde pour la quatrième fois. Mais ne t'inquiète pas, je serai à tes côtés.

– Tout de suite ? demandai-je en sautant sur mes pieds.

– Oui. Nous devons délivrer Tom et Johnson, n'est-ce pas ?

Et elle se dirigea vers le bois.

Avait-elle l'intention de livrer Tilda à Circé ? Et ses déclarations sur le devoir d'une mère de protéger son enfant ? C'était une question trop effrayante pour que j'ose la poser. Au lieu de ça, je l'interrogeai sur Grimalkin. Était-elle vraiment une tueuse ?

Alice hocha la tête sans me regarder. Elle paraissait distraite, plongée dans de profondes pensées.

– Tom disait qu'elle était morte...

Nous étions sous les arbres, à présent. Alice se tourna vers moi :

– Oui, Wulf, elle est morte. Elle a succombé en combattant un dieu et son âme est tombée dans l'obscur...

– En Enfer ? l'interrompis-je.

– Appelle-le comme tu voudras. C'est le lieu où les sorcières vont après leur mort, elles et tous ceux qui ont servi l'obscur, avec les Anciens Dieux et toutes sortes de démons. Certains de ces démons et de ces Anciens Dieux sont capables de quitter l'obscur un court moment, mais ils y restent attachés. Malgré toute sa puissance, Circé y est liée elle aussi. C'est pourquoi elle a créé cet entremonde. Elle peut ainsi chasser les humains, c'est une de ses activités préférées.

– Et Grimalkin ? Elle peut quitter l'obscur ?

– Oui, brièvement. Mais, ne possédant pas d'entremonde, elle ne peut revenir que pendant les heures nocturnes. La lumière du soleil la détruirait. De son vivant, c'était une guerrière redoutable. Morte, elle est toujours aussi dangereuse. Je me suis alliée avec elle, moi aussi, autrefois. Et je lui ai demandé son aide, cette nuit.

– Elle pourra vaincre Circé ?

Alice secoua la tête :

– Ce n'est pas sûr et mieux vaut ne pas essayer. Circé est très vieille et très puissante. Quant à mes propres forces, je ne m'y fierai pas. La plus talentueuse des sorcières ne fait pas le poids face à une telle divinité. Viens, maintenant ! Conduis-moi à Circé, et je ferai ce qui doit être fait.

Le temps des larmes était passé. Le visage d'Alice n'affichait plus qu'une détermination farouche. Elle portait son enfant à la déesse.

Pour la troisième fois, je marchai vers l'entremonde.

DES GRIFFES VERTES

Le cœur lourd, je conduisis Alice vers le temple. J'appréhendais cette rencontre. Alice avait-elle vraiment l'intention de sacrifier son bébé, de troquer la liberté de Tom et de Johnson contre la vie de Tilda ? Ou allait-elle combattre la déesse, sa magie affrontant une autre magie, même si elle doutait de ses chances de victoire ?

Dès notre entrée dans le village, le ciel changea. Les étoiles disparurent, laissant place à l'inquiétante lueur rouge qui baignait le monde de Circé. Suivi d'Alice, je marchai jusqu'à l'église, descendis par l'escalier de la crypte jusque dans le dédale sans fin des tunnels souterrains.

Nous avançons rapidement tout en examinant prudemment chaque salle qui se présentait. Nous ne vîmes aucune créature au service de la déesse. Nous montâmes enfin les dernières marches qui menaient à l'extérieur du triple cercle d'arbres entourant le temple. Je remarquai à nouveau le bourdonnement d'insectes et la chaleur insolite. Cette chaleur, ajoutée à l'effort et à la peur, me faisait transpirer.

Nous passâmes devant la sorcière morte avec son crâne ouvert et le petit familial sanglant, gisant sur l'herbe.

Alice haussa les sourcils :

– C'est l'œuvre de Johnson ?

– La sorcière volait sur un balai. Il l'a transpercée d'une flèche, expliquai-je.

– Nous n'aurions jamais dû sous-estimer cet homme, fit Alice en

secouant la tête. Ne sous-estimons pas Circé non plus ! Nous sommes ici dans son repaire, le lieu où elle rend possible l'impossible, comme de faire voler une sorcière possédée. Notre entreprise est des plus dangereuses.

Je ne comprenais toujours pas en quoi consistait cette entreprise, mais ce n'était pas le moment de perturber Alice avec mes questions. Elle devait avant tout se concentrer sur son plan.

Ayant franchi les cercles d'arbres, nous nous arrê tâmes enfin devant la colonnade. On ne distinguait, à travers les piliers de marbre, que des ténèbres chargées de menaces.

– Je ne suis pas sûr de retrouver l'endroit où Tom était assis, dis-je. Le chemin m'a paru long, c'était sans doute tout au fond du temple.

– Nous trouverons ce que nous cherchons où que nous allions, n'en doute pas, Wulf, déclara Alice. Circé viendra à notre rencontre. Alors, à partir de maintenant, reste derrière moi ! C'est à mon tour de marcher en tête. Et, quoi que je t'ordonne, fais-le aussitôt sans poser de question. Nous n'aurons que quelques secondes pour agir et nous échapper. N'essaye pas d'intervenir en quoi que ce soit. Ta vie en dépend, nos vies à tous en dépendent ; tu as compris ?

– Oui.

– Alors, suis-moi !

Nous nous enfonçâmes dans l'obscurité. Alice progressait à pas lents et assurés, serrant Tilda d'un geste protecteur. Je ne la quittai pas d'une semelle. Une forme blanche surgie de l'ombre me causa un bref effroi. Ce n'était qu'une sculpture de marbre posée sur un socle, une tête de femme dont la chevelure était faite de serpents ondulants. Sur un autre socle se dressait un buste massif, aux bras et à la poitrine musculeux, doté d'une tête de taureau. Représentaient-ils des démons ?

Je distinguai alors, loin devant nous, des chandelles aux flammes vacillantes, tandis que me parvenait de nouveau une forte odeur de purin. Les chats géants devaient être dans les parages.

Cette fois, il n'y avait pas de table dressée pour nous. Circé occupait l'imposant trône noir, un sourire jubilatoire sur le visage. Les deux épouvanteurs étaient assis sur le sol dallé, à cinq pas du trône, leur sac et leur bâton à leurs côtés.

Tom avait retrouvé sa bouche et ses yeux, mais il semblait totalement hébété, tout comme Johnson, dont la veste était maculée de sang séché. Du moins, sa blessure à l'épaule ne saignait plus, et son visage était de nouveau humain.

Puis je sentis mes jambes trembler de terreur en découvrant les trois chats géants, allongés derrière le trône. Le lustre de leur fourrure rayée et les nœuds de muscles roulant sous leurs épaules dégageaient une puissance sauvage. L'un d'eux bâilla en ouvrant une large gueule qui révéla ses dents jaunes, aussi coupantes que des rasoirs, et des crocs si longs qu'ils s'incurvaient jusque sous sa mâchoire inférieure.

– Dès que je serai passée près de Tom, m'intima Alice à voix basse, reste près de lui.

Et elle marcha vers le trône, Tilda dans les bras.

– Tu fais preuve de sagesse en accédant à ma demande, déclara Circé.

D'un geste, elle invita Alice à s'approcher.

– Comme tu peux le constater, j'ai préparé ma part de l'échange. Ces deux minables sont libres de repartir avec toi.

Alice s'arrêta alors, le regard fixé sur Circé. Puis elle parla, d'une voix forte et claire, et pleine de défiance :

– Qui es-tu pour oser convoiter mon enfant ? Elle est mon sang, elle est ma chair, elle est à moi. Tu es peut-être déesse ; moi, je suis sa mère.

Sa provocation ne parut pas troubler Circé, qui répondit avec un sourire doux :

– Bien sûr, tu es sa mère. Mais l'enfant n'est qu'à moitié de toi. Le sang de cette pauvre chose coule aussi dans ses veines.

Elle désignait Tom Ward, qui avait l'air toujours aussi ahuri. S'il entendait ce dialogue, il n'en comprenait manifestement pas un mot.

– Le sang d'une lamia mêlé à celui du septième fils d'un septième fils, voilà un breuvage digne d'une déesse, reprit Circé en élevant la voix. Un rouge nectar de pouvoir. C'est pourquoi je le veux. Donne-moi donc ce qui me revient !

Cette référence à la lamia me stupéfia. Comment un tel sang pouvait-il courir dans les veines de Tom ? Tout en redoutant les conséquences d'un tel acte, j'étais sûr qu'Alice continuerait de défier la déesse et refuserait de lui donner le bébé. Aucun de nous ne sortirait d'ici vivant.

Comme si elle l'avait compris, Alice marcha vers Circé, tenant l'enfant à bout de bras. En passant près de Tom et de Johnson, elle siffla entre ses dents :

– Debout ! Et restez l'un près de l'autre !

Les deux épouvanteurs se relevèrent, et je me plaçai à côté de Tom, comme Alice me l'avait ordonné.

Quand elle tendit Tilda à Circé, Tom grogna de colère et leva son bâton, prêt à intervenir. Il n'en eut pas le temps. Circé tenait le bébé, souriante, les yeux fixés sur la couverture qui l'enveloppait.

Le temps, alors, sembla ralentir. Alice se dirigeait vers nous, les bras ouverts comme pour nous embrasser tous les trois. Mais on aurait dit qu'elle nageait contre un fort courant qui la ramenait en arrière.

Mon regard revenant soudain à la déesse, je vis qu'elle ne souriait plus. Elle lâcha un cri de surprise.

Deux mains aux longs ongles verts, jaillis de la couverture, lui arrachèrent les yeux et lui déchirèrent les joues. Un flot de sang rouge se répandit. Une créature s'extirpa de la couverture en s'agrippant au visage de Circé, s'enroula autour de sa tête. Elle avait plusieurs pattes, toutes terminées par une griffe acérée, qui infligeaient de terribles blessures au cou et aux épaules de la déesse.

En l'entendant hurler, les Mages bondirent avec un rugissement. Mais Alice nous serrait déjà tous les trois dans ses bras. La salle du trône se mit à tourbillonner. Je me sentis tomber. Et nous nous retrouvâmes à genoux sur la colline, à l'endroit où Alice et moi nous étions tenus près du feu. Nous étions de retour dans notre monde.

– Vite ! s'écria Alice. Filons d'ici ! On est peut-être suivis...

Nous nous hâtâmes entre les arbres pour retourner à Salford. Johnson marchait sur mes talons, soutenant son bras blessé et jurant entre ses dents. J'étais juste derrière Tom et Alice, et j'entendis toute leur conversation.

– Où est notre bébé ? demanda Tom.

– C'est une fille, Tom. Elle s'appelle Tilda.

– Mais où est-elle, Alice ? J'ai besoin de le savoir.

– En lieu sûr : elle est avec Grimalkin.

– Alors, contacte-la tout de suite. Dis-lui de nous la ramener.

– Je ne peux pas, Tom. Ce serait trop risqué. Circé n'en a pas fini avec nous, s'impatienta Alice. Avec Grimalkin, notre enfant est en sécurité. Elle va la garder un an et un jour, puis elle nous la ramènera. C'est ce que nous avons convenu. Tu as confiance en Grimalkin, non ? C'est elle qui m'a fourni le *change-forme* qui a attaqué Circé.

– Oui, j'ai confiance en elle, mais pourquoi une période aussi longue ? protesta Tom. Un an et un jour ! Je ne l'ai même pas vue ! Je

n'ai même pas tenu ma fille dans mes bras...

– Tu l'aurais tenue si tu avais été là à sa naissance.

– Ce n'est pas juste, Alice !

– Pas juste ? répéta-t-elle avec colère. Et moi ? Comment je le supporte, à ton avis ? Ça m'a brisé le cœur de la laisser, ça me tord encore les entrailles. Mais ce serait imprudent de garder Tilda avec nous. Avec Grimalkin, elle ne risque rien. Circé ne pourra pas l'atteindre. Et ça nous donne le temps de nous débarrasser d'elle une fois pour toutes. Il y a sûrement un moyen ; nous le trouverons.

Soudain, Alice me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, et ils avancèrent plus vite pour se mettre à distance des oreilles indiscrètes. Tous deux étaient visiblement furieux et bouleversés, et ils s'écartèrent d'abord l'un de l'autre. Puis, peu à peu, ils se rapprochèrent, jusqu'à ce que Tom attire Alice contre lui. L'instant d'après, ils s'embrassaient, et ils poursuivirent leur chemin en se tenant par la main.

Au bout d'un moment, Alice revint vers moi :

– Merci, Wulf, d'avoir été si courageux ! Tu as fait exactement ce qu'il fallait. Je ne pouvais rien te dire de mes intentions, car Circé aurait senti ton angoisse. Elle est capable de lire dans les pensées. J'ai dû rassembler toute mon énergie pour la tenir en dehors de mon esprit.

– Donc, Grimalkin garde Tilda en sécurité ? demandai-je.

– Oui. Nous, en revanche, ne le sommes plus. Le changeforme a mis Circé à mal, mais elle aura vite guéri, crois-moi ! Alors, elle voudra prendre sa revanche. Si elle ne peut pas quitter l'entremonde, elle peut nous faire suivre par d'autres. Elle est même capable de nous atteindre de loin, maintenant ou dans quelques mois. Nous devons rester vigilants. Il me faut trouver un moyen de la mettre hors d'état de nuire avant que Grimalkin nous rende Tilda.

Nous remontions à présent la Grand-Rue de Salford. Nous fîmes halte chez Johnson, et Alice nettoya et pansa son épaule. Il ne décolérait pas en voyant les dégâts provoqués par les sbires de l'Inquisiteur. Les livres de sa bibliothèque étaient répandus sur le sol, des pages avaient été arrachées.

Cependant, il laissa les choses en l'état, ne rassemblant en hâte que quelques affaires, ainsi que deux ou trois livres, qu'il fourra dans son sac. Il aurait été imprudent de rester à Salford. Le monastère finirait par découvrir les moines morts et comprendrait ce qui s'était passé. Même si Johnson n'avait pas laissé de témoin, l'Église n'en avait sûrement pas fini avec lui.

Johnson, l'Épouvanteur, ne poursuivrait plus les sorcières d'ici. Je me demandais où il irait. Au cours de notre voyage, il eut une discussion animée avec Tom. Sans doute faisaient-ils des plans pour l'avenir.

Car, à présent, nous nous dirigeons vers Chipenden.

LE CHOIX

Le soir venu, nous étions assis autour d'un feu et nous dégustions de délicieux lapins qu'Alice avait attrapés et cuisinés. Malgré leur angoisse, Tom et elle tâchaient de faire bonne figure. Ils désiraient de tout leur cœur avoir Tilda auprès d'eux ; pour le moment, c'était impossible, ils le savaient.

– Nous avons réfléchi, me dit Tom en se tournant vers moi. Puisque tu ne souhaites pas retourner au monastère, Alice et moi souhaitons t'offrir de demeurer avec nous.

Alice exprima son accord d'un sourire, par-dessus le feu. Je lui souris en retour. Prenant apparemment cela pour un consentement, il poursuivit :

– Bon, le problème de ton logement étant résolu, parlons de ton travail. Je pourrais trouver un fermier du coin qui accepterait de t'embaucher, si c'est ce que tu désires. Mais, hier, Johnson m'a confirmé ce que je subodorais depuis un moment : tu es le septième fils d'un septième fils. Ce qui signifie que je pourrais te prendre comme apprenti.

– Hé, minute ! gronda Johnson, assis à ma gauche. Il n'a jamais été question de ça ! J'ai déjà offert à ce garçon de faire son apprentissage avec moi, et c'est une possibilité qu'il a envisagée, pas vrai, petit ?

Je confirmai d'un signe de tête. Le sourire d'Alice s'effaça ; Tom se contenta de hausser les épaules.

– Quand vous serez remis, Will, dit-il aimablement à Johnson, je connais deux régions du Comté qui auraient grand besoin de vos

services. Il y a une maison sur la lande d'Anglezarke et une autre au bord des marais, près du canal, au nord de Caster. J'y suis souvent appelé – les marais sont infestés de sorcières d'eau. Les deux maisons m'ont été laissées en héritage par John Gregory, mais elles sont à la disposition de tout épouvanteur prêt à y habiter et à y travailler.

– Une maison près des marais, ça me va, déclara Johnson. Les sorcières, c'est ma spécialité.

Alice l'interpella par-dessus le feu, sans l'ombre d'un sourire :

– Vous ferez ce qui vous convient le mieux, Will Johnson. Wulf, lui, doit opter entre Tom et vous. Le choix d'un maître demande réflexion. C'est à lui de décider.

Johnson ouvrit la bouche comme pour protester. Puis, se ravisant, il hocha la tête et enfourna une bouchée de lapin.

Mon regard allait de l'un à l'autre. Ma résolution était déjà prise.

Bien qu'homme de cœur et excellent combattant, Johnson avait de nombreux défauts. De plus, son enseignement serait limité par son obsession des sorcières, et je désirais une formation plus complète.

Tom, lui, avait de plus larges connaissances et me semblait bien meilleur épouvanteur. Il était calme et poli, tandis que Johnson se montrait versatile et grossier. De plus, le gobelin préparait d'excellents petits déjeuners et Alice de délicieux dîners. Avec Tom et Alice, je vivrais dans une maison chaude et confortable, bien différente de l'austérité glacée du monastère.

Il me fallait seulement faire preuve de diplomatie et prendre apparemment le temps de la réflexion, de sorte que Johnson puisse penser que j'étudiais son offre avec soin. De mon point de vue, l'affaire était entendue.

La nuit suivante en décida autrement.

Je parcourais le bois en compagnie de Tom en ramassant du bois pour le feu quand des hurlements montèrent au loin, des voix bestiales, menaçantes, qui me hérissèrent les cheveux sur la nuque. J'avais déjà entendu hurler des loups ; là, c'était bien pire.

Les hurlements devinrent des rugissements.

– Il y a un problème, dit Tom avec gravité. Rentrons...

Abandonnant nos fagots, nous courûmes jusqu'au campement. Alice marchait de long en large, la mine anxieuse. Johnson scrutait les profondeurs du bois, le bâton en main. Avec son épaule bandée et son

bras en écharpe, je me demandais comment il s'en servirait. Puis je me rappelai que je l'avais déjà sous-estimé.

– C'est ce que je craignais, signala Alice. Circé a lancé les Mages à nos trousses. Filez vers le nord, je m'en occupe.

Tom Ward secoua la tête :

– Non, Alice ! Tu en as fait assez comme ça, je ne te laisserai pas risquer ta vie une fois de plus. C'est moi qui vais m'en occuper.

Les hurlements et les rugissements s'élevèrent de nouveau, beaucoup plus proches.

– Nous sommes à environ cinq miles du ley le plus proche, réfléchit Tom. Trop loin pour obtenir l'aide de Kratch.

– Kratch ? fis-je. Le goblin ?

– Oui. Je pourrais l'appeler depuis le ley, mais on n'y sera jamais à temps.

– Deux épouvanteurs, c'est plus qu'il n'en faut pour affronter ce qui se présente, déclara Johnson.

Tom secoua la tête :

– Vous êtes blessé, Will. Ne vous inquiétez pas, je peux m'occuper de ça. Je vous serais obligé d'accompagner Alice et Wulf vers le nord. Ils auront besoin de vous s'il faut se battre plus tard.

Johnson protesta, mais, quand Alice joignit sa voix à celle de Tom, il parut se faire une raison.

Tom me demanda de me charger de son sac et de son bâton, ce qui me laissa perplexe. Comment allait-il se défendre ? Après avoir longuement embrassé Alice en lui parlant à l'oreille, il s'enfonça entre les arbres et marcha vers les hurlements menaçants, sans arme.

Nous partîmes aussitôt vers le nord d'un pas rapide.

Au bout d'un moment, Alice posa une main sur mon épaule et m'entraîna sur le côté, loin des oreilles de Johnson.

– Je voudrais que tu rejoignes Tom, dit-elle. Ne t'inquiète pas, Wulf ! Je ne te demande pas d'affronter ces bêtes avec lui, seulement de le surveiller jusqu'à ce que ce soit fini. Je suis sûre qu'il va très bien s'en sortir. Seulement, après, il risque d'avoir l'esprit troublé. Alors, tu me le ramèneras...

– L'esprit troublé ? répétais-je, troublé moi aussi.

– Oui, il ne sera peut-être plus tout à fait lui-même. N'aie pas peur.

Il ne touchera pas à un seul cheveu de ta tête. Rappelle-lui qui tu es et appelle-le par son nom. Il te suivra. Tu feras ça pour moi, Wulf ?

J'acquiesçai. Après ce qu'elle avait fait pour moi, comment aurais-je pu refuser ?

Toujours chargé du sac de Tom et de son bâton, je fis la sourde oreille à la voix intérieure qui me criait de partir en courant et me dirigeai vers les créatures hurlantes. J'avais très peur de trouver Tom blessé ou pire encore. Comment espérait-il se défendre, sans arme ? Et, s'il ne venait pas à bout des trois monstres, je serais leur prochaine victime. Je ne pouvais rien refuser à Alice, mais elle-même semblait n'avoir aucun scrupule à me mettre en danger.

Le soir tombait, emplissant le bois d'ombres profondes. Les bruits qui me parvenaient étaient de plus en plus effrayants ; c'était de longs rugissements entrecoupés de plaintes aiguës. J'espérais que ce n'était pas les cris de douleur de Tom.

Tout en avançant avec crainte entre les arbres, je découvrais les traces d'une lutte violente. Du sang avait éclaboussé l'écorce des arbres, des lambeaux de fourrure noire et blanche où s'attachaient encore de la chair et des fragments d'os parsemaient le sol. Les restes d'un animal ? Ceux d'un des Mages ? Comment était-ce possible ?

Le cri qui monta soudain devant moi était si strident qu'il me vrilla les tympans. Je faillis lâcher le sac et le bâton pour me couvrir les oreilles de mes mains. Je restai là, tremblant, incapable de faire un pas de plus.

Puis je distinguai une large silhouette qui se déplaçait entre les arbres. J'entendais ses pas lourds qui approchaient en faisant craquer les brindilles. Quand la créature apparut, je crus que mon cœur s'arrêtait de battre.

Ses yeux à la pupille verticale rougeoyaient dans l'obscurité, son énorme corps était celui d'un félin au poil luisant rayé de noir et de blanc. Quand ce regard cruel se posa sur moi, je sus que j'étais mort. La bête ouvrit la gueule, révélant des crocs redoutables, et elle bondit sur moi en rugissant.

Dans un pur réflexe de survie, je lâchai le sac, empoignai le bâton de Tom à deux mains et cherchai le bouton qui relâchait la lame d'argent. Elle sortit avec un *clic* et je la pointai sur la bête aussi fermement que je le pouvais.

Je n'avais aucune chance contre un tel prédateur. Je me rappelai la description que Circé avait faite de ses méthodes de chasse. Il me déchirerait la gorge, et je me viderais de mon sang par saccades. Ou,

pire encore, il jouerait avec moi, s'amusant de mes tourments, me lacérant le corps à coups de griffes jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une pauvre chose sanguinolente et disloquée. À moins qu'il se contente de me broyer le crâne entre ses mâchoires puissantes.

Le monstre arrivait au galop, ses lourdes pattes frappant le sol, ses gros yeux fixés sur moi. Je sentis le bâton trembler dans mes mains. Pétrifié, je marmonnai une invocation à Saint André, le patron de ceux qui craignent une mort violente. Le saint resta muet.

Ce fut quelqu'un d'autre qui répondit.

Il y eut un mouvement à ma droite. À l'instant où la créature allait me tomber dessus, quelque chose la heurta et la projeta de côté. Je découvris deux bêtes enlacées dans une lutte à mort. L'une d'elles était l'énorme chat, qui battait l'air de ses pattes avec des rugissements furieux, cherchant de toutes ses griffes une chair à déchirer. L'autre, couverte de sang et d'apparence vaguement humaine, lui avait sauté sur le dos et lui entourait le cou de ses bras. Je crus d'abord qu'elle tentait de l'étrangler, puis je compris qu'elle cherchait à lui briser la nuque.

Il y eut un craquement sec. Les rugissements cessèrent et le corps de la bête s'effondra, inerte. Tremblant de peur, je regardai le monstre qui l'avait vaincu se dresser sur ses pieds. D'où pouvait bien sortir une créature aussi terrifiante ? Je restai pétrifié, sûr d'être sa prochaine victime.

Fasciné par le regard impitoyable posé sur moi, je vacillai et faillis tomber. Le monde tournait autour de moi. Toute volonté de lutter m'abandonnant, je lâchai le bâton.

Le visage de la créature avait quelque chose d'humain, malgré ses mâchoires allongées et les écailles vertes qui le recouvraient. Sa large bouche était garnie de dents pointues. Ses mains écailleuses étaient plus grandes que celles d'un homme, et chaque doigt se terminait par une longue griffe acérée. Il portait des vêtements imprégnés de sang et des bottes noires. La droite ne tenait pas avec un lacet mais avec une ficelle.

La vérité germa alors dans mon esprit embrouillé. Je connaissais ce monstre.

C'était Tom Ward.

LE VISAGE DE CIRCÉ

Quand l'Épouvanteur s'avança vers moi, rien ne laissait supposer qu'il me reconnaissait. Son regard n'avait plus rien d'humain, il aurait pu me tuer sans l'ombre d'une hésitation.

Je me souvins alors du conseil d'Alice :

« Rappelle-lui qui tu es et appelle-le par son nom. Il te suivra. »

Est-ce que ça marcherait ? Je n'en étais pas sûr. Néanmoins, je m'écriai :

– Tom ! Tom ! C'est moi, Wulf !

Aucune lueur ne s'alluma dans ses yeux. Il s'arrêta tout de même à cinq pas de moi.

– Suis-moi, Tom ! Je te ramène auprès d'Alice, poursuivis-je d'une voix aussi ferme que possible.

Il se contenta de me fixer en émettant un grondement sourd. Un grondement de colère ? Allait-il me sauter à la gorge ? Il lui avait fallu une force incroyable pour briser le cou de la bête-chat. Sans compter les lambeaux de fourrure noire et blanche ensanglantés répandus sur le sol. Les restes d'un autre Mage ? Et le troisième ? L'avait-il mis en pièces, lui aussi ?

Je devais le ramener auprès d'Alice le plus vite possible. Je n'avais aucune intention de rester seul en sa compagnie plus longtemps que nécessaire.

– Suis-moi, Tom, répétais-je.

Ramassant le sac et le bâton, je lui tournai le dos et commençai à m'éloigner. Je retenais mon souffle, craignant qu'il ne m'attaque par derrière. Puis j'entendis le bruit de ses pas et soupirai de soulagement.

La lune montait dans le ciel, baignant toute chose de sa lumière nacrée. Nous marchâmes pendant des heures en direction du nord, sur le chemin qu'Alice et Johnson avaient pris. La créature qui était Tom Ward avançait sur mes talons. Je n'espérais pas rattraper de sitôt nos compagnons, ils devaient aller à vive allure alors que la nôtre était fort lente.

Soudain, je n'entendis plus les pas de Tom derrière moi. Je me retournai et vis qu'il se dirigeait vers un bosquet. Je le suivis à distance prudente. Il s'agenouilla au bord d'un ruisseau, avala quelques gorgées d'eau. Puis il s'aspergea le visage et les bras pour en ôter le sang.

Quand il releva la tête, dans la clarté lunaire, les écailles avaient disparu. Il était redevenu lui-même.

Il m'adressa un sourire las :

– Merci d'être venu me chercher et de m'avoir conduit dans la bonne direction, Wulf.

– Remercie plutôt Alice, dis-je. C'est elle qui m'envoie.

Il acquiesça et but de nouveau au ruisseau. Puis il tendit la main, et je lui rendis son bâton. Nous nous remîmes en route, côte à côte, cette fois ; et je continuai de porter son sac comme si j'étais son apprenti.

Jetant un coup d'œil à ses mains, je constatai qu'elles étaient redevenues normales. Plus rien ne rappelait le monstre à silhouette humaine, sinon la forte odeur cuivrée du sang qui imprégnait ses vêtements.

– J'aurais préféré que tu ne voies pas ça, Wulf, dit-il enfin. Je te dois une explication.

Je ne répondis pas, j'étais encore sous le choc.

– Comme toi, Wulf, reprit-il, je suis le septième fils d'un septième fils. Ce qui nous donne à tous deux les capacités propres à combattre l'obscur...

Une idée terrifiante me vint à l'esprit :

– Ça veut dire que... je pourrais me métamorphoser comme toi ?

Ce devait être terrible de se transformer en bête monstrueuse, de perdre la conscience de sa propre identité ! On pouvait tuer un ami ou un membre de sa famille sans s'en rendre compte.

Tom me tapota l'épaule, et je tressaillis. Il retira aussitôt sa main, l'air froissé.

– Non, Wulf, ça ne t'arrivera pas. Vois-tu, en plus des dons que nous partageons, j'ai reçu un héritage de ma mère. Elle était une lamia...

Je me souvins alors que Circé avait parlé du sang de lamia qui coulait dans les veines de Tom. J'avais lu aussi certaines descriptions dans la bibliothèque de Johnson.

– Les lamias sont des créatures qui passent d'une forme humaine à...

Je laissai ma phrase en suspens.

Tom hocha la tête :

– Ce sont des sorcières qui connaissent de lentes métamorphoses. Celles qu'on appelle les lamias domestiques ressembleraient en tout point à une femme ordinaire sans leur ligne d'écailles jaunes et vertes le long de la colonne vertébrale. Elles peuvent se changer progressivement en lamias sauvages, lesquelles se déplacent à quatre pattes et sont recouvertes d'écailles. Leur gueule est garnie de crocs capables de broyer des os. Ma mère était une lamia domestique, profondément bonne. Elle a été la meilleure des mères. Elle aimait mon père, elle le secondait à la ferme et lui a donné sept fils. Cependant, son sang de lamia court dans mes veines. Face à un danger extrême, je prends la forme qui me permet de me défendre.

– Tu contrôles ce changement ?

– Pas complètement, même si je m'améliore peu à peu. C'est pour ça que je n'avais pas emporté mon sac et mon bâton. Face à ces créatures, je voulais être totalement désarmé. Ma vie était en grand danger, et une attaque suffit à déclencher la métamorphose. Après, il me faut un long moment pour me rappeler qui je suis et ce que j'ai fait. C'est pourquoi Alice t'a envoyé à ma rencontre.

Je fis un signe d'assentiment, et nous continuâmes notre route en silence. Ce qu'il venait de me confier me donnait matière à réflexion. Jusque-là, je considérais Tom comme un homme calme et courtois, qui ferait un bon maître et un partenaire sûr. Je le découvrais imparfait, lui aussi. Un sang noir courait dans ses veines. C'était ce sang – mêlé à celui d'Alice – et sa qualité de septième fils de septième fils qui avaient conduit Circé à lui prendre sa fille.

Alice avait été bonne avec moi. Néanmoins, elle restait une sorcière redoutable. Pas étonnant qu'elle se soit liée si étroitement à Tom et qu'ils aient eu un enfant !

En dépit de ses bonnes intentions, Tom pouvait se transformer en

bête à tout instant. Les chats géants m'avaient terrifié. Mais, quand Tom avait posé son regard sur moi après les avoir massacrés, j'avais connu un degré de terreur tel que je n'en avais encore jamais ressenti.

J'avais une décision difficile à prendre, et marcher aux côtés de Tom ne m'y aidait pas. Je n'arrivais pas à chasser de ma mémoire son image monstrueuse. Par chance, Alice et Johnson nous attendaient non loin de là. Je fus soulagé de les retrouver.

Nous atteignîmes enfin la maison de Chipenden le lendemain, tard dans la soirée, las et les pieds endoloris. Nous allâmes nous coucher aussitôt arrivés, trop épuisés pour souper.

Tom m'hébergea de nouveau dans la chambre à la porte verte, celle qui avait abrité tant d'apprentis au fil des années. Avant de me mettre au lit, je regardai encore une fois les noms gravés sur le mur. Il restait à peine assez de place pour y ajouter le mien en tout petits caractères.

Mais je ne l'écrirais jamais ici. Après ce que j'avais vu, je savais que je deviendrais l'apprenti de Johnson, pas celui de Tom Ward.

Je soufflai la chandelle et me glissai entre les draps frais. À présent que ma décision était prise, je me sentais beaucoup mieux.

Or, presque aussitôt, un froid sinistre envahit la chambre.

Oh non, non ! Pas maintenant ! pensai-je.

Ce n'était donc pas assez ? Le démon revenait encore me tourmenter ! La terreur me prit : il pouvait m'atteindre ici, jusque dans la maison de l'Épouvanteur !

Levant les yeux, je découvris l'ombre du démon-brindilles qui se dessinait au plafond.

Je me recroquevillai dans l'attente de ses sarcasmes ou d'une soudaine et intolérable douleur. Puis je restai stupéfait.

Cette fois, le démon avait un visage.

C'était celui de Circé.

Tu sais qui je suis, à présent, moine, railla la déesse. J'ai pris grand plaisir à te tourmenter, à te plier à ma volonté. Je t'ai envoyé à Chipenden pour attirer Tom Ward entre mes griffes. Je savais que, dès que je tiendrais son bien-aimé épouvanteur, Alice Deane volerait à son secours, emmenant son enfant avec elle.

– Vous aviez prévu tout ça depuis le début ? demandai-je, prenant lentement conscience de la façon dont elle m'avait trompé.

Eh oui ! Tu étais ma marionnette, si facile à manipuler ! Les choses terminées, je t'aurais laissé libre de poursuivre ta petite vie. Mais tu m'as trahie. Tu as permis à Alice de me duper et de s'échapper. C'est une faute impardonnable ! Je vais bientôt me débarrasser des deux épouvanteurs et d'Alice Deane. Après quoi, je te tuerai. L'enfant sera à moi, tôt ou tard. Son sang sera mon breuvage. Et tu auras fait tout ça pour rien. Voici donc un avant-goût de ce que tu mérites...

La douleur commença, pire que jamais.

Je m'arquai si violemment que je craignis d'entendre ma colonne vertébrale se briser.

Cette fois, elle allait craquer, j'en étais sûr.

Je hurlai.

L'ÉPOUVANTEUR ITINÉRANT

—Wulf ? Ça va ? appela alors Alice en frappant à la porte. Que se passe-t-il ?

Alertée par mes cris, elle avait couru jusqu'à ma chambre.

— Au secours ! haletai-je.

Elle ouvrit la porte et entra, une chandelle à la main. Elle marqua un temps d'arrêt en me voyant me convulser sous la couverture. Puis, découvrant l'image au plafond, juste au-dessus du lit, elle ordonna avec colère :

— Sors d'ici ! Dehors !

D'abord, rien ne se passa. Puis la déesse eut une expression de profond mépris. Un rugissement s'éleva, semblable à celui d'un fauve. Une violente rafale bouscula les rideaux, souffla la chandelle et projeta Alice contre le battant de la porte.

Dans l'obscurité, le visage triomphant de Circé luisait encore contre le plafond. La douleur s'était un peu apaisée, et je m'assis, me préparant à un nouvel assaut de souffrance. Comment Alice aurait-elle pu l'emporter contre une telle adversaire ?

Soudain, un éclair éblouissant traversa la chambre. Alice avait lâché la chandelle et, les bras étendus, elle pointait ses index vers l'image au plafond. Un autre éclair, bleu et fourchu, jaillit de ses doigts et effaça l'image de la déesse.

L'obscurité était revenue. Alice ramassa sa chandelle, et la flamme brilla, haute et forte. Celle que j'avais posée sur le rebord de la fenêtre s'alluma elle aussi. Toutes deux avaient repris vie grâce à la magie, cette même magie qui avait chassé Circé.

Je sentis une odeur de brûlé : le plâtre du plafond, roussi, fumait encore.

– Tom ne va pas être content, s'amusa Alice.

Elle vint vers le lit, et je tirai la couverture jusqu'à mon menton, encore tremblant et geignant. Il me semblait qu'un feu me rongerait les entrailles, tandis que des aiguilles me transperçaient tous les membres.

Approchant la chaise, Alice s'assit près de moi et posa la main sur mon front. La douleur cessa aussitôt.

Il me fallut encore un long moment pour que le souffle me revienne, que les battements de mon cœur s'apaisent et que je retrouve l'usage de la parole. Je pus enfin lui raconter comment Circé m'avait manipulé.

– Je suis navré, Alice, conclus-je. Ce qui est arrivé est en partie de ma faute.

Elle secoua la tête :

– Cesse de toujours t'accuser, Wulf ! Ta seule faute est de ne pas m'avoir parlé de tes visions lors de notre première rencontre. J'aurais pu intervenir, même si ça n'aurait rien changé. Le sens du devoir de Tom l'aurait tout de même envoyé à Salford, au secours de Johnson. Il est comme ça. Et, parce que je suis comme je suis, je l'aurais suivi avec Tilda. Alors, ne te reproche rien ! Demain, je te donnerai quelque chose qui tiendra Circé à distance. Et, donc... tu as finalement décidé de devenir l'apprenti de Johnson ?

Elle lisait de nouveau dans mon esprit !

Je soupirai :

– Oui, je n'ai pas choisi Tom. Je suis désolé.

Elle sourit :

– Tu n'as pas à l'être ! Tu changeras d'avis plus tard. Tout le monde a le droit de changer d'avis.

Johnson et moi restâmes à Chipenden le temps de retrouver nos forces. Son épaule guérissait. Comme Alice l'avait promis, elle me donna une amulette protectrice : une petite plume arrachée au poitrail

d'un rouge-gorge. Tant qu'elle serait en ma possession, elle empêcherait l'esprit de Circé de s'introduire dans le mien.

J'étais triste à l'idée de quitter bientôt la chaleur et la sécurité de la maison. Mais finalement, trois jours plus tard, après le petit déjeuner, nous étions sur le départ. Nous allions nous installer dans la maison près du canal, au nord de Caster.

Johnson abrégé les adieux et se mit en route d'un bon pas, plastronnant comme à son habitude. Je courus sur les talons de mon maître, chargé de son sac, en adressant un dernier signe à Tom. Je lui avais fait part de ma décision, sans lui expliquer comment j'en étais arrivé là. Nous n'avions fait aucune allusion à la nuit où il s'était changé en lamia.

Nous quitions tout juste le jardin quand Alice s'avança vers nous à travers les arbres. Je n'avais pas entendu le bruit de ses pas, et son arrivée me fit sursauter. Il me semblait parfois qu'elle ne marchait pas mais qu'elle flottait.

– Mes vœux vous accompagnent, Will Johnson, dit-elle. Prospérité et longévité ! Je voudrais dire un dernier mot à Wulf.

Il acquiesça avec une ombre de sourire et se tourna vers moi :

– Ne perds pas trop de temps, petit ! Tu m'auras rattrapé en cinq minutes, si tu te décides à faire le bon choix.

S'approchant de moi, Alice me dit à voix basse :

– Tu commets une erreur, Wulf. Tu aurais été mieux avec Tom. Je ne t'ai pas interrogé sur tes motivations ; toutefois, j'ai ma petite idée.

Incapable de soutenir son regard, je fixai mes bottes sans rien dire.

– Enfin, nous tâcherons de faire au mieux. La situation n'est pas catastrophique, en fin de compte. Reste sur tes gardes et tout ira bien. Et, sache que si jamais tu changes d'avis, Tom sera toujours heureux de te prendre comme apprenti. Je dois encore te dire ceci, Wulf : il y a deux choses dont tu dois te méfier. La première est Circé. La plume rouge la tiendra à l'écart, et je ne pense pas qu'elle quittera l'entremonde. Mais elle pourrait envoyer ses sbires. Des créatures bien plus dangereuses que ces espèces de gros chats.

– Plus dangereuses... ? répétais-je avec effroi.

– Inutile de te cacher la vérité, Wulf. Sois vigilant et prépare-toi au pire. Méfie-toi aussi de l'évêque de Blackburn. D'autres inquisiteurs pourraient être lancés à vos trousses.

– C'est vrai, me rappelai-je. L'évêque en avait nommé trois. L'Église

n'en a sans doute pas fini avec moi.

– Tu peux en être sûr. Les deux autres inquisiteurs vont te rechercher. Alors, méfie-toi ! Je vais te donner quelque chose qui t'aidera...

Qu'est-ce que ça pouvait être ? J'avais déjà la plume.

Alice me tendit un petit objet, mince et ovale : un miroir.

– À cause de ta formation de moine, tu redoutes toujours la magie, je le sais. Elle t'a pourtant sauvé la vie plusieurs fois. Alors, prends ça...

J'acceptai donc. Après tout, ce n'était qu'un miroir.

– Il est ensorcelé ? m'enquis-je.

Alice secoua la tête :

– La magie est en moi, pas dans cet objet ; tous les miroirs m'obéissent. Celui-ci tiendra dans ta poche. Si tu es en danger, souffle sur le verre en pensant à moi ou en m'appelant par mon nom. Il nous mettra en contact, et Tom ou moi, nous tâcherons de t'aider. Promets-moi de le faire, Wulf !

– Je te le promets. Merci, Alice, dis-je en cherchant des yeux Johnson, qui avait repris sa route d'un pas pressé.

– Ne t'inquiète pas pour lui, il t'attendra. Ça ne lui fera pas de mal d'apprendre la patience. J'ai encore une chose à te dire, une chose qui te concerne...

– Que je suis le septième fils d'un septième fils ?

– Non, Wulf. Je ne pense pas que tu le sois.

– C'est pourtant ce que le prieur a dit à Johnson ! protestai-je.

– Le prieur a peut-être menti. Il voulait absolument t'introduire chez Johnson et t'utiliser comme espion. L'évêque est prêt à tout pour trouver un motif d'accusation contre les épouvanteurs. Étais-tu le septième fils, dans ta fratrie ?

– J'étais le quatrième et dernier. Mais ma mère avait perdu plusieurs enfants à la naissance ou peu après. Elle n'en parlait jamais. Je ne sais donc pas exactement combien il y en a eu, et si c'était des filles ou des garçons.

– Écoute, reprit Alice, tu as toutes les qualités requises pour devenir épouvanteur. Tom m'a confié plusieurs choses. Je sais que tu peux voir les morts. Cependant, tu pries aussi les saints, n'est-ce pas ? Et ils te répondent ? Tu as vu le bras d'un saint déverrouiller la porte de la

ferme où un petit garçon était enfermé par un goblin ?

– Oui, soufflai-je.

Où voulait-elle en venir ? Une sorcière ne croyait sûrement pas aux saints.

– Les septièmes fils de septièmes fils ne font pas ça. Tu incarnes quelque chose de nouveau, Wulf. Je ne sais pas quoi, mais je trouverai. Il est bon de savoir qui on est pour ne pas s'égarer...

Cette dernière remarque me parut bien énigmatique. Mais, avant que j'aie pu l'interroger, Alice me renvoya avec un sourire :

– Va, maintenant ! Rattrape Johnson avant qu'il ne se mette à rouspéter ! Et, surtout, ne te laisse pas malmener !

– C'est promis !

Et je courus derrière mon nouveau maître.

Au bout de quelques pas, quand je me retournai pour saluer Alice une dernière fois, elle avait déjà disparu.

À peine avions-nous pénétré dans le vieux moulin que Johnson me mettait au travail. La maison était triste, froide et humide, tout le contraire de celle de Chipenden. Proche du canal, elle était bordée à l'ouest par des marécages noyés de brume et infestés de sorcières d'eau.

J'avais à peine allumé les feux dans l'âtre de la cuisine et dans le fourneau que Johnson m'imposait une autre tâche d'importance : remplir son gros estomac.

– Je meurs de faim, petit ! Tu t'occuperas des autres feux plus tard. Fais-moi frire cinq belles saucisses de porc, qu'elles soient bien chaudes et bien juteuses comme je les aime !

Nous avons apporté quelques provisions, ainsi que six bouteilles de vin. Or, à ma grande déception, je ne trouvais que six saucisses, enveloppées dans un morceau de papier. Autrement dit, je devrais me contenter d'une seule.

Néanmoins, je m'occupai de les faire frire, et je beurrai d'épaisses tranches de pain : il me fallait aussi contenter ma faim. Nous fûmes bientôt attablés.

Johnson avait déjà vidé une bouteille de vin pendant que je cuisinais. Ses manières n'avaient pas changé : il enfournait à toute vitesse le pain et les saucisses dans sa grande bouche. Malgré son bras

en écharpe, il maniait fort bien sa fourchette de la main gauche.

Soudain un cri strident monta au dehors. Ça venait des marécages.

L'Épouvanteur eut un sourire sinistre :

– Une sorcière d'eau ! Une douce musique à mes oreilles ! Tu sais quoi ? Je sens que je vais me plaire ici. Un homme de ma trempe a besoin d'activité, et il y a des tas de créatures à tuer, dans le coin ! Cela dit, nous n'allons pas nous installer dans le confort. Je suis resté trop longtemps à Salford, j'ai l'intention de voyager un peu. Pourquoi devrais-je me confiner dans un seul endroit ? J'ai l'intention de devenir un épouvanteur péripatétique. Tu sais ce que ça veut dire ?

– Oui, répondis-je. Ça vient du latin *peripateticus*, qui signifie « en mouvement ». Itinérant, en quelque sorte.

– Exact, petit ! Je vais parcourir le Comté et éliminer toutes les sorcières qui se trouveront sur mon chemin. Un spécialiste comme moi ne devrait pas manquer de travail, qu'en penses-tu ?

J'acquiesçai en mordant dans mon pain beurré et en gardant mon unique saucisse « pour la bonne bouche ».

– Oui, poursuivit Johnson, dès que nous aurons nettoyé cet endroit, nous gagnerons Pendle pour régler leurs problèmes de sorcières.

Jusqu'alors, je ne l'avais écouté que d'une oreille ; ces derniers mots ranimèrent mes inquiétudes.

– Pour commencer, j'éliminerai la tueuse des Malkin. Ce sera un bon début et une excellente façon d'établir ma notoriété !

– Il y a de nombreux clans de sorcières, à Pendle, lui rappelai-je, me souvenant des récits de Tom. Trois principaux et d'autres de moindre importance. Chaque clan possède sa propre tueuse, et ils ne cessent de se quereller entre eux. Mais, à ce qu'on dit, ils sont capables de s'allier pour affronter un ennemi commun. Ça dépasse vos possibilités, non ?

Il eut un reniflement de mépris.

– Face à un chasseur de sorcières aussi expérimenté que moi, elles n'auront pas beaucoup plus de chances que ces saucisses, déclara-t-il en enfournant une énorme bouchée.

Il rota bruyamment avant de poursuivre :

– Et n'oublie pas le livre que tu écris sur moi ! Je vais te donner la meilleure formation qu'aucun apprenti épouvanteur aura jamais reçue. En contrepartie, tu rédigeras le récit de mes exploits. Ce sera ta tâche principale. Je veux devenir une légende de mon vivant, je mérite bien ça !

Il remarqua alors mon assiette.

– Ça ne va pas, petit ? rugit-il en postillonnant. Tu as perdu l'appétit ? Une seule malheureuse saucisse ?

– Il n'y en avait que six, dis-je, un peu gêné.

Son regard passa de son assiette à la mienne. Et il me surprit encore une fois.

– Je suis un bon maître. J'attends de mes apprentis qu'ils travaillent dur et obéissent à mes ordres, mais on ne m'accusera jamais de les laisser mourir de faim !

Sous mes yeux incrédules, il piqua sa fourchette dans sa dernière saucisse et la déposa dans mon assiette.

C'était encore plus stupéfiant que de le voir danser !